

MÉMOIRES
DE MONSIEUR LE DUC
DE S. SIMON,
OU
L'OBSERVATEUR
VÉRIDIQUE,

Sur le Règne de Louis *XIV*, *& ſur les premières époques des Règnes ſuivans.*

TOME TROISIEME.





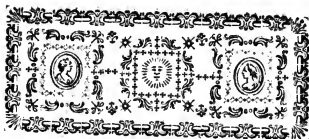


A LONDRES,

Et ſe trouve, A PARIS, chez Buisson, Libraire; ſrue des Poitevins.

Et A MARSEILLE, chez Jean Mossy, Pere & Fils, Imprimeurs-Libraires.

M. DCC. LXXXVIII.



MÉMOIRES
DE MONSIEUR LE DUC
DE S. SIMON,

Sur le Règne de Louis XIV, & ſur les premières Époques des Règnes ſuivans.

COMMENCEMENS DE L'ABBÉ DUBOIS. ANECDOTES.

MONSIEUR de Saint-Laurent, homme de peu de naiſſance, de peu de mine, mais l'homme de ſon ſiècle le plus propre à élever un Prince, & à former un grand Roi, étoit ſous-

Gouverneur du fils de Monſieur, & ſous-Introducteur des Ambaſſadeurs chez le Prince; il étoit ami du Curé de St. Euſtache, & lui-même grand homme de bien. Le Curé avoit un valet qu'on appelloit Dubois, & qui l'avoit été du ſieur le Tellier, qui avoit été Docteur de l'Univerſité de Rheims. Le Tellier lui avoit trouvé de l'eſprit, l'avoit fait étudier; & ce valet étoit inſtruit en Littérature, & même en hiſtoire; mais c'étoit un valet qui n'avoit rien, & qui, après la mort de ce premier Maître, étoit entré chez le Curé de St. Euſtache. Ce Curé, content de ce valet, pour lequel il ne pouvoit rien faire, le donna à Saint-Laurent, dans l'eſpérance qu'il pourroit le récompenſer mieux que lui. Saint-Laurent s'en accommoda; & peu à peu s'en ſervit pour Secretaire d'études de Monſieur le Duc de Chartres; de-là, voulant s'en ſervir à mieux, il lui fit prendre le petit collet pour le décraſſer, & de

cette forte, l'introduisit à l'étude du Prince, pour lui aider à préparer ses leçons, à chercher les mots dans le Dictionnaire, à le soulager lui-même, & à écrire ses thêmes. Je l'ai vu mille fois dans les commencemens, lorsque j'allois jouer avec Monsieur le Duc de Chartres.

Dans les suites, Saint-Laurent devenant infirme, Dubois faisoit la leçon, la faisoit fort bien, & plaisoit au jeune Prince.

Cependant Saint-Laurent mourut très-brusquement. Dubois continua, par *interim*, à faire la leçon; depuis qu'il fut devenu presque Abbé, il avoit trouvé le moyen de faire sa Cour au Chevalier de Lorraine, & au Marquis d'Effiat, premier Ecuyer de Monsieur, mais intime; & ce dernier, ayant aussi beaucoup de crédit sur son Maître, entreprit de faire Dubois Précepteur. Cela ne pouvoit se proposer de plein saut; mais ses Protecteurs, auxquels il eut

recours, éloignèrent le choix d'un Précepteur, puis se servirent des progrès du jeune Prince, pour ne point changer de main, & laissèrent faire Dubois; enfin, ils le déclarèrent Précepteur.

Je ne vis jamais homme si aise, ni avec plus de raison; cette extrême obligation, & plus encore le besoin de se soutenir, l'attacha de plus en plus à ses Protecteurs; ce fut de lui que le Chevalier de Lorraine se servit, pour obtenir le consentement de Monsieur de Chartres à son mariage; Dubois avoit gagné sa confiance; il lui fut aisé, en cet âge, avec peu de connoissance & d'expérience, de lui faire peur du Roi & de Monsieur; & d'un autre côté, de lui faire voir les cieux ouverts.

Tout ce qu'il put mettre en œuvre n'alla pourtant qu'à rompre un refus; mais cela suffisoit au succès de l'entreprise; l'Abbé Dubois ne parla à Mon-

ſieur de Chartres, que vers le temps de l'exécution ; Monſieur étoit déjà gagné ; & dès que le Roi eut réponſe de l'Abbé Dubois, il ſe hâta de bruſquer l'affaire. Un jour ou deux auparavant, Madame en eut vent ; elle parla à Monſieur ſon Fils, de l'indignité de ce mariage, avec toute la force dont elle ne manquoit pas ; & elle en tira parole qu'il n'y conſentiroit point. Ainſi, foibleſſe envers ſon Précepteur, foibleſſe envers ſa Mère, averſion d'une part, crainte de l'autre, & grands embarras de tous côtés.



COMMENT L'ABBÉ DUBOIS, OBTINT L'ARCHEVÊCHÉ DE CAMBRAI.

CAMBRAI vaquoit par la mort du Cardinal de la Trémouille, à Rome, c'eſt-à-dire, le plus riche Archevêché, & une des plus grandes portes de l'Egliſe; l'Abbé Dubois n'étoit que tonſuré; cent cinquante mille livres de rente le tentèrent, & peut-être bien autant le degré pour s'élever moins difficilement au Cardinalat. Quel que fût l'empire qu'il avoit pris ſur ſon Maître, il ſe trouva fort embarraſſé, & maſqua ſa hardieſſe de ruſes. Il dit à Monſieur le Duc d'Orléans, qu'il avoit fait un plaiſant rève, & lui conta qu'il avoit rêvé qu'il étoit Archevêque de Cambrai. Le Régent, qui ſentoit où cela

alloit, fit la pirouette, & ne répondit rien.

Dubois de plus en plus embarraſſé, bégaya & paraphraſa ſon rêve ; puis ſe raſſurant, demanda pourquoi il ne l'obtiendroit pas, ſon Alteſſe Royale pouvant faire ainſi de ſa ſeule volonté ſa fortune ? Monſieur le Duc d'Orléans fut indigné, même effrayé ; & d'un ton de mépris, lui répondit ; « qui, » toi, Archevêque de Cambrai » ! en lui faiſant ſentir ſon néant, & encore plus ſon genre de vie.

Dubois s'étoit trop avancé pour demeurer en ſi beau chemin ; il lui cita des exemples ; malheureuſement il n'y en avoit que trop en baſſeſſes & en étranges mœurs. Grâce à l'illuſion que ſe faiſoient, ſur des ſujets minces ou équivoques, Godet, Evêque de Chartres, & le Père le Tellier.

Monſieur le Duc d'Orléans, moins touché de raiſons auſſi mauvaiſes, qu'embarraſſé de réſiſter à l'ardeur de

la poursuite d'un homme qu'il n'avoit plus accoutumé d'oser contredire sur rien, chercha à se tirer d'affaire, mais il n'osa jamais dire que non. C'est de la sorte que Dubois se fit Archevêque de Cambrai.

Il fut bientôt question de prendre les ordres. Dubois se flatta que, dans la position où il se trouvoit, & le besoin que le Cardinal de Noailles avoit, & auroit continuellement de lui, dans la situation où l'affaire de la Constitution menée comme elle l'étoit, le mettoit, lui feroit faire envers lui toutes les avances, avec d'autant plus d'empressement, que le Cardinal avoit lieu d'être fort mal content de lui & de toute la protection qu'il donnoit à ses ennemis, qu'il engageoit de loin pour son Cardinalat; & que le Cardinal, dans l'espérance de se le ramener, au moins de se l'adoucir, s'en feroit un mérite auprès de Monsieur le Duc d'Orléans & de lui, envers le public, auprès d'un

homme qui l'avoit si peu mérité de lui. Il se trompa ; la chair & le sang n'eurent jamais de part à la conduite du Cardinal de Noailles. Il ne voulut contribuer en rien, à le faire entrer dans leso rdres sacrés. Rien ne l'arrêta ; il refusa le démissoire pour les ordres, avec un air de douleur & de modestie, sans que rien le pût ébranler, & garda là-dessus un parfait silence, content d'avoir rempli son devoir, & y voulant mettre tout ce que le devoir pouvoit accorder à la charité, à la simplicité & à la modestie.

Dubois, de sa vie, ne le pardonna au Cardinal de Noailles, lequel en fut universellement, & d'autant plus loué & admiré, qu'il ne le voulut point être. Il fallut donc se tourner ailleurs. Bezons, frère du Maréchal, (tous deux si attachés & si bien récompensés de Monsieur le Duc d'Orléans, tous deux si bons Courtisans) avoient été transférés de l'Archevêché de Bordeaux à

celui de Rouen ; & Pontoiſe eſt du dernier Diocèſe qui touche ainſi celui de Paris, & s'approche de cette Ville à peu de lieues en deçà de Pontoiſe même. Les Bezons parurent à Dubois, devoir être de meilleure compoſition que le Cardinal de Noailles. Ils le furent en effet ; l'Archevêque de Rouen donna le démiſſoire ; Dubois, ſous prétexte des affaires dont il étoit chargé, obtint un bref pour recevoir à la fois tous les ordres, & ſe diſpenſa lui-même de toute retraite pour s'y préparer.

Il alla donc un matin à quatre ou cinq lieues de Paris, où, dans une Egliſe Paroiſſiale du Diocèſe de Rouen, du grand Vicariat de Pontoiſe, Monſieur de Breſſon, Evêque de Nantes, premier Aumônier de Monſieur le Duc d'Orléans, donna dans la Meſſe baſſe, Meſſe qu'il célébra *extra tempora*, le Sous-Diaconat, le Diaconat & la Prêtriſe à l'Abbé Dubois.

Le même jour que l'Abbé Dubois prit tous les ordres à la fois, il y eut Conſeil de Régence l'après-dînée, au vieux Louvre, parce que toutes les rougeoles, qui couroient même dans le Palais-Royal, empêchoient qu'il ne ſe tînt, à l'ordinaire, aux Tuileries. On fut ſurpris d'un Conſeil de Régence, ſans l'Abbé Dubois, qui y rapportoit ce qu'il lui plaiſoit des affaires étrangères, mais on le fut bien davantage de l'y voir arriver.

Tout le monde étoit déjà arrivé dans le cabinet du Conſeil, & Monſieur le Duc d'Orléans auſſi. On y étoit debout & épars. J'étois dans un coin du bas bout, cauſant avec Monſieur le Prince de Conti, Monſieur le Maréchal de Tallard, & un autre qui m'échappa, lorſque je vis entrer l'Abbé Dubois en habit court, avec ſon maintien ordinaire : nous ne l'attendions point un tel jour; ce qui fit que naturellement nous nous écriâmes. Cela

lui fit tourner la tête ; & voyant Monsieur le Prince de Conti venir à lui, il s'avança deux pas vers lui : ce Prince lui parla de tous les ordres si brusquement reçus le matin, même tous à la fois, de sa prompte arrivée au Conseil, si peu de momens après cette cérémonie, quoique faite au loin de Paris ; de son Sacre qui alloit suivre de si près ; de sa surprise & de celle de tout le monde, & tout de suite lui fit un compliment, avec tout l'esprit & la malignité possibles, qui tenoit d'un assez plaisant Sermon, & qui auroit plus que démâté tout autre. Dubois, qui n'avoit pas eu l'instant de placer une seule parole, le laissa dire ; puis répondit froidement, que s'il étoit un peu plus instruit de la vérité de l'antiquité, il trouveroit ce qui l'étonnoit fort, peu étrange, puisque lui Abbé, ne faisoit que suivre l'exemple de St. Ambroise, dont il se mit à raconter l'ordination qu'il étala. Je n'en

entendis pas le récit; car dans le moment que j'ouis nommer St. Ambroise, je m'en fus brusquement à l'autre bout du cabinet, saisi de la peur de ne pouvoir m'empêcher de lui dire d'achever; car je sentois que cela me prenoit à la gorge.

Cette citation, plus que mal-adroite, de St. Ambroise, courut bientôt le monde avec l'effet qu'on peut penser. La nomination & cette ordination se firent dans la fin de Février.

J'acheverai tout de suite ce qui regarde cette matière, pour ne la pas séparer, ou n'avoir pas à y revenir. Il eut les Bulles au commencement de Mai, & fut sacré le Dimanche, neuf Juin. Tout Paris & toute la Cour y furent conviés. Je ne le fus point. J'étois très-mal avec lui, parce que je ne le ménageois guère, avec Monsieur le Duc d'Orléans, sur les vues du Cardinalat, & sur son abandon dans les affaires, à ce qui convenoit aux An-

glais & à l'Empereur, par lequel il comptoit parvenir à la pourpre Romaine. Comme il redoutoit ma liberté, ma franchise, ma façon de parler à Monsieur le Duc d'Orléans, qui lui faisoient de fréquentes impressions, quoique je m'en donnasse assez rarement la peine, & qu'il avoit celle de les effacer, il revenoit à moi de temps en temps, me ménageoit, me courtisoit toujours, pourtant, tant qu'il pouvoit, détournant la confiance que Monsieur le Duc d'Orléans avoit en moi, qu'il resserroit sans cesse, mais qu'il ne pouvoit arrêter totalement, ni même longtemps, quoique je me retirasse beaucoup, par le dégoût de tout ce que je voyois. Ainsi, nous étions bien en apparence quelquefois, & souvent mal. Ce Sacre devoit être magnifique, & Monsieur le Duc d'Orléans y devoit assister. Il y assista malgré toute l'énergie de mes représentations.

Le Val-de-Grace fut choisi pour y

faire le Sacre, comme étant un Monastère Royal, le plus magnifique de Paris, & la plus singulière Eglise. Le Cardinal de Rohan fit la Cérémonie, assisté des Evêques de Nantes & de Clermont. L'Eglise fut superbement parée; toute la France, invitée, n'osa hasarder de ne s'y pas montrer, & tout ce qui le put, pendant la Cérémonie.

Il y eut des tribunes, à jalousies, préparées pour les Ambassadeurs & autres Ministres Protestans. Il y en eut une, entr'autres, plus magnifique pour Monsieur le Duc d'Orléans, & Monsieur le Duc de Chartres qu'il y mena; il y en eut pour les Dames; & comme Monsieur le Duc d'Orléans entra dans le Monastère, & que sa tribune se trouva au dedans, le Cloître fut ouvert à tous venans; tellement que le dehors & le dedans furent remplis de rafraîchissemens de toutes les sortes, & d'Officiers qui les faisoient distribuer

avec profusion. Les premiers Gentilshommes de la Chambre de Monsieur le Duc d'Orléans, & ses premiers Officiers firent les honneurs de la Cérémonie, placèrent les gens distingués, les reçurent, les conduisirent; & d'autres de ses Officiers, prirent les mêmes soins à l'égard des gens moins considérables, tandis que tout le Guet & toute la Police étoient occupés à faire aborder, ranger, sortir les carrosses sans nombre, avec tout l'ordre & la commodité possibles.

Tous les Prélats, les Abbés distingués, & quantité de Laïcs considérables, furent invités, pendant la Cérémonie, par les Officiers de Monsieur le Duc d'Orléans, à dîner au Palais-Royal. Les mêmes firent les honneurs du Festin, qui fut servi avec la plus splendide abondance & délicatesse, & apprêté & servi par les Officiers de Monsieur le Duc d'Orléans, & à ses dépens. Il y eut deux tables de trente

couverts ; chacune dans une grande pièce du grand appartement, qui furent remplies de ce qu'il y avoit de plus considérable à Paris, & plusieurs autres tables également bien servies, en d'autres pièces voisines, pour des gens moins distingués. Monsieur le Duc d'Orléans donna au nouvel Archevêque ; un diamant de grand prix, pour lui servir d'anneau.

Le Samedi sept Août, Dubois se trouva si mal, que les Chirurgiens & les Médecins, lui déclarèrent qu'il lui falloit faire une opération, qui étoit très-urgente, sans laquelle il ne pouvoit espérer de vivre que très-peu de jours, parce que l'abcès ayant crêvé dans la vessie, le jour qu'il avoit monté à cheval, y mettroit la gangrène, si elle n'y étoit déjà, par l'épanchement du pus ; & lui dirent, qu'il falloit le transporter sur le champ à Versailles, pour lui faire cette opération.

Le trouble de cette terrible annonce

l'abbattit si fort, qu'il ne put être transporté en litière de tout le lendemain Dimanche huit; mais le Lundi neuf, à cinq heures du matin, après l'avoir laissé reposer, les Médecins & les Chirurgiens lui proposèrent de recevoir les Sacremens, & de lui faire l'opération aussi-tôt après; il envoya chercher un Récollet de Versailles.

Comme on rentra dans sa chambre, on lui proposa de recevoir le Viatique; il s'écria que cela étoit bien dit, mais qu'il y avoit une cérémonie pour les Cardinaux, qu'il ne savoit point, & qu'il falloit envoyer le demander au Cardinal de Bissy, à Paris.

Chacun se regarda, & l'on comprit qu'il vouloit tirer en longueur; mais comme l'opération pressoit, ils la lui proposèrent sans attendre davantage. La Faculté, qui voyoit le danger imminent du moindre retardement, le manda à Monsieur le Duc d'Orléans, à Meudon, qui, sur le champ, vint à

Verſailles, dans la première voiture qu'il trouva ſous ſa main. Il exhorta le Cardinal à l'opération, puis demanda, à la Faculté, s'il y avoit de la ſûreté en le faiſant. Les Médecins & les Chirurgiens répondirent qu'ils ne pouvoient rien aſſurer là-deſſus, mais bien que le Cardinal n'avoit pas deux heures à vivre, ſi on ne la lui faiſoit pas à l'inſtant. Monſieur le Duc d'Orléans retourna au lit ; il le pria tant, & ſi bien, qu'il y conſentit. L'opération ſe fit donc ſur les cinq heures, en cinq minutes, par la Peyronie, premier Chirurgien du Roi, en ſurvivance de Maréchal, qui étoit préſent avec Chirac, & quelques autres Médecins & Chirurgiens célèbres. Monſieur le Duc d'Orléans rentra dans ſa chambre auſſitôt après, où la Faculté ne lui diſſimula point qu'à la nature de la plaie, & de ce qui en étoit ſorti, le malade n'en avoit pas pour long-temps. Il mourut précisément vingt-quatre heures

après, le Mardi dix Août, à cinq heures du soir. La fortune s'étoit bien jouée de lui; & s'étoit faite acheter longuement & chèrement par toutes sortes de peines, de soins, de projets, de menées, d'inquiétudes, de travaux, de tourmens d'esprit, & elle se déploya enfin sur lui par des torrens précipités de grandeur, de puissances, de richesses démesurées, pour ne l'en laisser jouir que quatre ans, dont je mets l'époque à sa charge de Secrétaire d'Etat; & deux seulement, si on la met à son Cardinalat ou à son premier Ministère, pour lui tout arracher au plus riant, & au plus complet de sa jouissance, à soixante-six ans. Il mourut Surintendant des Postes, Cardinal, Archevêque de Cambrai, avec sept Abbayes, dont il fut insatiable jusqu'à la fin; & il avoit commencé des ouvertures pour s'emparer de ce celles de Cîteaux, des Prémontrés, & des autres chefs d'Ordres; & il fut avéré

après, qu'il avoit une pension d'Angleterre, de neuf cent quatre-vingt mille livres.

J'ai eu la curiosité de rechercher son revenu ; & j'ai cru curieux, de mettre ici ce que j'en ai trouvé, en diminuant même celui des bénéfices, pour éviter toute enflure. J'ai mis pareillement au rabais ce qu'il tiroit de ses appointemens de premier Ministre & des Postes. Je crois aussi qu'il avoit vingt mille livres du Clergé, comme Cardinal ; mais je n'ai pu le savoir avec certitude. Ce qu'il avoit eu & réalisé de Law, étoit immense ; il s'en étoit fort servi pour son Cardinalat ; mais, il lui en étoit resté un prodigieux argent comptant. Il avoit une extrême quantité de la plus belle vaisselle d'argent & de vermeil, & la plus admirablement travaillée, des plus riches meubles, des plus rares bijoux de toutes sortes, des plus beaux & des plus rares attelages de tous les pays, & des

plus somptueux équipages. Sa table étoit exquise & superbe en tout. Il en faisoit fort bien les honneurs, quoique extrêmement sobre ; & par nature & par régime.

La place de Précepteur de Monsieur le Duc d'Orléans, lui avoit procuré l'Abbaye de Nogent-sous-Corny ; le mariage de ce Prince, celle de Saint-Just ; ses premiers voyages d'Hannover & d'Angleterre, celles de Marivaux & Bourgueil, les trois autres vinrent ensuite de ses travaux.



APPERÇU DES REVENUS DU CARDINAL DUBOIS.

Cambrai . . .	120,000	
Nogent-sous-Corny .	10,000	
Saint-Just. . .	10,000	
Marivaux. . .	12,000	
Bourgueil. . .	12,000	324,000 liv.
Berguer-Saint-Vinox .	60,000	
Saint-Bertin. . .	80,000	
Cercamp . . .	20,000	
Premier Ministre. .	150,000	
Les Postes. . .	100,000	1,230,000 liv.
Pension d'Angleterre.	980,000	
		1,534,000 liv.

LE Mercredi au soir, le lendemain de sa Mort, il fut porté de Versailles à Paris, dans l'Eglise du Chapitre de Saint-Honoré, où il fut enterré quelques jours après. Les Académies, dont il étoit, lui firent faire chacune un service, où elles assistèrent. L'Assemblée

du Clergé, un autre, comme à son Président, & en qualité de premier Ministre. Il y en eut un à Notre-Dame, où le Cardinal de Noailles officia, & où les Cours Supérieures assistèrent. Il n'y eut d'Oraison Funèbre à aucune ; on n'osa en hasarder. Son frère plus vieux que lui, & honnête homme, qu'il avoit fait venir, lorsqu'il fut Secretaire d'Etat, demeura avec la charge de Secretaire du Cabinet qu'il avoit, & qu'il lui avoit donnée, & les Ponts & Chaussées, qu'il lui procura, à la mort de Monsieur de Beringhem, premier Ecuyer, qui les avoit, & qui s'en étoit très-dignement acquitté.

Ce Dubois, qui étoit très-modeste, trouva un immense héritage. Il n'avoit qu'un fils, Chanoine de Saint Honoré, qui n'avoit voulu ni places, ni bénéfices, & qui vivoit très-saintement. Il ne voulut presque rien toucher de cette riche succession. Il en employa à faire à son oncle, un espèce de Mausolée

beau, mais modeste, plaqué contre la muraille, au bas de l'Eglise où le Cardinal est enterré, avec une inscription fort chrétienne, & employa l'autre partie en aumônes.

SINGULARITÉS DU CARDINAL DUBOIS.

LES scènes publiques du Cardinal Dubois, depuis sur-tout qu'étant devenu le Maître, il ne les contint plus, feroient un Livre. La fougue lui faisoit faire quelquefois le tour entier & redoublé d'une chambre, courant sur les tables & les fauteuils, sans toucher les pieds à terre ; & Monsieur le Duc d'Orléans, m'a dit, plus d'une fois, en avoir été témoin en bien des occasions.

Le Cardinal de Gêvres vint se plaindre à Monsieur le Duc d'Orléans, de

ce que le Cardinal Dubois venoit de l'envoyer promener, dans les termes les plus sales.

Madame de Cheverny, devenue veuve, s'étoit retirée quelque temps après aux Incurables. La place de Gouvernante des filles de Monsieur le Duc d'Orléans, avoit été donnée à Madame de Conflans. Un peu après le Sacre, Madame la Duchesse d'Orléans lui demanda si elle avoit été chez le Cardinal Dubois; là-dessus, Madame de Conflans répondit que non, & qu'elle ne voyoit pas pourquoi elle iroit, la place que L. A. R. lui avoit donnée, étant si éloignée d'avoir trait à aucune affaire. Madame la Duchesse d'Orléans insista, sur ce que le Cardinal Dubois étoit à l'égard de Monsieur le Duc d'Orléans. Madame de Conflans se défendit, & dit finalement que c'étoit un fou qui insultoit tout le monde, & qu'elle ne vouloit point s'y exposer. Elle avoit de l'esprit & du bon

ſens, & elle avoit grandement de dignité, quoique fort polie. Madame la Ducheſſe d'Orléans ſe mit à rire de ſa frayeur; & lui dit, que, n'ayant rien à lui demander, ni à lui repréſenter, mais ſeulement à lui rendre compte de l'emploi que Monſieur le Duc d'Orléans lui avoit donné, c'étoit une politeſſe qui ne pouvoit que plaire au Cardinal, & lui en attirer de ſa part, bien loin d'avoir rien de déſagréable à en craindre; elle finit par lui dire, que cela convenoit, & qu'elle vouloit qu'elle y allât. La voilà donc partie; car c'étoit à Verſailles, au ſortir du dîner, & arrivée dans un grand cabinet, où il y avoit huit ou dix perſonnes qui attendoient pour parler au Cardinal, qui étoit auprès de la cheminée avec une femme qu'il traitoit aſſez librement. La peur en prit à Madame de Conflans, qui étoit petite, & qui en rapetiſſa encore. Toutefois elle s'approcha, comme cette femme ſe

retiroit. Le Cardinal la voyant, s'avança, & lui demanda vivement ce qu'elle vouloit. « Monseigneur, lui dit-» elle........ Oh! Monseigneur...... Mon-» seigneur, interrompit le Cardinal, » cela ne se peut pas, —— mais Mon-» seigneur, reprit-elle, —— je vous le » dis encore, interrompit de nouveau » le Cardinal, quand je vous dis que » cela ne se peut pas, c'est que cela » ne se peut pas. » —— Monseigneur, voulut encore dire Madame de Conflans, pour expliquer qu'elle ne demandoit rien, le Cardinal lui saisit les deux pointes des épaules, la revire, la pousse du poing par le dos: & « allez, dit-il, & me laissez en re-» pos. » Elle pensa tomber platte, & s'enfuit en furie, pleurant à chaudes larmes, & arrive en cet état chez Madame la Duchesse d'Orléans, à qui, à travers ses sanglots, elle conte son aventure.

On étoit si acccoutumé aux incerta-

des du Cardinal ; & celle-là fut trouvée si singulière, & si plaisante, que le récit en causa des éclats de rire, qui achevèrent d'outrer la pauvre Madame de Conflans, qui jura bien que de sa vie, elle ne remettroit les pieds chez cet extravagant.

Il mangeoit tous les soirs un poulet pour tout souper & seul. Je ne sais par quelle méprise, ce poulet fut oublié un soir. Comme il fut prêt de se coucher, il s'avisa de son poulet, sonna, tempêta après ses gens qui accoururent, & qui l'écoutèrent froidement. Le voilà à crier de plus belle après son poulet, & après ses gens de le servir si tard. Il fut bien étonné qu'ils lui répondirent tranquillement qu'il avoit mangé son poulet ; mais que s'il lui plaisoit, ils en alloient faire mettre un autre à la broche. « Comment, dit-il, » j'ai mangé mon poulet ! » L'asserion hardie & froide de ses gens le ersuada, & ils se moquèrent de lui.

PORTRAIT HISTORIQUE, SINGULARITÉS. ANECDOTES DU DUC DE LAUZUN.

LE Duc de Lauzun étoit un petit homme blondaſſe, bien fait dans ſa taille, de phyſionomie haute, pleine d'eſprit, qui impoſoit, mais ſans aucun agrément dans le viſage, à ce que j'ai ouï-dire aux gens de ſon temps; plein d'ambition, de caprices, de fantaiſie, jaloux de tout, voulant toujours paſſer le but, jamais content de rien, ſans lettres, ſans aucun ornement ni agrément dans l'eſprit, naturellement chagrin, ſolitaire, ſauvage, fort noble dans toutes ſes façons, méchant & malin par nature, encore plus par jalouſie & par ambition, & toutefois bon ami, quand il l'étoit; ce qui étoit rare; & bon parent, volontiers,

ennemi même des indifférens, & terrible aux défauts, & à trouver & à donner des ridicules; extrêmement brave & aussi dangereusement hardi, courtisan, également altier & rampant, & plein de recherches, d'industrie, d'intrigues, de bassesses pour arriver à ses fins; avec cela, dangereux aux Ministres, à la Cour redouté de tous, & plein de traits cruels & aiguisés, qui n'épargnoient personne.

Il vint à la Cour sans aucun bien; cadet de Gascogne fort jeune, débarqué de sa Province, sous le nom de Peguilhem. Le Maréchal de Grammont, cousin-germain de son père, le retira chez lui; il étoit alors dans la premiere considération à la Cour, dans la confidence de la Reine Mère & du Cardinal Mazarin, & avoit le Régiment des Gardes, & la survivance pour le Comte de Guiche, son fils aîné, qui, de son côté, étoit la fleur des braves & des Dames, & des plus avant dans les bon-

nes graces du Roi & de la Comtesse de Soissons, nièce du Cardinal, de chez laquelle le Roi ne bougeoit pas; & qui étoit la Reine de la Cour. Le Comte de Guiche y introduisit le Marquis de Peguilhem, qui, en fort peu de temps, devint Favori du Roi, qui lui donna un Régiment de Dragons, en le créant; & bientôt après, il le fit Maréchal de Camp, & créa pour lui la charge de Colonel-Général des Dragons.

Le Duc de Mazarin, déjà retiré de la Cour en 1669, voulut se défaire de sa charge de Grand-Maître de l'Artillerie: Peguilhem en eut le vent des premiers; il la demanda au Roi, qui la lui promit, mais sous le secret pour quelques jours. Le jour venu, que le Roi avoit dit qu'il le déclareroit, Peguilhem, qui avoit les entrées des premiers Gentilshommes de la Chambre, qu'on nomme aussi les grandes entrées, alla attendre la sortie du Roi, du Conseil des

des Finances, dans une pièce où personne n'entroit pendant le Conseil, entre celle où toute la Cour attendoit, & celle où le Conseil se tenoit: il y trouva Nyest, premier valet de chambre en quartier, qui lui demanda par quel hasard il y venoit.

Peguilhem, sûr de son affaire, crut se dévouer le premier valet de chambre, en lui faisant confidence de ce qui alloit se déclarer en sa faveur. Nyest lui en témoigna sa joie, puis tire sa montre, & vit qu'il avoit encore le tems d'aller exécuter, disoit-il, quelque chose de court & de pressé que le Roi lui avoit ordonné. Il monte quatre à quatre un petit degré, au haut duquel étoit le bureau où Louvois travailloit toute la journée; car, à St. Germain, les logemens étoient fort petits & fort rares, & les Ministres, & presque toute la Cour, logeoient chacun chez soi à la ville. Nyest entre dans le bureau de

Louvois ; & l'avertit qu'au sortir du Conseil des Finances, dont Louvois n'étoit point, Peguilhem devoit être déclaré Grand-Maître de l'Artillerie, & lui dit tout ce qu'il venoit d'apprendre de lui-même, & où il l'avoit laissé.

Louvois haïssoit Peguilhem, ami de Colbert son émule, & il en craignoit la faveur & les hauteurs, dans une charge qui avoit trop de rapports nécessaires avec son département de la Guerre, & de laquelle il envahissoit les fonctions & l'autorité tant qu'il pouvoit, & qu'il sentoit que Peguilhem ne seroit d'humeur, ni de faveur à souffrir. Il embrasse Nyest, le remercie, le renvoie au plus vîte, prend quelques papiers pour lui servir d'introduction, descend, & trouve Peguilhem & Nyest dans cette pièce ci-devant dite.

Nyest fait le surpris de voir arriver Louvois, & lui dit que le Conseil n'a pas levé. « N'importe, répond Lou-

» vois, je veux entrer : j'ai quelque » chose de pressé à dire au Roi, » & tout de suite entre. Le Roi surpris lui demande ce qui l'amène, se leve & va à lui. Louvois le tire dans l'embrasure d'une fenêtre, lui dit qu'il va déclarer Peguilhem Grand-Maître de l'Artillerie; qu'il l'attend à la sortie du Conseil, dans la pièce voisine; que Sa Majesté est pleinement maîtresse de ses grâces & de son choix; mais qu'il a cru de son service de lui représenter l'incompatibilité qui est entre Peguilhem & lui, ses caprices, ses hauteurs; qu'il voudra tout faire & tout changer dans l'Artillerie; que cette charge a une si nécessaire connexion avec le département de la Guerre, qu'il est impossible que le service s'y fasse, parmi des entreprises & de fantaisies continuelles, jointes à la mésintelligence déclarée entre le Grand-Maître & le Secrétaire d'Etat, dont le moindre inconvénient sera

d'importuner Sa Majeſté, tous les jours, de leurs querelles & de leurs réciproques prétentions, dont il ſaudra qu'elle ſoit Juge à tout moment.

Le Roi ſe ſentit extrêmement piqué de voir ſon ſecret ſu de celui à qui principalement il le vouloit cacher; il répond à Louvois, d'un air fort ſérieux, que cela n'eſt point fait encore, le congédie, & va ſe raſſeoir au Conſeil. Un moment après qu'il fut levé, le Roi ſort pour aller à la Meſſe, voit Peguilhem, & paſſe ſans lui rien dire.

Peguilhem fort étonné, attend le reſte de la journée; & voyant que la déclaration promiſe ne venoit point, en parle au Roi, à ſon petit coucher. Le Roi lui répond que cela ne ſe peut encore, & qu'il verra. L'ambiguité de ſa réponſe & ſon ton ſec allarment Peguilhem. Il avoit le vol des Dames & le jargon de la galanterie, & va trouver Madame de Monteſpan, à qui

il conte ſon inquiétude, & la conjure de la faire ceſſer. Elle lui promit merveille, & l'amuſa ainſi pluſieurs jours.

Las de ce manège, & ne pouvant deviner d'où lui venoit ce mal, il prend la réſolution incroyable d'épier un tête-à-tête du Roi & de Madame de Monteſpan, par l'entremiſe d'une femme de chambre. Par leur converſation il apprit l'obſtacle que Louvois avoit mis à ſa charge, la colere du Roi de ce que ſon ſecret étoit éventé, ſa réſolution de ne lui point donner l'Artillerie par ce dépit, & pour éviter les querelles & l'importunité continuelle d'avoir à les décider entre Peguilhem & Louvois. Il entendit tous les propos qui ſe tinrent de lui entre le Roi & Madame de Monteſpan, & que celle-ci, qui lui avoit promis tous bons offices, lui en rendit tous les mauvais qu'elle put.

Madame de Monteſpan ſe mit en-

ſuite à ſa toilette, pour aller à la répétition d'un ballet où le Roi, la Reine & toute la Cour devoient aller. La même femme de chambre fit ſortir Peguilhem. De-là il s'en vint ſe coller à la chambre de Madame de Monteſpan. Lorſqu'elle en ſortit pour aller à la répétition du ballet, il lui préſenta la main, & lui demanda, avec un air plein de douceur & de reſpect, s'il pouvoit ſe flatter qu'elle eût daigné ſe ſouvenir de lui auprès du Roi. Elle lui aſſura qu'elle n'y avoit point manqué, & lui compoſa, comme elle lui plut, tous les ſervices qu'elle venoit de lui rendre. Par-ci par-là il l'interrompoit crédulement des queſtions pour la mieux enferrer; puis s'approchant de ſon oreille, il lui dit qu'elle étoit une menteuſe, une friponne, & lui répéta mot pour mot toute la converſation du Roi & d'elle. Madame de Monteſpan en fut ſi troublée, qu'elle n'eut pas la force de lui

répondre un ſeul mot, & eut peine de gagner le lieu où elle alloit, avec une grande difficulté à ſurmonter & à cacher le tremblement de ſes jambes & de tout ſon corps; en ſorte qu'en arrivant dans le lieu de la répétition du ballet, elle s'évanouit. Toute la Cour y étoit déjà: Le Roi tout effrayé vint à elle; on eut de la peine à la faire revenir. Le ſoir elle conta au Roi ce qui lui étoit arrivé, & ne doutoit que ce ne fût le diable qui eût ſitôt, & ſi préciſément informé Peguilhem de tout ce qu'ils avoient dit de lui.

Le Roi fut extrêmement irrité de toutes les injures que Madame de Monteſpan en avoit eſſuyées, & fort en peine comment Peguilhem avoit été ſi exactement & ſi ſubitement inſtruit. Peguilhem, de ſon côté, étoit furieux de manquer l'Artillerie, de ſorte que le Roi & lui ſe trouvoient dans une extrême contrainte enſemble. Cela

ne put durer que quelques jours. Peguilhem, avec ses grandes entrées, épia un tête-à-tête avec le Roi; il lui parla de l'artillerie, & le somma audacieusement de tenir sa parole. Le Roi lui répondit qu'il n'en étoit plus tems, puisqu'il ne la lui avoit donnée que sous le secret, & qu'il y avoit manqué. Là-dessus, Peguilhem, éloigné de quelques pas, tourne le dos au Roi, tire son épée, en casse la lame avec son pied, & s'écrie avec fureur qu'il ne servira de sa vie un Prince qui lui manque de parole. Le Roi, transporté de colère, fit peut-être dans ce moment la plus belle action de sa vie; il se tourne à l'instant, ouvre sa fenêtre, jette sa canne dehors, dit qu'il seroit fâché d'avoir frappé un homme de qualité, & sort.

Le lendemain matin, Peguilhem, qui n'avoit osé se montrer depuis, fut arrêté dans sa chambre, & conduit à la Bastille. Il étoit ami intime de Guestri, favori du Roi, pour lequel il

avoit créé la charge de Grand-Maitre de la Garde-robe. Celui-ci osa parler en sa faveur, & tâcher de rapprocher ce goût infini qu'il avoit pris pour lui. Il réussit à toucher le Roi d'avoir fait tourner la tête à Peguilhem, par le refus d'une aussi grande charge, sur laquelle il avoit cru devoir compter, d'après sa parole ; tellement que le Roi voulut reparer ce refus.

Il donna l'Artillerie au Comte de Lude, Chevalier de l'Ordre en 1661, qu'il aimoit fort par l'habitude & la conformité des goûts. Il étoit Capitaine & Gouverneur de St. Germain, & premier Gentilhomme de la Chambre. Il le fit Duc non-vérifié ou à brevêt en 1675. La Duchesse de Lude, Dame d'Honneur de la Dauphine de Savoye, veuve sans enfans, étoit sa seconde femme. Il vendit sa charge de premier Gentilhomme de la Chambre, pour payer l'Artillerie au Duc de Gêvres, qui étoit Capitaine des Gardes

du Corps ; & le Roi fit offrir cette derniere charge, en dédommagement, à Peguilhem dans la Baſtille.

Peguilhem voyant cet incroyable & prompt retour du Roi pour lui, prit aſſez d'audace pour ſe flatter d'en tirer un plus grand parti, & refuſa. Le Roi ne s'en rebuta point. Gueſtry alla prêcher ſon ami dans la Baſtille, & obtint, à grande peine, qu'il auroit la bonté d'accepter l'offre & l'ordre du Roi. Dès qu'il eut accepté, il ſortit de la Baſtille, alla ſaluer le Roi, & prêter le ſerment de ſa nouvelle charge, & vendit les Dragons. Il avoit eu, dès 1665, le Gouvernement du Berry, à la mort du Marechal de Clerembaut.

Je ne parle point de ſes aventures avec Mademoiſelle, & de l'extrême folie qu'il fit de différer ſon mariage avec elle, auquel le Roi avoit conſenti, & pour obtenir que le mariage fût à la Meſſe du Roi ; ce qui donna le tems à Monſieur, pouſſé par M. le

Prince, d'aller tous deux faire des représentations au Roi, qui l'engagèrent de rétracter son consentement ; ce qui rompit le mariage. Mademoiselle jetta feu & flammes ; mais Peguilhem qui, depuis la mort de son père, avoit pris le nom de Comte de Lauzun, en fit au Roi le grand sacrifice de bonne grace, & plus sagement qu'il ne lui appartenoit. Il avoit eu la compagnie des cent Gentilshommes de la Maison du Roi, au Bec de Corbin, qu'avoit son père, & venoit d'être fait Lieutenant-Général.

En 1670, le Roi voulut faire un voyage triomphant avec les Dames, pour aller visiter ses places de Flandres, accompagné d'un corps d'armée & de toutes les troupes de sa Maison, tellement que l'alarme en fut grande dans le Pays-Bas, que le Roi prit soin de rassurer. Il donna le commandement du total au Comte de Lauzun, avec la Patente de Général d'Armée. Il en fit

les fonctions avec beaucoup d'intelligence, une galanterie & une magnificence extrêmes. Cet éclat & cette marque si distingués de la faveur de Lauzun, donna à penser à Louvois que Lauzun ne le ménageoit en aucune sorte.

Ce Ministre se joignit à Madame de Montespan, qui ne lui avoit pas pardonné la découverte qu'il avoit faite, & les injures atroces qu'il lui avoit dites; ils firent si bien tous deux, qu'ils réveillèrent dans le Roi le souvenir de l'épée brisée; l'insolence d'avoir, si peu après, & encore dans la Bastille, refusé plusieurs jours la Charge de Capitaine des Gardes-du-Corps, & le firent regarder comme un homme qui ne se connoissoit plus, qui avoit suborné Mademoiselle, jusqu'à s'être vu près de l'épouser, & s'en être fait assurer des biens immenses; enfin, comme un homme très-dangereux par son audace, & qui s'étoit mis en tête de se dévouer les troupes, par sa magnificence, ses

services aux Officiers, & par la manière dont il avoit vécu avec elles au voyage de Flandres, & s'en étoit fait adorer. Ils lui firent comme un crime d'être demeuré ami, & en grande liaison avec la Comtesse de Soissons, renvoyée de la Cour, & soupçonnée de crimes. Il faut bien qu'ils en aient donné quelqu'un à Lauzun, par le traitement barbare qu'ils vinrent à bout de lui faire. Les ménées durèrent toute l'année 1671, sans que Lauzun pût s'appercevoir de rien au visage du Roi, ni à celui de Madame de Montespan, qui le traitoient avec la distinction & la familiarité ordinaires.

Il se connoissoit fort en pierreries, & à les faire bien monter; & Madame de Montespan l'y employoit fort souvent. Un soir du milieu de Novembre 1671, qu'il arrivoit de Paris, où Madame de Montespan l'avoit envoyé le matin, pour des pierreries, comme le Comte de Lauzun ne faisoit que mettre pied à terre & entrer dans sa chambre,

le Maréchal de Rochefort, Capitaine des Gardes en quartier, y entra au même moment, & l'arrêta. Lauzun, dans les dernières ſurpriſes, voulut ſavoir pourquoi, voir le Roi, ou Madame de Monteſpan, au moins leur écrire. Tout lui fut refuſé. Il fut conduit à la Baſtille; & peu à près à Pignerol, où il fut enfermé ſous une baſſe voûte. Sa charge de Capitaine des Gardes-du-Corps fut donnée à M. de Luxembourg; & le Gouvernement du Berry, au Duc de la Rochefoucault, qui, à la mort de Gueſtri, au paſſage du Rhin, le 15 Juin 1674, fut fait Grand-Maître de la Garde-Robe.

On peut juger de l'état d'un homme tel qu'étoit Lauzun, précipité en un clin-d'œil, de ſi haut, dans un cachot du château de Pignerol, ſans voir perſonne, & ſans imaginer pourquoi. Il s'y ſoutint long-temps; mais à la fin, il tomba ſi malade, qu'il fallut ſonger à ſe confeſſer. Je lui ai oui conter qu'il

craignit un Prêtre ſuppoſé ; qu'à cauſe de cela, il voulut opiniâtrément un Capucin ; & dès qu'il fut venu, il lui ſauta à la barbe, & la tira tant qu'il put, de tous côtés, pour voir ſi elle n'étoit point poſtiche. Il fut quatre ou cinq ans dans le cachot.

Les priſonniers trouvent des induſtries que la néceſſité apprend. Il y en avoit au-deſſus de lui, & à côté, auſſi plus haut. Ils trouvèrent moyen de lui parler. Ce commerce les conduiſit à faire un trou bien caché, pour s'entendre plus aiſément ; puis de l'accroître, & de ſe viſiter.

Le Surintendant Fouquet étoit enfermé dans leur voiſinage, depuis 1664, qu'il y avoit été conduit de la Baſtille, où on l'avoit amené de Nantes, où le Roi étoit ; il l'avoit fait arrêter le 6 Septembre 1661, & mener à la Baſtille. Il ſut, par ſes voiſins, qui avoient trouvé auſſi le moyen de le voir, que Lauzun étoit ſous eux. Fouquet, qui ne recevoit

aucune nouvelle, en espéra par lui, & eut grande envie de le voir. Il l'avoit laissé jeune homme, pointant à la Cour par le Maréchal de Grammont; bien reçu chez la Comtesse de Soissons, d'où le Roi ne bougeoit, & le voyoit de bon œil. Les prisonniers, qui avoient commerce avec lui, firent tant, qu'ils le persuadèrent de se laisser hisser par leur trou, pour voir Fouquet chez eux, que Lauzun étoit aussi bien aise de voir. Les voilà donc ensemble; & Lauzun à conter sa fortune & ses malheurs à Fouquet. Le malheureux Surintendant ouvrit les oreilles, & de grands yeux, quand il entendit dire à ce cadet de Gascogne, trop heureux d'être recueilli & hébergé chez le Maréchal de Grammont, qu'il avoit été Général des Dragons, Capitaine des Gardes, & qu'il avoit eu la Patente & la fonction de Général d'Armée. Fouquet ne savoit plus où il en étoit, le crut fou; & qu'il lui narroit ses visions, quand il lui raconta comment il avoit, manqué

manqué l'Artillerie, & ce qui s'étoit passé après là-dessus ; mais il ne douta plus de sa folie arrivée à son comble, jusqu'à avoir peur de se trouver avec lui, quand il lui raconta son mariage avec Mademoiselle, consenti par le Roi ; comment rompu ; & tous les biens qu'elle lui avoit assurés. Cela refroidit fort leur commerce du côté de Fou quet, qui, lui croyant totalement la cervelle renversée, ne prenoit, que pour des contes en l'air, les nouvelles que Lauzun lui disoit de tout ce qui s'étoit passé dans le monde, depuis la prison de l'un, jusqu'à la prison de l'autre.

Celle du malheureux Surintendant fut un peu adoucie avant celle de Lauzun; sa femme, & quelques Officiers du Château de Pignerol, eurent la permission de le voir & de lui apprendre des nouvelles du monde : une des premières choses qu'il leur dit fut de plaindre ce pauvre Peguilhem, qu'il avoit laissé jeune, & sur un assez bon pied, à

la Cour pour ſon âge, à qui la tête avoit tourné, & dont on cachoit la folie dans cette maiſon; mais quel fut ſon étonnement, quand tous lui dirent & lui aſſurèrent la vérité des mêmes choſes, qu'il avoit ſue de lui! il n'en revenoit point, & fut tenté de croire à tous la cervelle dérangée. Il fallut du temps pour le perſuader.

A ſon tour, Lauzun fut tiré du cachot & eut une chambre, & bientôt après, la même liberté qu'on avoit donnée à Fouquet, enfin de ſe voir tous deux tant qu'ils voulurent. Je n'ai jamais ſu ce qui en déplut à Lauzun; mais il ſortit de Pignerol ſon ennemi, & a fait depuis tant du pis qu'il a pu à Fouquet, & après ſa mort, juſqu'à la ſienne & à ſa famille.

Le Comte de Lauzun avoit quatre ſœurs, qui toutes quatre n'avoient rien: l'aînée fut Fille d'Honneur de la Reine-Mère, qui la fit épouſer, en 1663, à Nogent, qui étoit Capitaine de la Porte

& Maître de la Garde-Robe, tué au paſſage du Rhin, laiſſant un fils & des filles; la ſeconde épouſa Belzunce, & paſſa ſa vie avec lui dans la Provence; la troiſième fut Abbeſſe de Notre-Dame de Saintes; & la quatrième, de Ronceray, à Angers.

Madame de Nogent n'avoit, ni moins d'eſprit, ni guère moins d'intrigues que ſon frère; mais bien plus ſuivies, & bien moins extraordinaires que lui, quoiqu'elle en eût auſſi ſa part; mais elle fut arrêtée par l'extrême douleur de la perte de ſon mari, dont elle porta, tout le reſte de ſa vie, le premier grand deuil de veuve, & les contraignantes bienſéances. Ce fut la première qui s'en aviſa; Madame Deraubrun, ſa belle-ſœur, ſuivit ſon exemple; & dans ces derniers temps, Madame de Savoye.

Malgré ce deuil, Madame de Nogent plaça l'argent des Brévets de retenue de la dépouille de ſon frère, & des Dragons qu'il avoit eus pour rien, Régiment

& Charge de Colonel - Général, qu'il avoit vendus, & prit soin du reste de son bien, & en accumula si bien les revenus, & les fit si bien valoir pendant sa longue prison, qu'il en sortit entiérement riche. Elle eut enfin la permission de le voir, & fit plusieurs voyages à Pignerol.

Mademoiselle étoit inconsolable de cette longue & dure prison, & faisoit toutes les démarches possibles pour délivrer le Comte de Lauzun. Le Roi résolut enfin d'en profiter pour le Duc du Maine, & de la lui faire acheter bien cher. Il lui en fit faire la proposition, qui n'alla pas à moins que d'assurer, après elle, au Duc du Maine, le Comté d'Eu, le Duché d'Aumale, & sa Principauté de Dombes. Ce don étoit énorme, tant par le prix, que par la dignité & l'étendue de ces trois morceaux: elle avoit de plus assuré ces deux premiers à Lauzun, avec le Duché de St. Fargeau, & la belle Terre de Thiers en

Auvergne, lorſque leur mariage fut rompu ; & il falloit le faire renoncer à Eu & à Aumale, pour que Mademoiſelle en pût diſpoſer en faveur du Duc du Maine.

Mademoiſelle ne pouvoit ſe réſoudre à paſſer ſous le joug, & à dépouiller Lauzun de bienfaits ſi conſidérables. Elle fut priée juſqu'à la dernière importunité ; enfin, menacée par les Miniſtres, tantôt Louvois, tantôt Colbert, duquel elle étoit plus contente, parce qu'il étoit bien de tout temps avec Lauzun, & qu'il la manioit plus doucement que Louvois, ſon ennemi, qui s'étoit toujours réſervé à porter les plus dures paroles, & qui s'en acquittoit encore plus durement. Elle ſentoit ſans ceſſe que le Roi ne l'aimoit point, & ne lui avoit jamais pardonné ce voyage d'Orléans, qu'elle raſſura dans ſa révolte ; moins encore, le canon de la Baſtille, qu'elle fit tirer, en ſa préſence, ſur les Troupes du Roi, & qui ſauva Monſieur le

Prince & les ſiens, à la journée de St. Antoine. Elle comptoit donc, enfin, que le Roi, éloigné d'elle ſans retour, & qui ne conſentoit à la liberté de Lauzun, que par ſa paſſion d'élever & d'enrichir ſes enfans naturels, ne ceſſeroit de la perſécuter, juſqu'à ce qu'elle eût conſenti, ſans aucune eſpérance de rien rabattre; elle y donna enfin les mains, avec les plaintes & les larmes les plus amères.

Mais, pour validité de la choſe, on trouva qu'il falloit que Lauzun fût en liberté, pour renoncer au don de Mademoiſelle; tellement qu'on prit le biais qu'il avoit beſoin des eaux de Bourbon; & Madame de Monteſpan auſſi, pour qu'ils puſſent y conférer enſemble de cette affaire. Lauzun fut amené, & gardé à Bourbon par un détachement de Mouſquetaires, commandés par Maupertuis.

Lauzun vit donc pluſieurs fois Madame de Monteſpan chez elle à Bourbon; mais il fut ſi indigné du grand dépouillement qu'elle lui demanda, pour la condi-

tion de ſa liberté, qu'après de longues diſputes, il n'en voulut plus ouir parler, & fut reconduit à Pignerol, comme il avoit été amené. Cette fermeté n'étoit pas le compte du Roi ; il envoya Monſieur de Nogent à Pignerol, après Barin, ami de Lauzun, qui, avec grande peine, obtinrent enfin le conſentement de Lauzun, & qui firent réſoudre à un ſecond voyage de Bourbon, de lui & de Madame de Monteſpan, ſous le même prétexte des eaux. Il y fut conduit comme la première fois ; & n'a jamais pardonné à Maupertuis la ſévère pédanterie de ſon exactitude.

Ce dernier voyage ſe fit dans l'automne de 1680 : Lauzun y conſentit à à tout. Madame de Monteſpan revint triomphante. Maupertuis & ſes Mouſquetaires prirent congé du Comte de Lauzun à Bourbon, d'où il eut la permiſſion de venir demeurer à Angers ; & incontinent après, cet exil fut élargi,

en forte qu'il eut la liberté de tout l'Anjou & de la Touraine.

La confommation de l'affaire fut différée au commencement de Février 1681; ainfi, Lauzun n'eut de Mademoifelle, que St. Fargeau & Thiers, après qu'il n'avoit tenu qu'à lui de l'époufer, en fe hâtant de le faire, & de fuccéder à la totalité de fes immenfes biens. Le Duc du Maine fut inftruit à faire la cour à Mademoifelle, qui le reçut très-froidement, & qui lui vit prendre fes livrées, avec grand dépit, comme une marque de fa reconnoiffance; mais en effet, pour s'en relever & honorer; car c'étoient celles de Gafton, que par la fuite le Comte de Touloufe prit auffi.

Lauzun, à qui on avoit fait efpérer un traitement plus doux, demeura quatre ans à fe promener dans ces deux Provinces, où il ne s'ennuyoit guère moins que Mademoifelle faifoit de fon abfence.

Elle cria, se fâcha contre Madame de Montespan & contre son fils; elle se plaignoit hautement qu'après l'avoir impitoyablement rançonnée, on la trompoit encore, en tenant Lauzun éloigné; & fit tant de bruit, qu'enfin elle obtint son retour à Paris, où il vit assidûment sa bienfaitrice.

L'ennui de cette sorte d'exil, pourtant bien adouci, le jetta dans le gros jeu, & il y fut fort heureux; toujours beau & sûr joueur, il y gagna fort gros. Monsieur, qui faisoit quelquefois de petits séjours à Paris, & qui y jouoit gros jeu, lui permit de venir jouer avec lui au Palais-Royal, puis à St. Cloud, où il faisoit, l'été, de plus longs séjours. Lauzun passa ainsi plusieurs années, gagnant & prêtant beaucoup d'argent, & fort noblement; mais plus il se trouvoit près de la Cour, & parmi le grand monde, plus la défense d'en approcher lui étoit insupportable. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il fit demander au Roi la

permiſſion d'aller ſe promener en Angleterre, où on jouoit beaucoup, & fort gros jeu ; il l'obtint, & y porta beaucoup d'argent, qui le fit recevoir à bras ouverts à Londres, où il ne fut pas moins heureux qu'à Paris. Jacques II y régnoit, qui le reçut avec diſtinction. La révolution s'y braſſoit déjà. Elle éclata au bout de huit ou dix mois, que Lauzun fut en Angleterre. Elle ſembla faite pour lui, par le ſuccès qui lui en revint.

Jacques II ne ſachant plus ce qu'il alloit devenir ; trahi par ſes Favoris & par ſes Miniſtres, abandonné de toute ſa maiſon, le Prince d'Orange, maître des cœurs, des troupes & des flottes, & prêt d'entrer dans Londres, le malheureux Monarque confia à Lauzun ce qu'il avoit de plus cher, la Reine & le Prince de Galles, qu'il paſſa heureuſement à Calais. Cette Princeſſe dépêcha auſſi-tôt un courrier à Verſailles, qui ſuivit de près celui que le Duc de Charot, qui prit depuis le nom de Duc de Béthune,

Gouverneur de Calais, & qui y étoit alors, avoit envoyé à l'inſtant de l'arrivée de la Reine.

Cette Princeſſe, après ſes complimens, inſinua que, parmi la joie de ſe voir en liberté, ſous la protection du Roi, avec ſon fils, elle avoit la douleur de n'oſer mener à ſes pieds leur Libérateur. La réponſe du Roi, après tout ce qu'il y mit de généreux & de galant, fut, qu'il avoit partagé cette obligation avec elle, & qu'il s'étoit hâté de la lui témoigner, en revoyant le Comte de Lauzun, en lui rendant ſes bonnes graces; en effet, lorſqu'elle le préſenta au Roi, dans la plaine de St. Germain, où le Roi & toute la Famille Royale & toute la Cour vinrent au-devant d'elle, il traita Lauzun parfaitement bien; lui rendit là-même, les grandes entrées, & lui promit un logement au Château de Verſailles, qu'il lui donna incontinent après. Ce jour-là, il en eut un à Marly. Il eut auſſi un logement dans le Château de St. Germain,

choiſi pour le ſéjour de cette fugitive Cour, où le Roi Jacques II arriva bientôt après.

Lauzun fit tout l'uſage qu'un habile Courtiſan ſait faire, de l'une & de l'autre Cour, & de ſe procurer par celle d'Angleterre, l'occaſion de parler au Roi, & de recevoir des commiſſions; enfin il ſut ſi bien s'en aider, que le Roi lui permit de recevoir dans Notre-Dame de Paris, l'ordre de la Jarretiere des mains du Roi d'Angleterre, le lui accorda à ſon ſecond paſſage en Irlande, pour Général de ſon armée auxilliaire, & permit en même temps qu'il le fût de celle du Roi d'Angleterre, qui, la même campagne, perdit l'Irlande, & revint en France avec le Comte de Lauzun, pour lequel il obtint enfin des Lettres du Duc, qui furent vérifiées en Parlement, en Mai 1692.

Il jouit, le reſte de ſa longue vie, de ſes prévances avec le Roi, de ſes

diſtinctions à la Cour, d'une grande conſidération, d'une abondance extrême, du maintien d'un très-grand Seigneur, & de l'agrément de tenir une des plus magnifiques maiſons de la Cour, & de la meilleure table, matin & ſoir, la plus honorablement fréquentée; & à Paris, de même, après la mort du Roi.

Tout cela ne le contentoit point. Il n'approchoit familiérement du Roi que par les dehors. Il ſentoit l'eſprit & le cœur de ce Monarque en garde contre lui, & dans un éloignement que tout ſon art & ſon application ne purent jamais rapprocher. C'eſt ce qui lui fit épouſer ma belle-ſœur, dans le projet de ſe mettre en commerce ſérieux avec le Roi, à l'occaſion de l'armée que Monſieur le Maréchal de Lorges commandoit en Allemagne; & ce qui le brouilla auſſi-tôt avec lui, quand il vit ſes deſſeins échoués de ce côté-là.

C'eſt ce qui lui fit faire le mariage de Lorges, avec la fille de Chamillart,

pour se raccrocher par le crédit de ce Ministre, sans y avoir pu réussir; c'est ce qui lui fit faire aussi le voyage d'Aix-la-Chapelle, sous prétexte des eaux, pour y lier & y prendre des connoissances qui le portassent à des particularités avec le Roi sur la paix; ce qui lui fut encore inutile; c'est enfin, ce qui le porta aux extravagances qu'il fit de prétendue jalousie du fils, presqu'enfant de Chamillart, pour faire peur au père, & l'engager à l'éloigner par l'Ambassade, pour traiter de la paix.

Tout lui manquant dans ses divers projets, il s'affligeoit sans cesse, disoit qu'il étoit dans la plus profonde disgrace. Rien ne lui échappoit pour faire sa cour, & il faisoit tous les ans une sorte d'anniversaire de sa disgrace, par quelque chose d'extraordinaire, dont l'humeur & la solitude étoient le fond. Il en parloit lui-même, & disoit qu'il n'étoit pas raisonnable au retour de cette époque, qui étoit plus forte que lui.

Dans l'été, qui ſuivit la mort de Louis XIV, il y eut une revue de la Maiſon du Roi, dans la plaine qui longe le Bois de Boulogne ; Paſſy y tient de l'autre côté, où Lauzun avoit une jolie maiſon. Madame de Lauzun y étoit en bonne compagnie, & j'y étois allé coucher la veille de cette revue. Madame de Poitiers mouroit d'envie de la voir comme une jeune perſonne qui n'a rien vu encore, mais qui n'oſoit ſe le montrer dans ſon premier deuil ; & comment fut agité dans la compagnie, & on trouva que Madame de Lauzun l'y pouvoit mener, un peu enfoncée dans ſon carroſſe, & cela fut conclu ainſi.

Parmi la gaieté de cette compagnie, Monſieur de Lauzun arriva à Paris, où il étoit allé le matin ; on tourna un peu pour le lui dire. Dès qu'il l'apprit, le voilà en furie, juſqu'à ne ſe poſſéder plus, à dire à ſa femme les choſes les plus déſobligeantes, avec les termes non-ſeulement les plus durs, mais

les plus injurieux & les plus foux. Madame de Poitiers à pleurer aux ſanglots, & toute la Compagnie dans le plus grand embarras. La ſoirée parut une année, & le plus triſte réfectoire, un repas de gaieté, en comparaiſon du ſouper. Il fut farouche au milieu du plus profond ſilence; chacun à peine, & rarement, diſoit un mot à ſon voiſin; il quitta au fruit à ſon ordinaire, & s'en alla coucher. On voulut après ſe ſoulager & en dire quelque choſe, mais Madame de Lauzun arrêta tout ſagement & poliment, & fit promptement donner des cartes pour éviter tout retour de propos.

Le lendemain, dès le matin, j'allois chez Monſieur de Lauzun, pour lui dire très-fortement mon avis de la ſcène qu'il avoit faite la veille. Il étendit les bras & s'écria, dès qu'il me vit entrer: Que je voyois un fou qui ne méritoit pas ma viſite; mais les petites maiſons. Il fit les plus grands éloges de ſa femme, qu'elle

qu'elle méritoit assurément, dit qu'il n'étoit pas digne de l'avoir, & qu'il devoit baiser tous les pas par où elle passoit, s'accabla de *pouilles* ; puis les larmes aux yeux, me dit qu'il étoit plus digne de pitié que de colère ; qu'il falloit m'avouer tout haut sa honte & toute sa misère ; qu'il avoit plus de quatre-vingts ans ; qu'il n'avoit ni enfans, ni suivans ; qu'il avoit été Capitaine des Gardes ; que quand il le seroit encore, il seroit incapable d'en faire les fonctions ; qu'il se le disoit sans cesse ; & qu'avec tout cela, il ne pouvoit se consoler de ne l'être plus, depuis tant d'années qu'il avoit perdu sa charge ; qu'il n'en avoit jamais pu arracher le poignard de son cœur ; que tout ce qui lui en rappelloit le souvenir, le mettoit hors de lui-même ; & que d'entendre dire que sa femme alloit mener Madame de Poitiers, voir une revue des Gardes-du-Corps, dont il n'étoit plus rien, lui avoit renversé la tête, & l'a-

voit rendu extravagant au point où je l'avois vu ; qu'il n'osoit plus se montrer devant personne, après ce trait de folie ; qu'il s'alloit enfermer dans sa chambre, & qu'il se jettoit à nuds pieds pour me conjurer d'aller trouver sa femme, & d'obtenir qu'elle voulût avoir pitié d'un vieillard insensé, qui mourroit de douleur & de honte, & qu'elle daignât lui pardonner. Cet aveu si sincère & si douloureux à faire, me pénétra : je ne cherchai plus qu'à le remettre & à le consoler. Le raccommodement ne fut point difficile ; nous le tirâmes de sa chambre, non sans peine ; & il en eut visiblement une grande, pendant quelques jours, à se montrer.

J'ai réfléchi souvent, à cette occasion, sur l'extrême malheur de se laisser entraîner à l'ivresse du monde, & au formidable état d'un ambitieux, que ni les richesses, ni le domestique le plus agréable, ni la dignité acquise, ni l'âge, ni l'impuissance corporelle n'en

peuvent dépendre, & que, au lieu de jouir de ce qu'il possède, & de sentir tranquillement le bonheur, s'épuise en regrets & en amertumes continuels.

Cette folie de Capitaine des Gardes, dominoit si cruellement le Duc de Lauzun, qu'il s'habilloit souvent d'un habit bleu à galons d'argent, qui, sans oser être semblable à l'uniforme du Capitaine des Gardes-du-Corps, aux jours de revue, en approchoit tant qu'il pouvoit, mais bien à celui des Capitaines de Chasses, des Capitaineries Royales, & l'auroit rendu ridicule, si, à force de singularités, il n'y eût accoutumé le monde, & ne se fût rendu supérieur à tous les ridicules.

Avec toute sa politique & sa souplesse, il tomboit sur tout le monde, par un mot acéré, le plus piquant, le plus perçant, toujours en toute douceur; les Ministres, les Généraux d'Armée, les gens heureux, & leurs familles, étoient les plus maltraités. Il avoit comme

usurpé le droit de tout dire, de tout faire, sans que qui que ce fût alors osât s'en fâcher. Les seuls Grammont étoient exceptés ; il se souvenoit toujours de l'hospitalité & de la protection qu'il avoit trouvées chez eux, au commencement de sa vie. Il les aimoit, il s'y intéressoit, il étoit en respect devant eux. Le vieux Comte de Grammont en abusoit, & vengeoit la Cour, par les brocards qu'il lui lâchoit à tout propos, sans que le Duc de Lauzun lui en rendît jamais aucun, ni s'en fâchât ; mais il l'évitoit doucement volontiers. Il fit beaucoup pour les enfans de ses sœurs.

Quand la Peste de Marseille fut tout-à-fait passée, Monsieur de Lauzun demanda une Abbaye pour l'Evêque de Marseille, à Monsieur le Duc d'Orléans. Ce Prince donna les bénéfices peu après, & oublia Monsieur de Marseille. Monsieur de Lauzun vouloit l'ignorer, & demanda à M. le Duc d'Orléans, s'il avoit eu la bonté de se ressouvenir

de lui. Le Régent fut embarraſſé. M. de Lauzun, comme pour lever l'embarras, lui dit d'un ton doux & reſpectueux : « Monſeigneur fera mieux » une autre fois » : & avec ce ſarcaſme, rendit le Régent muet, & il s'en alla en ſouriant. Le mot courut fort ; & Monſieur le Duc d'Orléans honteux, répara ſon oubli, par l'Evêché de Laon ; & ſur le refus de M. l'Evêque de Marſeille, de changer d'épouſe, il lui donna une groſſe Abbaye, quoique M. de Lauzun fût mort.

Trois ou quatre ans avant ſa mort, il eut une maladie qui le mit à l'extrêmité : nous y étions tous fort aſſidus ; il ne voulut voir aucun de nous, excepté Mde. de Saint-Simon une ſeule fois. Languet, Curé de St. Sulpice, y venoit ſouvent, & perçoit quelquefois juſqu'à lui, qui lui tenoit des diſcours admirables. Un jour qu'il y étoit, le Duc de la Force ſe gliſſa dans ſa chambre ; M. de Lauzun ne l'aimoit pas du tout, & s'en mo-

quoit ſouvent : il le reçut aſſez bien, & continua d'entretenir tout haut le Curé. Tout d'un coup il ſe tourne à lui, lui fait des complimens & des remercîmens ; lui dit qu'il n'a rien à lui donner de plus cher que ſa bénédiction, tire ſon bras du lit, la prononce & la lui donne ; tout de ſuite, ſe tournant vers le Duc de la Force, lui dit qu'il l'a toujours aimé & reſpecté comme le Chef de ſa maiſon ; qu'en cette qualité, il lui demande ſa bénédiction. Ces deux hommes demeurent confondus d'étonnement, ſans proférer un ſeul mot. Le malade redouble ſes inſtances. M. De la Force revenu à lui, trouva la choſe ſi plaiſante, qu'il lui donna la bénédiction ; & dans la crainte d'éclater, il ſortit à l'inſtant, & vint nous retrouver dans la pièce joignante, mourant de rire, & pouvant à peine nous raconter ce qui venoit de lui arriver.

Un moment après, le Curé ſortit auſſi, l'air tout conſterné, ſouriant tant qu'il

pouvoit, pour faire bonne mine.

Le malade qui le ſavoit ardent & adroit à tirer parti des gens, pour le bâtiment de ſon Egliſe, avoit dit ſouvent qu'il ne feroit jamais de ſes gruës; il ſoupçonna ſes aſſiduités d'interêt, & ſe retrancha à lui donner la bénédiction, qu'il devoit recevoir de lui; & du Duc de la Force, en lui demandant la ſienne. Le Curé, qui le ſentit, en fut très-mortifié; & en homme d'eſprit, il ne le revit pas moins: mais M. de Lauzun abrégeoit les viſites, & ne voulut point entendre le françois.

Un autre jour, qu'on le tenoit fort mal, M. de Biron & ſa femme, fille de Nogent, ſe haſardèrent d'entrer ſur la pointe du pied, & ſe tinrent derrière ſes rideaux, hors de ſa vue; mais il les apperçut par la glace de ſa cheminée, lorſqu'ils ſe perſuadoient n'en être ni vus, ni entendus. Le malade aimoit aſſez M. de Biron, mais point du tout ſa femme, qui étoit pourtant ſa nièce, & ſa princi-

pale héritière. Il la croyoit fort intéressée ; & toutes ses manières lui étoient insupportables ; il fut choqué de cette entrée subreptice dans sa chambre, & comprit que, impatiente de l'héritage, elle venoit pour tâcher de s'assurer, par elle-même, s'il mourroit bientôt. Il voulut l'en faire repentir, & s'en divertir d'autant. Le voilà donc qui se prend tout d'un coup, à faire tout haut, comme se croyant tout seul, une oraison jaculatoire, à demander pardon à Dieu de sa vie passée, à s'exprimer comme un homme bien persuadé de sa mort prochaine ; & qui, dans la douleur où son impatience le met de faire pénitence, veut au moins se servir de tous les moyens que Dieu lui a donnés, pour racheter ses péchés, & léguer tous ses biens aux hôpitaux, sans aucune reserve ; que c'est l'unique voie que Dieu lui laisse pour faire son salut, après une si longue vie, passée sans y avoir jamais songé comme il faut ; & à remer-

cier Dieu de cette unique ressource qu'il lui laisse, & qu'il embrasse de tout son cœur. Il accompagne cette prière & cette résolution d'un ton si touché, si persuadé, si déterminé, que M. de Biron & sa femme ne doutèrent pas un instant qu'il n'allât exécuter ce dessein, & qu'ils ne fussent privés de toute sa succession.

Ils n'eurent pas envie d'épier là davantage; ils vinrent confondus conter à la Duchesse de Lauzun, l'arrêt qu'ils venoient d'entendre, & la conjurer d'y apporter quelque modération. Là-dessus, le malade envoya chercher les Notaires, & voilà Madame de Biron éperdue. C'étoit bien le dessein du Testateur de la rendre telle. Il fit attendre les Notaires, puis les fit entrer, & dicta son Testament, qui fut un coup de mort pour Madame de Biron, néanmoins il différa de le signer; & se trouvant de mieux en mieux, il ne le signa point. Il se divertit beaucoup de

cette comédie, & ne put s'empêcher d'en rire avec quelques amis, quand il fut rétabli; malgré ſon âge, & une ſi grande maladie, il revint promptement en ſon premier état, ſans qu'il y parût en aucune ſorte.

C'étoit une ſanté de fer avec les dehors trompeurs de la délicateſſe. Il dînoit & ſoupoit tous les jours, faiſoit très-grande chère & très-délicate, toujours avec bonne compagnie ſoir & matin, mangeoit de tout, gras & maigre, ſans nulle ſorte de choix que ſon goût, & ſans ménagement.

La galanterie lui dura fort long-temps, Mademoiſelle en fut jalouſe, cela les brouilla à pluſieurs repriſes.

J'ai oui dire à Madame de Fontenille, femme très-aimable, de beaucoup d'eſprit, très-vraie, & d'une ſingulière vertu, depuis un très-grand nombre d'années, qu'étant à Eu, avec Mademoiſelle, M. de Lauzun y vint paſſer quelque temps, & ne put s'empêcher

d'y former des intrigues. Mademoiselle le fut, s'emporta, le chassa de sa présence. La Comtesse de Fiesque fit le raccommodement. Mademoiselle parut au bout de la galerie, il en étoit à l'autre bout; il en fit toute la longueur sur ses genoux jusqu'aux pieds de Mademoiselle.

Ces scènes, plus ou moins fortes, recommencèrent dans les suites; tant, qu'à la fin lassés l'un de l'autre, ils se brouillèrent une bonne fois pour toutes, & ne se revirent jamais depuis. Il en avoit pourtant plusieurs portraits chez lui, & il n'en parloit qu'avec beaucoup de respect. On ne douta point qu'ils ne se fussent mariés en secret. A sa mort, il prit une livrée presque noire, avec des galons d'argent, qu'il changea en blanc, quand l'or & l'argent furent défendus aux livrées.

Son humeur naturelle, triste & difficile, augmentée par la prison & l'habitude de la solitude, l'avoit rendu so-

litaire & rêveur ; en forte qu'ayant chez lui la meilleure compagnie, il la laiffoit avec Mde. de Lauzun, & fe retiroit tout feul, des après-dînées entières, mais toujous plufieurs heures de fuite, fans livres le plus fouvent ; car il ne lifoit que des chofes de fantaifie, fans fuite, & fort peu ; en forte qu'il ne favoit rien que ce qu'il avoit vu, & fut jufqu'à la fin tout occupé de la Cour & des nouvelles du monde.

Sa converfation étoit toujours contrainte par l'humeur ou par la politeffe. Il n'étoit plaifant que par fauts & par bonds, par les traits malins qui en fortoient fouvent.

Peu de mois avant fa dernière maladie, c'eft-à-dire, à plus de quatre-vingt-dix ans, il dreffoit encore des chevaux, & fit cent paffades, au bois de Boulogne, devant le Roi, qui alloit à la Meute, fur un poulain qu'il venoit de dreffer, & qui à peine l'étoit encore, où il furprit les fpectateurs, par fon

adresse, sa fermeté, & sa bonne grace. On ne finiroit pas à raconter de lui. Sa dernière maladie se déclara sans prélude, par le plus horrible de tous les maux, un cancer dans la bouche. Il le supporta avec une fermeté & une patience incroyables, jusqu'à la fin, sans plaintes, sans humeur, sans le moindre contretemps, lui qui étoit insupportable à lui-même. Quand il se vit un peu avancé dans son mal, il se retira dans un petit appartement, qu'il avoit d'abord loué dans cette vue, dans l'intérieur du couvent des Petits-Augustins, dans lequel on entroit de sa maison ; pour y mourir en repos, inaccessible à Mde. de Biron & à toute autre femme, excepté à la sienne, qui eut la permission d'y entrer à toutes sortes d'heures, suivie d'une de ses femmes. Dans cette dernière retraite, le Duc de Lauzun ne donna accès qu'à ses neveux & à ses beaux-frères, encore, le moins, & le plus briévement qu'il put.

Il ne ſongea qu'à mettre à profit ſon état horrible, & à donner tout ſon temps aux pieux entretiens de ſon Confeſſeur, & à quelques Religieux de la maiſon, à de bonnes lectures & à tout ce qui pouvoit préparer le mieux à la mort.

Quand nous le voyions, rien de malpropre, rien de lugubre, rien de ſouffrant, politeſſe, tranquillité, converſation peu animée, fort indifférente à ce qui ſe paſſoit dans le monde, parlant peu difficilement, quelquefois pour parler de quelque choſe, peu ou point de morale, encore moins de ſon état; cette uniformité, ſi courageuſe & ſi paiſible, fut égale, quatre mois durant, juſqu'à la fin; mais les dix ou douze derniers jours, il ne voulut plus voir ni beau-frères, ni neveux; & ſa femme, il la renvoyoit promptement. Il reçut tous ſes Sacremens avec beaucoup d'édification, & conſerva ſa tête entière juſqu'au dernier moment. Le

matin du jour où il mourut la nuit suivante, il envoya chercher Monsieur de Biron, & lui dit qu'il avoit fait pour lui tout ce que Madame de Lauzun avoit voulu; que par son Testament, il lui donnoit tout ses biens, excepté un legs assez médiocre à Castel-Moron, fils de son autre sœur; & des récompenses à ses domestiques; que tout ce qu'il avoit fait pour lui, depuis son mariage, & ce qu'il faisoit en mourant, Monsieur de Biron le devoit à Madame de Lauzun; qu'il n'en devoit jamais oublier la reconnoissance; qu'il lui défendoit par son autorité d'oncle & de Testateur, de lui faire jamais ni trouble, ni peine, ni obstacle, & d'avoir jamais aucun procès contre elle, pourquoi que ce soit.

C'est M. de Biron lui-même, qui me le dit le lendemain dans les mêmes termes que je les rapporte; M. de Lauzun lui dit adieu d'un ton ferme, & le congédia. Il défendit avec raison toute céré-

monie, & fut enterré aux petits Auguſtins. Il n'avoit rien du Roi, que cette ancienne Compagnie de Bec-de-Corbin, qui fut ſupprimée deux jours après.

Un mois avant ſa mort, il avoit envoyé chercher Dillon, chargé des affaires du Roi Jacques, & Officier-Général très-diſtingué, à qui il remit ſon Collier de l'Ordre de la Jarretière, & un Georges d'Onyx, entouré de parfaitement beaux & gros diamans, pour le renvoyer à ce Prince.



ANECDOTE ET PLAISANTERIE DE M. DE LAUZUN.

IL arriva, à une revue, une plaiſante aventure au Colonel-Général des Dragons; Monſieur de Lauzun lui demanda deux jours auparavant, avec cet air de bonté, de douceur, de ſimplicité, qu'il prenoit preſque toujours, s'il avoit ſongé à ce qu'il lui falloit pour ſaluer le Roi à la tête des Dragons; & là-deſſus, ils entrèrent en récit du cheval, de l'habit, de l'équipage; après les louanges: « Mais le chapeau, lui dit bonnement » Monſieur de Lauzun? Je ne vous » en entends point parler: — Mais, » non, répondit l'autre, je compte » avoir un bonnet. — Un bonnet? re» prit Lauzun! mais y penſez-vous; » un bonnet! cela eſt bon pour les » autres; mais le Colonel-Général;

„ avoir un bonnet! Monſieur le Comte „ vous n'y penſez pas. — Comment „ donc, lui dit celui-ci, qu'aurai-je „ donc? „ Lauzun le fit douter, & ſe fit prier long-temps, lui faiſant accroire qu'il ſavoit mieux qu'il ne diſoit; enfin, vaincu par ſes prières, il lui dit qu'il ne vouloit pas lui laiſſer commettre une ſi lourde faute; que cette charge ayant été créée pour lui, il en ſavoit bien les diſtinctions, dont l'une des principales étoit, lorſque le Roi voyoit les Dragons, d'avoir un chapeau gris. L'autre, ſurpris, avoue ſon ignorance; & dans l'effroi de la ſottiſe où il ſeroit tombé, ſans cet avis ſi à propos, ſe répand en actions de graces, & s'en va vîte chez lui, dépêcher un de ſes gens à Paris, pour lui apporter un chapeau gris.

Le Duc de Lauzun avoit bien pris garde à tirer adroitement le Colonel à part, pour lui donner cette inſtruction, pour qu'elle ne fût entendue de perſonne; il ſe doutoit bien que, dans la honte de

ſon ignorance, il ne s'en vanteroit point; & lui auſſi ſe garda bien d'en parler.

Le matin de la revue, j'allai au lever du Roi; & contre ſa coutume, j'y vis M. de Lauzun y demeurer; qui, avec ſes grandes entrées, s'en alloit toujours, quand les Courtiſans entroient. J'y vis auſſi, avec un chapeau gris, une plume noire, le Colonel des Dragons, qui piaffoit avec une groſſe cocarde, & ſe pavanoit de ſon chapeau; cela me parut extraordinaire; & la couleur du chapeau, que le Roi avoit en averſion, & que perſonne ne portoit plus depuis bien des années, me frappa, & me le fit regarder; car il étoit preſque vis-à-vis de moi, & M. de Lauzun aſſez près de lui, un peu en arrière.

Le Roi, après s'être chauffé, aviſa le chapeau. Dans la ſurpriſe où il en fut, il demanda où il l'avoit pris; l'autre s'applaudiſſant, lui dit qu'il lui étoit arrivé de Paris: « Et pourquoi

» faire, repartit le Roi ? — Sire, ré» pondit l'autre, c'eſt que Votre Majeſté » nous fait l'honneur de nous voir au» jourd'hui. — Eh bien ! reprit le » Roi, de plus en plus ſurpris, que » fait cela pour un chapeau gris ? — » Sire, dit-il, commençant à ſe trou» ver embarraſſé, c'eſt que le privilège » du Colonel-Général eſt d'avoir, ce » jour-là, un chapeau gris. — Un » chapeau gris, reprit le Roi ! où avez» vous pris cela ? — C'eſt M. de » Lauzun, Sire, pour qui vous avez » créé la Charge, qui me l'a dit. „ Et à l'inſtant, le bon Duc à pouſſer de rire, & à s'éclipſer. „ Lauzun s'eſt » moqué de vous, répondit le Roi, un » peu vivement ; croyez-moi, envoyez „ tout-à-l'heure ce chapeau au Général „ des Prémontrés. „

Jamais je ne vis un homme plus confondu : il demeura les yeux baiſſés, & regardant ce chapeau avec une triſteſſe & une honte qui rendit la ſienne par-

faite. Aucun des ſpectateurs ne ſe contraignit de rire ; ni des plus familiers avec le Roi, d'en dire ſon mot ; enfin, le Colonel reprit aſſez ſes ſens, pour s'en aller ; mais toute la Cour lui en dit ſa penſée, & lui demanda, s'il ne connoiſſoit pas encore M. de Lauzun, qui en rioit ſous cape, toutes les fois qu'on lui en parloit. Avec tout cela, le Colonel eut le bon eſprit de ne pas s'en fâcher.



DÉTAILS SUR LA MAISON DE COURTENAY.

LE Prince de Courtenay, l'Abbé ; ſon frère, & le fils unique du premier, auxquels cette branche ſe trouvoit réduite, préſentèrent au Régent une parfaitement belle proteſtation, forte, prouvée, mais reſpectueuſe & bien écrite, pour la conſervation de leur état & droits, comme ils ont toujours fait aux occaſions qui ſe ſont préſentées, à chaque renouvellement de règne.

Elle fut reçue poliment, & n'eut pas plus de ſuccès que les précédentes. L'injuſtice conſtante faite à cette Branche de la Maiſon Royale, iſſue du Roi Louis le Gros, eſt une choſe qui a dû ſurprendre, tous les temps qu'elle a duré, & montrer en même temps la funeſte merveille de cette Maiſon, qui, en

un ſi long eſpace, n'a pu produire un ſeul ſujet, dont l'éclat ait forcé la fortune, d'autant plus que nos Rois, ni perſonne n'a jamais douté de ſa véritable, royale & légitime extraction, & Louis XIV lui-même.

Le Prince de Courtenay, étoit un Prince dont la figure corporelle marquoit bien ce qu'il étoit. Le Cardinal de Mazarin eut envie de voir s'il en pourroit faire quelque choſe; & s'il étoit un ſujet, de le faire reconnoître pour ce qu'il étoit, en lui donnant une de ſes nièces. Pour l'éprouver à loiſir par ſoi-même, il le mena dans ſon carroſſe, de Paris à St. Jean-de-Luz, pour les Conférences de la Paix des Pyrénées. Le voyage étoit à journées, & il étoit plein de ſéjours. Courtenay étoit né en Mai 1640; il avoit près de vingt ans; il n'eut ni l'eſprit ni le ſens de cultiver une ſi grande fortune. Il paſſa tout le voyage avec les pages du Cardinal, qui ne le vit jamais qu'en carroſſe, & qui déſeſ-

péra d'en pouvoir faire quoique ce soit. Aussi l'abandonna-t-il en arrivant à la Frontière.

Il n'a pas laissé de servir pour volontaire, avec valeur, dans toutes les Campagnes du Roi Louis XIV, & je l'ai vu souvent à la Cour, chez Monsieur de la Rochefoucault, sans qu'il ait jamais été de rien.

Pendant le fort de Mississipi, le Cardinal Dubois se piqua, je ne sais comment, de le tirer de l'extrême pauvreté où il avoit vécu, & il lui fit donner de quoi payer ses dettes, & vivre fort à son aise. Il mourut en 1723; il avoit perdu son fils aîné., tué Mousquetaire au siége de Mons, que faisoit le Roi, qui l'alla voir sur cette perte; ce qui fut extrêmement remarqué, parce qu'il ne faisoit plus depuis long-temps cet honneur à personne, & que Monsieur de Courtenay n'avoit ni distinction, ni familiarité avec le Roi.

Son autre fils servit peu, & fut un

homme médiocre & très-obscur. Il épousa une sœur de Monsieur de Vertus-Avangour, des Bâtards de Bretagne, revenue de Portugal, veuve de Gonzalés-Joseph Carvalho, Palatin, Surintendant des Bâtimens du Roi de Portugal. C'étoit une femme de mérite, qui n'eut point d'enfans de ses deux maris. Monsieur de Courtenay vécut très-bien avec elle. Il étoit riche, se portoit bien, & sa tête & son maintien faisoient plus craindre l'imbécilité que la folie. Cependant étant un jour à Paris, & sa femme à la Messe aux petits Jacobins, sur les neuf heures du matin, ses gens accoururent au bruit de deux coups de pistolet, tirés sans intervalle, ils le trouvèrent mort dans son lit; ayant été la veille fort gai, tout le jour & tout le soir, & sans qu'il eût aucune cause de chagrin. On ne put s'en prendre qu'à un dérangement de sa tête.

On étouffa ce malheur, qui éteignit

enfin la malheureuſe branche légitime de Courtenay ; car il n'en reſta que le frère de ſon père, qui étoit un Prêtre d'une ſainte vie, dont la retraite & les bonnes œuvres ne l'empêchèrent pas de ſentir la grandeur de ſa naiſſance. Il avoit l'Abbaye des Eſcalis & de Saint-Pierre-d'Auxerre, & le Prieuré de Choui en Brie, & mourut dans une grande vieilleſſe, le dernier de tous les Courtenay : c'étoit un grand homme bien fait, & dont l'air & les manières ſentoient fort ce qu'il étoit. Il n'en reſta plus que la fille de ſon frère, mariée au Marquis de Beaufremont.



MONSIEUR MONTCHEVREUIL, ET SA FEMME.

MADAME de Maintenon, dans sa haute faveur, aima presque tous ses vieux amis, dans tous les temps à la Cour, où les Villarceaux ne se pouvoient contraindre. Elle procura à Montchevreuil, le Gouvernement de Saint-Germain-en-Laye, l'attacha à Monsieur Du Maine, le fit Chevalier de l'Ordre, avec le fils de Villarceaux, qui l'aima mieux pour son fils que pour lui-même, & mit sous la conduite de Madame de Montchevreuil, Mademoiselle de Blois, jusqu'à son mariage avec Monsieur le Duc de Chartres, après avoir été Gouvernante des filles d'Honneur de Madame la Dauphine, emploi qu'elle prit par pauvreté.

Montchevreuil étoit un fort hon-

nête homme, modeſte, brave, mais peu ſpirituel; ſa femme qui étoit Boucher d'Orſay, étoit grande, maigre, jaune, fort dévote, d'un maintien compoſé, & à qui il ne manquoit que la baguette pour être une parfaite Fée, ſans aucun eſprit.

Elle avoit captivé Madame de Maintenon; le Roi avoit pour elle la conſidération la plus marquée; elle étoit de tous les voyages, & toujours avec Madame de Maintenon.

ANECDOTE DE M. DESMARETS, ARCHEVÊQUE D'AUSCH.

CET Archevêque, frère du Contrôleur-Général Deſmarets, paſſoit ſa vie à Paris, en Hôtel garni, & en robe de chambre, ſans voir perſonne, ni lire aucune des Lettres qu'il recevoit, & qu'il laiſſoit amaſſer en monceaux. A la fin,

le Roi se lassa, & dit à Desmarets de le renvoyer à son Eglise. L'embarras fut d'autant plus grand d'en entreprendre le voyage, qu'il en étoit depuis long-temps aux emprunts pour vivre, & aux expédiens, refusé par-tout où il s'adressoit, & pressé sans relâche. Son Secrétaire s'avisa de lui proposer d'attaquer cette montagne de Lettres & de paquets fermés, pour voir s'il ne s'y trouveroit point quelques Lettres de Change; faute de ressources, il y consentit. Le Secrétaire se mit en besogne, & trouva pour cent cinquante mille livres de Lettres de Change, de toutes sortes de dates, dans l'ignorance desquelles il mouroit de faim; il s'en alla donc, & ne fut plus en peine de payer sa dépense.

MORT DE L'ABBÉ D'ENTRAGUES.

ANECDOTES.

L'ABBÉ d'Entragues, parent de la Ducheſſe de la Valliere, ſe mit dans les bonnes compagnies, dont il avoit le ton & l'uſage, avec une plaiſante ſingularité qui le rendoit encore plus amuſant, & qui étoit ſon vrai caractère ; mais ce caractère n'étoit pas sûr ; il étoit malin, ſe plaiſoit aux tracaſſeries, ce qui le faiſoit craindre de beaucoup de maiſons conſidérables. Il eut Abbayes & Prieurés, mais jamais d'ordre.

C'étoit un grand homme, très-bien fait, d'une pâleur ſingulière, qu'il entretenoit exprès à force de ſaignées, qu'il appelloit ſa friandiſe, dormoit les bras attachés en haut, pour avoir les mains plus belles ; & quoique vêtu en Abbé, il étoit mis ſi ſinguliérement qu'il

se faisoit regarder avec surprise ; son inconduite le fit exiler plus d'une fois. A Caën, il y vint de grands joueurs, parmi lesquels étoient Monsieur Pelletier & de Soucy, qui a eu depuis les fortifications, & qui étoit père de M. Desforts, qui a été Ministre & Contrôleur-Général des Finances.

Monsieur Pelletier, qui avoit connu l'Abbé d'Entragues, quoiqu'assez médiocrement, crut qu'arrivant au lieu de son exil, il étoit honnête de l'aller voir. Il y fut donc sur le midi. Il trouva une chambre fort propre ; un lit de même ouvert de tous les côtés ; une personne dedans en son séant, galamment mise, qui travailloit en tapisserie, en coëffure de nuit de femme, avec une cornette de dentelles, force fontanges, de la parure, une échelle de rubans à son corset, un manteau de lit volant, & des mouches. A cet aspect, Monsieur Pelletier recula, se crut chez une femme de peu de vertu, fit des

excuses, & voulut gagner la porte dont il n'étoit pas éloigné. Cette personne l'appella, le pria de s'approcher, se nomma, se mit à rire : c'étoit d'Entragues qui se couchoit très-ordinairement dans cet acoutrement, mais toujours en cornettes de femme plus ou moins ajustées.

Il y auroit tant de contes à faire de lui, qu'on ne finiroit pas. Avec celà beaucoup de fond d'esprit & de conversation, beaucoup de lecture & de mémoire, de savoir même & de l'élégance naturelle, & de la pureté de langage, fort sobre ; excepté de fruits & d'eau.

Il passoit sa vie chez Madame la Princesse de Conti, chez Beringhem, premier Ecuyer, & dans plusieurs maisons considérables, qui lui étoient restées. On sut, sans que rien en pût faire douter, qu'il avoit été faire la Cène, un Dimanche, au Prêche, chez l'Ambassadeur d'Hollande ; on en fut d'autant

tant plus surpris qu'il étoit de race Catholique, & qu'aucune Religion jusqu'alors n'avoit paru l'occuper, ni le retenir. L'éclat de cette folie, & le bruit qu'elle fit, ne permirent pas à Monsieur le Duc d'Orléans de la dissimuler. Il donna ordre, au bout de trois ou quatre jours, de l'arrêter & de l'amener à la Bastille ; mais dans l'intervalle, il avoit pris le large, & gagné Anchin pour sortir du Royaume ; de-là à Tournay, rien de plus aisé & de plus court. La fantaisie lui prit d'aller à Lille, & de se nommer chez le Commandant. On avoit averti aux Frontières ; & celle-là, comme la plus proche, l'étoit déjà. Le Commandant s'assura de lui, & en rendit compte à Monsieur le Duc d'Orléans, qui le fit mettre dans la Citadelle. L'Abbé d'Entragues s'en lassa & fit son abjuration ; après laquelle, il revint à Paris, sans qu'il en fût autre chose, ni à son égard, ni à celui de ses bénéfices.

Comme on ne pouvoit rien imaginer de sérieux d'un homme si frivole, il fut reçu chez Madame la Duchesse, chez Madame la Princesse de Conti, chez Madame Du Maine, & dans toutes les maisons qu'il avoit accoutumé de fréquenter, & où il étoit très-familier, & reçu comme s'il ne lui étoit rien arrivé. Il affecta quelque temps de se montrer à la Messe avec un grand Bréviaire, puis revint peu-à-peu à sa vie & à sa conduite ordinaire. Il ne laissa pas, avec toutes ses dépenses secrettes, & un jeu qui l'avoit dérangé toute sa vie, de donner considérablement aux pauvres; & avec les fruits, & à la glace, qu'il avaloit, de passer quatre-vingts ans sans infirmités. Il soutint avec beaucoup de courage & de fermeté, la longue maladie dont il mourut, & finit fort chrétiennement une vie fort peu chrétienne.

MORT DE MONSIEUR LE DUC DE MAZARIN, ET SES SINGULARITÉS.

LE Duc de Mazarin mourut dans ſes terres, où il s'étoit retiré depuis plus de trente ans. Il en avoit plus de quatre-vingt, & ce ne fut une perte pour perſonne, tant le travers de l'eſprit, porté à un certain point, nuit à l'effet des plus excellentes qualités ; j'ai oui dire aux contemporains, qu'on ne pouvoit avoir plus d'eſprit ; ni plus agréable ; qu'il étoit de la meilleure compagnie & fort inſtruit ; magnifique, du goût à tout, de la valeur ; dans l'intime familiarité avec le Roi, qui n'a jamais pu ceſſer de l'aimer & de lui en donner des marques, quoiqu'il ait fait pour être plus qu'oublié ; gracieux, affable & poli dans le commerce, ex-

traordinairement riche par lui-même ; fils du Maréchal de la Meilleraye ; un des hommes du plus grand mérite, de la plus conſtante faveur, & le plus compté de ſon temps, à qu'il il ſuccéda aux Gouvernemens de Bretagne, de Nantes, de Breſt, du Fort-Louis, de Saint-Malo, & dans la charge de Grand-Maître de l'Artillerie, lors abſolue.

Son père réſiſta, tant qu'il put, à la volonté du Cardinal Mazarin, ſon ami intime, qui choiſit ſon fils, comme le plus riche parti qu'il connût, pour en faire ſon héritier, en lui donnant ſon nom & ſa nièce. Le Maréchal qui avoit de la vertu, diſoit que ces biens lui faiſoient peur, & que leur immenſité accableroit & feroit périr ſa famille. A la fin, il fallut céder.

Dans un Procès, que Monſieur de Mazarin eut avec ſon fils, à la mort de ſa femme, il fut prouvé, en pleine grand-chambre, qu'elle lui avoit apporté de

grands biens. Il eut en outre le Gouvernement d'Alſace, de Briſſac & de Beffort, & le grand Bailliage de Hagueneau, qui ſeul étoit de trente mille livres de rente ; le Roi le mit dans ſes Conſeils, lui donna les entrées des premiers Gentilshommes de la Chambre, & le diſtingua en tout ; j'oublie le Gouvernement de Vincennes. Il étoit Lieutenant-Général dès 1654, & avoit beau jeu à devenir Maréchal de France, & Général d'Armée.

La piété toujours ſi utile, & ſi propre à faire valoir les grands talens, empoiſonna tous ceux qu'il tenoit de la nature & de la fortune, par le travers de ſon eſprit. Il fit courir le monde à ſa femme avec le dernier ſcandale. Il devint ridicule & inſupportable au Roi, par les viſions qu'il lui raconta ſur la vie qu'il menoit ; il ſe retira dans ſes terres, où il devint la proie des Moines & des Béats, qui profitèrent de ſes foibleſſes, & puisèrent dans ſes mil-

lions ; il mutila les plus belles ſtatues ; barbouilla les plus rares tableaux, fit des loteries de ſon domeſtique, en ſorte que le Cuiſinier devint ſon Intendant, & ſon frotteur Secrétaire ; le ſort marquoit, ſelon lui, la volonté de Dieu.

Le feu prit au Château de Mazarin, où il étoit ; chacun accourut pour l'éteindre, & lui, à chaſſer ceux qui attentoient à s'oppoſer au bon plaiſir de Dieu. Sa joie étoit qu'on lui fît des Procès, parce qu'en les perdant, il ceſſoit de poſſéder un bien qui ne lui appartenoit pas ; s'il gagnoit, il conſervoit ce qui lui avoit été demandé en sûreté de conſcience. Il déſoloit les Officiers de ſes terres, par les détails dans leſquels il entroit, & les abſurdités qu'il vouloit leur faire faire. Il défendit dans toutes ſes terres, aux filles & aux femmes, de traire les vaches, pour éloigner d'elles les mauvaiſes penſées, que cela pouvoit leur donner. On ne finiroit point ſur toutes ſes folies. Il

voulut faire arracher des dents de devant à ses filles, parce qu'elles étoient belles, de peur qu'elles y prissent trop de complaisance ; il ne faisoit qu'aller de terre en terre, & il promena, pendant plusieurs années, le corps de Madame de Mazarin, qu'il avoit fait venir d'Angleterre, par-tout où il alloit. Il vint à bout de la sorte de la plûpart de tant de millions, & ne conserva que le Gouvernement d'Alsace, & deux ou trois Gouvernemens particuliers.

C'étoit un assez grand & gros homme, de bonne mine, qui marquoit de l'esprit, à ce qu'il me parut, une fois que je le vis chez mon père, lorsqu'il fut Chevalier de l'Ordre, en 1688. Depuis sa retraite dans ses terres, il ne fit que trois ou quatre apparitions de peu de jours à la Cour, où le Roi le recevoit toujours avec un air d'amitié & de distinction marquée.

LE MARQUIS D'ANGEAU;

CAUSES DE SA FAVEUR ET DE SON ÉLÉVATION.

D'ANGEAU étoit un Gentilhomme de Beauce tout uni, & huguenot dans fa première jeuneffe ; toute fa famille l'étoit ; il ne tenoit à perfonne ; il ne manquoit pas d'un certain efprit, furtout de celui du monde, & de conduite ; il avoit beaucoup d'honneur & de probité ; le jeu par lequel il fe fourra à la Cour, qui étoit alors toute d'amours & de fêtes, incontinent après la mort de la Reine Mère, le mit dans les meilleures compagnies ; il y gagna tout fon bien ; il eut le bonheur de n'être jamais foupçonné ; il prêta obligeamment, & fe fit des amis ; & la sûreté de fon commerce lui en acquit d'utiles & de véritables.

Il fit ſa cour avec adreſſe. Le jeu le mit de toutes les parties ; on le traita avec familiarité ; on lui procura celle du Roi ; il faiſoit des vers ; étoit bien fait, de bonne mine, & galant ; le voilà debout à la Cour, mais toujours ſubalterne.

Jouant un jour avec le Roi, dans les commencemens des augmentations de Verſailles, le Roi, qui avoit été importuné d'un logement pour lui, & qui avoit bien d'autres gens qui en demandoient, ſe mit à le plaiſanter ſur ſa facilité à faire des vers, qui, à la vérité, étoient rarement bons ; & tout d'un coup lui propoſa des rimes fort ſauvages, & lui promit un logement, s'il les rempliſſoit toutes ſur le champ : D'Angeau accepta, n'y penſa qu'un moment, les remplit toutes, & eut un logement. Après, il acheta une Charge de Lecteur du Roi, qui n'avoit point de fonction, mais qui donnoit les entrées du petit coucher ; ſon aſſiduité lui mérita le Ré-

giment du Roi, Infanterie, qu'il ne garda pas long-temps; puis il fut envoyé en Angleterre, où il demeura peu; & à ſon retour, il acheta le Gouvernement de Touraine.

Son bonheur voulut que M. de Richelieu fit de ſi groſſes pertes au jeu, qu'il en vendit ſa Charge de Chevalier d'Honneur de Madame la Dauphine, au mariage de laquelle il l'avoit eue pour rien; & que ſon ancienne amie, Mde. de Maintenon, lui fit permettre de la vendre tant qu'il pourroit, & à qui il voudroit.

M. d'Angeau ne manqua pas une ſi bonne affaire; il en donna 500,000 l. & fut revêtu d'une Charge qui faiſoit de lui une eſpèce de Seigneur, & qui lui aſſura l'Ordre, qu'il eut bientôt après en 1688.

Il perdit ſa charge, à la mort de Madame la Dauphine; mais il avoit eu une place de Menin de Monſeigneur. Madame la Dauphine avoit une Fille d'Hon-

neur d'un Chapitre d'Allemagne, jolie comme le jour, & faite comme une Nymphe, avec toutes les graces de l'esprit & du corps; l'esprit fort médiocre, mais fort juste, sage & sensé; & avec cela, une vertu sans soupçon; elle étoit fille d'un Comte de Lowestein, & d'une sœur du Cardinal de Furstemberg, qui a tant fait de bruit dans le monde, & qui étoit dans la plus haute considération à la Cour. Ces Lowestein étoient de la Maison Palatine, mais d'une branche mésalliée par un mariage, qu'ils appellent de la main gauche; mais qui n'en est pas moins légitime. L'inégalité de la mère fait que ce qui en sort n'hérite point, mais a un gros partage, & tombe du rang de Prince à celui de Comte.

Le Cardinal de Furstemberg, qui aimoit fort cette nièce, cherchoit à la marier; elle plaisoit au Roi & à Mde. de Maintenon, qui se prenoient fort aux figures; elle n'avoit rien vaillant, comme toutes les Allemandes. D'Angeau, veuf

depuis long-temps, d'une ſœur de la Maréchale d'Eſtrées, fille de Morin le Juif, qui n'en avoit qu'une fille, dont le grand bien qu'on lui croyoit l'avoit mariée au Duc de Monfort, ſe préſenta pour une auſſi grande alliance pour lui, & auſſi agréable. Madlle. de Loweſtein, avec toute la hauteur de ſon pays, vit le tuf, à travers tous les ornemens qui le couvroient, & dit qu'elle n'en vouloit point.

Le Roi s'en mêla, Mde. de Maintenon, Mde. la Dauphine; le Cardinal, ſon oncle, le voulut, & la fit conſentir. Le Maréchal & la Maréchale de Villeroy en firent la nôce; & d'Angeau ſe crut Electeur Palatin.

C'étoit le meilleur homme du monde, mais à qui la tête avoit tourné d'être Seigneur; cela l'avoit chamarré de ridicules. Mde. de Monteſpan avoit fort plaiſamment & très-véritablement dit, qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'aimer, ni d'en rire. Ce fut bien pis, après ſa

charge & le mariage. Sa fadeur naturelle, entée ſur la ſoupleſſe du courtiſan, & recrépie de l'orgueil du Seigneur poſtiche, fit un compoſé, que combla ſa grande Maîtriſe de l'Ordre de Saint-Lazare, que le Roi lui donna, comme l'avoit Néreſtan; mais dont il tira tout le parti qu'il put, & ſe fit le ſinge du Roi, dans les promotions qu'il fit de cet Ordre, où toute la Cour accouroit pour rire avec ſcandale, tandis qu'il s'en croyoit admiré.

Il fut de l'Académie Françoiſe, & Conſeiller d'Etat d'Epée. Sa femme fut la première des Dames du Palais, comme femme de Chevalier d'honneur. Mde. de Maintenon l'avoit goûtée : ſa naiſſance, ſa vertu, ſa figure, un mariage du goût du Roi, & peu du ſien, dans lequel elle vécut comme un Ange : la conſidération de ſon oncle, & de la Charge de ſon mari; tout cela l'emporta; & ce choix fut approuvé de tout le monde.

FORTUNE DE M. DE CAVOIS ; ANECDOTES.

IL y a dans les Cours des perſonnages ſinguliers, qui, ſans eſprit, ſans naiſſance diſtinguée, percent dans la familiarité de ce qui eſt de plus brillant ; & font enfin, je ne ſais pourquoi, compter le monde avec eux. Tel y fut Cavois toute ſa vie. Petit Gentilhomme, tout au plus, dont le nom étoit Oger, il étoit Grand Maréchal des Logis de la Maiſon du Roi ; & le roman qui lui valut cette Charge, mérite de ne pas être oublié, après avoir dit ce qui le regarde dans ce temps-là.

J'ai fait mention de ſon amitié intime avec M. de Seignelay, chez qui la fleur de la Cour étoit trayée. Cette grande liaiſon qui lui devoit aider à tout, par le crédit où étoit ce Miniſtre, cauſa pour-

tant le ver rongeur de sa vie.

Avec sa Charge, ses amis considérables à la Cour, qui l'y faisoient figurer; & avec les bontés du Roi toujours distinguées, il se flatta d'être de la promotion de l'Ordre de 1688. Le Roi la fit avec M. de Louvois, qui étoit Chevalier de l'Ordre. Ce Ministre, qui minutoit une grande guerre, qu'il avoit déjà fait déclarer, & qu'il rendit plus générale que le Roi ne s'y attendoit, ne songea qu'à profiter de l'occasion de se faire des créatures; il la rendit toute militaire, pour la première qui ait jamais été faite de la sorte, & eut grande attention à en exclure, tant qu'il put, tous ceux qu'il n'aimoit pas. L'amitié de Seignelay, & l'intérêt qu'il prenoit à Cavois, l'avoit mis dans ce nombre; il ne fut pas de la promotion, & en pensa mourir de douleur.

Le Roi, à qui il parla, & fit parler par Seignelay, & par d'autres amis, lui adoucit sa peine par des propos de

bonté & d'espérance pour une autre occasion. Il se fit depuis diverses petites promotions ; & toujours Cavois laissé ; parce qu'en effet ces promotions avoient des causes particulières pour chacun de ceux qui en furent.

Cavois, lassé & outré, écrivit au Roi une rapsodie sur sa santé & ses affaires, & demanda la permission de se défaire de sa charge. Le Roi ne lui dit, ni ne lui fit rien dire là-dessus ; & cependant Cavois prenoit tous ses arrangemens pour se retirer de la Cour, dont je pense qu'il se fût cruellement repenti. Dix ou douze jours après avoir remis sa lettre au Roi, vint un voyage de Marly ; & Cavois, sans demander, y fut à l'ordinaire. Deux jours après, le Roi entrant dans son cabinet, l'appella, lui dit, avec bonté, qu'il y avoit trop de temps qu'ils étoient ensemble pour se séparer, qu'il ne vouloit point qu'il le quittât, & qu'il auroit soin de ses affaires. Il y ajouta des espérances sur l'Ordre ; Cavois

vois prétendit en avoir eu parole ; & le voilà enrôlé à la Cour plus que jamais.

Sa mère étoit une femme de beaucoup d'esprit, venue, je ne sais par quel hasard, de sa province ; ni par quel autre, connue de la Reine-Mère, dans des temps où elle avoit besoin de toutes sortes de gens ; elle lui plut ; elle la distingua en bontés, sans la laisser sortir de son petit état. Cavois étoit un des hommes de France le mieux fait & de la meilleure mine, & qui se mettoit le mieux ; il en profita auprès des Dames. C'étoit un temps, où l'on se battoit fort, malgré les Edits : Cavois brave & adroit, s'y acquitt ant de réputation, que le nom de *Brave Cavois* lui demeura.

Mademoiselle Coëtlogon, une des filles de la Reine Marie-Therese, s'éprit de Cavois, & s'en éprit jusqu'à la folie. Elle étoit laide, sage, naïve, aimée & très-bonne créature ; personne ne s'avisa de trouver son amour étran-

ge, & ce qui eſt un prodige, tout le monde en eut pitié. Elle en faiſoit toutes les avances; Cavois étoit cruel, & quelquefois brutal; il en étoit importuné à mourir; tant fut procédé, que le Roi & la Reine le lui reprochèrent, & exigèrent de lui qu'il feroit plus humain. Il fallut aller à l'armée, où pourtant il ne paſſa pas les petits emplois. Voilà Coëtlogon aux larmes, aux cris, & qui quitta toute parure, tout le long de la campagne, & ne les reprit qu'au retour de Cavois; jamais on ne fit qu'en rire.

Il y eut un combat où Cavois ſervit de ſecond, & fut mis à la Baſtille; autres douleurs. Chacun alla lui faire compliment. Elle parla au Roi pour Cavois; & n'en pouvant obtenir la délivrance, elle le querella juſqu'aux injures; le Roi en rioit de tout ſon cœur; elle en fut ſi outrée, qu'elle lui préſenta les ongles, auxquelles le Roi

comprit qu'il étoit plus sage de ne point s'exposer.

Il dînoit & soupoit tous les jours en public avec la Reine; au dîner, la Duchesse de Richelieu & les filles de la Reine servoient; tant que Cavois fut à la Bastille, jamais Coëtlogon ne voulut servir au Roi, quoique ce soit; ou elle l'évitoit, ou le refusoit tout net; disant qu'il ne méritoit pas qu'elle le servît. La jaunisse la prit, les vapeurs, le désespoir. Enfin, il en arriva que le Roi & la Reine, bien sérieusement, exigèrent de la Duchesse de Richelieu, de mener Coëtlogon voir Cavois à la Bastille; & cela fut répété deux ou trois fois. Il sortit enfin, & Coëtlogon ravie, se para de nouveau, mais ce fut avec peine qu'elle en vint à se raccommoder avec le Roi.

Le Roi envoya quérir Cavois, qu'il avoit déjà tenté sur ce mariage. Cette fois, il lui dit qu'il le vouloit; qu'à cette condition, il prendroit soin de sa

fortune ; & que pour lui tenir lieu de dote, avec une fille qui n'avoit rien, il lui feroit préſent de la charge de Grand-Maître des Logis de ſa maiſon. Cavois réſiſta encore, mais il y fallut paſſer. Il a depuis bien vécu avec elle, & elle toujours dans la même adoration avec lui ; & c'étoit quelquefois une farce de voir les careſſes qu'elle lui faiſoit devant tout le monde, & la gravité importune avec laquelle il les recevoit. Des autres hiſtoires de Cavois, il y auroit un petit livre à faire ; il ſuffit d'avoir rapporté cet exemple pour la ſingularité, car jamais la vertu de Madame Cavois, ni devant, ni après le mariage, n'a reçu le plus léger ſoupçon.

Son mari, lié toute ſa vie avec le plus brillant de la Cour, s'étoit érigé chez lui une eſpèce de Tribunal, auquel il ne falloit pas déplaire ; compté & ménagé juſques des Miniſtres, mais

d'ailleurs bon & fort honnête homme, à qui on pouvoit se fier en tout.

BONHEUR DE M. BERINGHEM, PREMIER ECUYER.

HENRI IV, tout au commencement de son règne, alors très-mal affermi, passoit le pays à cheval avec une très-petite suite, & s'arrêta chez un Gentilhomme, pour faire répaître ses chevaux, manger un morceau & gagner pays. C'étoit en Normandie; il ne connoissoit point cette Province. Ce Gentilhomme le reçut du mieux qu'il put dans sa surprise, & le promena par sa maison, en attendant que le dîner fut prêt. Il étoit curieux en armes, & en avoit une chambre assez bien remplie. Henri IV se récria sur la propreté dont elles étoient tenues, &

voulut voir celui qui en avoit le soin. Le Gentilhomme lui dit que c'étoit un Hollandois qu'il avoit chez lui, & lui montra le père de Beringhem ; le Roi le loua tant, & lui dit si souvent qu'il seroit bienheureux d'avoir des armes aussi propres, que quelqu'un de sa suite comprit qu'il avoit envie de ce Hollandois, & le dit au Gentilhomme : celui-ci, ravi de faire sa Cour au Roi, le lui offrit ; & après quelques complimens, lui avoua qu'il lui avoit fait plaisir.

Beringhem eut le même soin des armes du Roi ; lui plut par-là, & en eut à la fin une charge de premier Valet de Chambre, qu'il fit passer à son fils.

Lors de ce grand vacarme qui fit tant de bruit dans le monde du commencement, & de l'intelligence de la Reine avec l'Espagne, & où la Reine, par l'ordre du Roi, fut fouillée au Val-de-Grace, par le Chancelier Sé-

guier, qui par sa conduite politique en cette occasion, s'assura pour toujours de la protection de la Reine, sans se commettre avec le Roi, ni avec le Cardinal de Richelieu : tout ce qui étoit alors le plus dans la confidence, fut chassé ou prit la fuite; Beringhem se sauva à Bruxelles.

C'étoit un homme d'esprit, & très-avant dans les intrigues, parce qu'il étoit sur le pied qu'on pouvoit se fier à son secret & à sa parole. Dès que la Reine fut Veuve & Régente, son premier soin fut de rappeller & de récompenser ses Martyrs : Beringhem avoit affaire à une femme qu'il avoit complètement servie, & à un premier Ministre qui ne vouloit que la confusion. Et qui dans la primeur de son règne, vouloit flatter celle par qui il régnoit, & s'acquérir des créatures importantes dans son plus intérieur. Beringhem sut en profiter; & de premier Valet de

Chambre fugitif, il éleva les yeux sur la charge de premier Ecuyer, & il le fit avec succès.

PORTRAIT, ANECDOTE ET SAILLIES DE MONSIEUR DE HARLAI.

MONSIEUR de Harlai étoit fils d'un Procureur-Général du Parlement, & d'une Belleviere : son grand père fut ce fameux Achille de Harlai, premier Président, après ce célèbre Christophe de Thou, son beau-père ; lequel étoit père du grand Historien.

Issu de ces grands Magistrats, Monsieur de Harlai en eut toute la gravité, mais qu'il outra.

C'étoit un petit homme, à visage en losange, le nez grand & aquilin, des yeux de vautour, qui sembloient dévorer les objets & percer les murailles.

un rabat & une perruque noire, mêlée de blanc, l'un & l'autre guère plus long que les Eccléfiaftiques ne les portent ; une calotte, des manchettes plates, comme les Prélats & le Chancelier, mais étriquées ; le dos court ; une parole lente, pefamment prononcée ; une prononciation ancienne & gauloife, & fouvent les mots de même ; tout fon extérieur contraint, gêné ; une modeftie affectée ; le maintien cynique, des révérences profondes, allant toujours rafant les murailles, avec un air refpectueux, mais à travers lequel pétilloit fon ambition.

Les Sentences & les maximes étoient fon langage ordinaire, même dans les propos communs ; toujours laconique ; jamais à fon aife, ni perfonne avec lui : beaucoup d'efprit naturel & fort étendu ; beaucoup de pénétration, une grande connoiffance du monde, fur-tout des gens, avec qui il avoit affaire ; beaucoup de belles-lettres, pro-

fond dans la ſcience du droit ; & ce qui eſt malheureuſement devenu ſi rare, du droit public ; une grande lecture & une grande mémoire, & avec une lenteur dont il s'étoit fait une étude, une juſteſſe, une promptitude, une vivacité de réparties, toujours ſurprenantes & toujours préſentes.

Supérieur aux plus fins Procureurs dans la ſcience du Palais, & un talent incomparable de Gouvernement, par lequel il s'étoit rendu leſtement le Maître du Parlement, qu'il dominoit en tous avis, comme il le vouloit, & ſans qu'ils s'en apperçuſſent ; & quand ils le ſentoient, ſans oſer le contredire devant lui, ſans toutefois avoir jamais donné aucun accès à aucune liberté, ni familiarité avec lui à perſonne, ſans exception.

Magnifique par vanité dans les occaſions ; ordinairement frugal pour lui, & modeſte dans ſes meubles & dans ſon équi-

page, pour s'approcher des mœurs des anciens Magiſtrats.

C'eſt un dommage extrême que tant de qualités & de talens naturels, & acquis, ſe ſoient ternis par de grands abus.

HARLAIANA.

MENTATAIRE, Père de Laſſay, & ſa femme, fille de Buſſy-Rabutin, tous deux grands parleurs & plaideurs, allèrent à l'audience de M. le Premier Préſident. Il vint à eux. Le mari voulut prendre la parole. Sa femme la lui coupa, & ſe mit à expliquer l'affaire. Le Premier Préſident écouta quelque temps; puis l'interrompant: „ Mon- „ ſieur, dit-il au mari, eſt-ce-là, ma- „ dame votre femme? — Oui, Mon- „ ſieur, répondit Mentataire, fort étonné „ de la queſtion. — Que je vous

„ plains ! répondit, le Premier Préſi-
„ dent, hauſſant les épaules d'un air de compaſſion ; & leur tourna le dos.

Les Jéſuites & les Pères de l'Oratoire, ſur le point de plaider enſemble ; le Premier Préſident les manda, & les voulut accommoder ; travailla un peu avec eux ; puis les conduiſant : „ Mes
„ Pères, dit-il aux Jéſuites, c'eſt un
„ plaiſir de vivre avec vous ; & ſe
„ tournant vers les PP. de l'Oratoire :
„ & un bonheur, mes Pères, de mou-
„ rir en votre Compagnie. »

Le Duc de Rohan ſe plaignoit de lui, & le traitoit fort mal, en parlant à ſon Intendant, croyant que le Premier Préſident ne le ſuivoit pas ; mais l'appercevant, il voulut l'engager à rentrer :
„ Oh ! Monſieur, lui répondit-il, vous
„ dites de ſi belles choſes, qu'il n'y a
„ pas moyen de vous quitter. » Et ne le quitta point qu'il ne l'eût vu dans ſon carroſſe.

Pendant les vacances, il étoit chez

lui à Gros-Bois; deux jeunes Conſeillers, qui étoient dans le voiſinage, l'allèrent voir. Ils étoient en habit gris de campagne, avec leur cravate paſſée dans une boutonnière, comme on le portoit alors. Cela choqua l'humeur du Cynique. Il appella une manière d'Ecuyer, puis regardant un de ſes laquais : „ Chaſſez-„ moi, lui dit-il, ces coquins-là tout à „ cette heure, qui ont la témérité de „ porter la cravate comme Meſſieurs. „

Il étoit dans ſa maiſon & dans ſa famille avec un cérémonial ridicule. Son fils lui écrivoit des lettres cachetées d'une chambre à l'autre, & il y répondoit de même. Il le recevoit chapeau bas, & comme un étranger; cependant il le traitoit durement.

Ce fils étoit un compoſé de petit-maître le plus léger, & de Magiſtrat le plus grave, le plus auſtère, le plus compaſſé; diſſipateur, & aimant le plaiſir.

Lui & ſon père s'étoient figurés être

parens du Comte d'Oxfort, parce qu'il s'appelloit Harlay.

PARTICULARITÉS SUR LE CARDINAL DE FLEURY.

MONSIEUR de Fleury avoit été toute sa vie attaché au Maréchal de Villeroy. Il voyoit Mde. d'Angeau & Mde. de Levi dans l'intimité de Mde. de Maintenon, & dans toutes les parties intérieures du Roi. Il avoit toujours cultivé d'Angeau & sa femme, où la bonne compagnie de la Cour étoit souvent, & qui étoient amis intimes du Maréchal. Il s'initia auprès de Mde. de Levy, & la subjugua par ses manières, son liant, son langage. A la faveur suprême où étoit le Maréchal de Villeroy auprès du Roi; ramené, puis porté par Mde. de

Maintenon sans cesse, il ne douta pas qu'il ne fût dans les dispositions du Roi, sur-tout depuis qu'il le vit successeur des places du Duc de Beauvilliers dans le Conseil. Il avoit toujours courtisé M. Du Maine; & de tout cela, il conclut que, marchant par ces deux Dames, il pouvoit se faire nommer Précepteur. Toutes étoient parfaitement à lui; Madame d'Angeau pouvoit beaucoup sur le Maréchal de Villeroy. Celui-ci & M. Du Maine étoient dans les mesures les plus intimes, dont Mde. de Maintenon étoit le lien. Les Jésuites le connoissoient trop pour s'y fier; & c'est ce qui détermina sa fortune. Mde. de Maintenon ne les aimoit point. Le Maréchal de Villeroy pensoit de même. M. Du Maine en savoit trop, pour vouloir un Précepteur de leurs mains, conduit, instruit & soutenu par eux. Les deux Dames rompirent la glace auprès de Madame de Maintenon. Elles furent bien reçues; Madame d'Angeau parla au Maréchal de

Villeroy, qui devint aisément favorable à un homme qu'il avoit protégé toute sa vie, jusqu'à l'avoir quelquefois logé chez lui. Il s'en ouvrit à M. le Duc du Maine, qui, n'ayant rien contre Fleury, & voyant le goût de Mde. de Maintenon, se mit aisément de leur parti. Ces mesures prises, Fleury comprit qu'il falloit ôter tout prétexte au refus, en quittant un Evêché situé à l'extrêmité du Royaume. Sur ces espérances, il demanda à s'en défaire, sous prétexte de sa santé. Le Père Le Tellier, tout habile & tout prévoyant qu'il fut, n'en sentit pas le piège ; la démarche lui parut indifférente ; c'étoit un Evêché à remplir d'une de ses créatures. Il ne songea qu'à s'en défaire à bon marché, en ne donnant à Fleury qu'une légère Abbaye. Celle de Tournus vaqua bientôt après ; elle lui fut offerte ; & M. de Fleury l'accepta sans marchander, en attendant, pressé de pouvoir veiller de près au grand objet qui lui faisoit quitter Fréjus.

Il

Il fit un mandement d'adieu à ses Diocésains, qui retentit dans les Pays-Bas, & jusques dans la retraite du fameux Père Quesnel. Celui-ci venoit d'achever son septième mémoire, pour servir d'examen à la Constitution, qui n'a été imprimé qu'en 1716; & il travailloit à la préface, lorsqu'il reçut le mandement des adieux de M. de Fleury à ses Diocésains. Il ne put résister au desir de sévir contre ce Prélat, par cette pièce qu'il sut enchasser dans sa préface, avec l'ironie la plus amère, la plus méprisante, qui en effet mit en pièces ce beau mandement : *indè iræ.*

Il faut se souvenir de la fameuse aventure qui pensa culbuter M. de Fréjus. Il étoit toujours présent au travail particulier de M. le Duc, qu'il avoit fait Ministre*, à la mort de M. le Duc d'Orléans, pour lui en donner l'écorce, & en retenir la réalité pour soi. M. le Duc, poussé par Mde. de Prie, voulut le déporter, & travailler seul avec le Roi. Il

venoit de faire ſon mariage, & pouvoit tout ſur la Reine, qui fit que le Roi vint chez elle un peu avant l'heure de ſon travail. M. le Duc s'y rendit avec ſon porte-feuille, tandis que M. de Fréjus attendoit dans le cabinet du Roi. Laſſé d'y croquer le marmot une heure, il envoya chez la Reine voir ce qui pouvoit y retenir le Roi ſi long temps; il apprit qu'il y travailloit ſeul, avec elle, dans ſon cabinet, avec M. le Duc, où elle n'avoit pourtant été qu'un peu en tiers.

M. de Fréjus, qui connoiſſoit ce qu'il pouvoit ſur le Roi, s'en alla chez lui; & dès le ſoir même, il partit pour Iſſy, d'où il envoya une lettre au Roi, qui eut l'effet, & fit le bruit que chacun a ſu. Robert Walpole gouvernoit alors l'Angleterre; & Horace, ſon frère, étoit Ambaſſadeur ici, & qui l'a été ſi long-temps. Dès le lendemain matin, il alla voir M. de Fréjus à Iſſy, dans le temps qu'on ignoroit encore s'il étoit

perdu ſans retour, ou ſi le Roi, malgré Monſieur le Duc, le rappelleroit, & ſe ſerviroit de lui à l'ordinaire. M. de Fréjus fut ſi touché de la démarche de l'Anglois dans cette criſe, qu'il le crut ſon ami intime. L'Ambaſſadeur n'y riſquoit rien, & n'avoit point à compter avec M. le Duc, ſi M. de Fréjus demeuroit exclus : que s'il revenoit en place, c'étoit un trait à lui faire valoir, & à en tirer parti. Auſſi le fit-il pluſieurs années, devenu premier Miniſtre, après avoir renverſé M. le Duc & Mde. de Prie.

AVENTURES DE CHARNACÉ.

LE Roi Louis XIV fit arrêter Charnacé, en Provence, déjà fort mécontent de ſa conduite en Anjou, où il étoit retiré chez lui ; & de-là le fit conduire à Montauban, accuſé de beaucoup de

méchantes choses, & sur-tout de fausse monnoie. C'étoit un garçon d'esprit, qui avoit été Page du Roi & Officier dans ses Gardes-du-Corps, & fort du monde, & puis retiré chez lui, où il avoit souvent fait bien des frédaines ; mais il avoit toujours trouvé bonté & protection dans le Roi.

Il en fit une entr'autres singulière dont on ne peut que rire ; il avoit une très-longue avenue devant sa maison, en Anjou ; dans cette avenue, belle & parfaite, étoit plantée une maison de paysan, & son petit jardin, qui s'y étoit trouvé lorsqu'elle fut bâtie ; jamais Charnacé & son père n'avoient pu réduire ce paysan à la leur vendre, quelque avantage qu'ils lui en eussent offert ; & c'est une opiniâtreté dont quantité de propriétaires se piquent, pour faire enrager des gens, à la convenance, & quelquefois, à la nécessité desquels ils sont ; Charnacé ne sachant plus qu'y faire, avoit laissé cela depuis long-tems,

ſans en plus parler ; mais enfin, fatigué de cette chaumière, qui lui bouchoit la vue, & lui ôtoit tout l'agrément de ſon avenue, il imagina un tour de paſſe-paſſe. Le payſan qui y demeuroit, & à qui elle appartenoit, étoit Tailleur de ſon métier, quand il trouvoit à l'exercer ; & il étoit chez lui tout ſeul, ſans femme ni enfans. Charnacé l'envoie chercher, lui dit qu'il eſt mandé à la Cour pour un emploi de conſéquence, qu'il eſt preſſé de s'y rendre, mais qu'il lui faut une livrée ; ils font un marché au comptant ; mais Charnacé ſtipule qu'il ne veut point ſe fier à ſes délais ; & que, moyennant quelque choſe de plus, il ne veut pas qu'il ſorte de chez lui, que ſa livrée ne ſoit faite ; & qu'il le couchera, le nourrira, & le payera avant de le renvoyer. Le Tailleur s'y accorde, & ſe met à travailler. Pendant qu'il y eſt occupé, Charnacé fait prendre, avec la dernière exactitude, le plan & la dimenſion de ſa maiſon & de ſon jardin,

des pièces intérieures, jusqu'à la position des ustensiles & du petit meuble, fait démonter la maison, & emporter tout ce qui y étoit, remonte la maison telle qu'elle étoit, au juste, dedans & dehors, à quatre portées de mousquet, à coté de son avenue; replace tous les meubles & ustensiles dans la même position en laquelle on les avoit trouvés, & rétablit le petit jardin de même; en même tems, fait applanir & nettoyer l'endroit de l'avenue où elle étoit; en sorte qu'il n'y parut pas; tout cela fut exécuté encore plutôt que la livrée faite; & cependant, le Tailleur doucement gardé à vue, de peur de quelque indiscrétion. Enfin, la besogne achevée de part & d'autre, Charnacé amusa son homme jusqu'à la nuit bien noire; le paye, & le renvoye content. Le voilà qui enfile l'avenue; bientôt il la trouve longue; après, il va aux arbres, & n'en trouve plus; il s'apperçoit qu'il a passé le bout, & revient à l'instant chercher

les arbres ; il les suit à l'estimée, puis croise, & ne trouve point sa maison. Il ne comprend point cette aventure ; la nuit dépasse dans cet exercice ; le jour arrive, & devient bientôt assez clair, pour aviser sa maison ; il ne voit rien ; il se frotte les yeux ; il cherche d'autres objets, pour découvrir si c'est la faute de sa vue ; enfin, il croit que le diable s'en mêle, & qu'il a emporté sa maison ; à force d'aller & de venir, & de porter sa vue de tous côtés, il apperçoit, à une assez grande distance de l'avenue, une maison qui ressemble à la sienne ; il ne peut croire que cela soit, mais la curiosité le fait aller où elle est, & où il n'a jamais vu de maison ; plus il approche, plus il reconnoît que c'est la sienne. Pour s'assurer mieux de ce qui lui tourne la tête, il présente sa clef ; il ouvre, il entre, il retrouve tout ce qu'il y avoit laissé, & précisément dans la même place ; il est prêt à en pâmer, & est convaincu que c'est un

tour de forcier. La journée ne fut pas bien avant, que la risée du Château & du Village l'instruit de la vérité du sortilège, & le met en furie; il veut plaider, il veut demander justice à l'Intendant, & par-tout, on s'en moque; le Roi le sut, qui en rit aussi. Et Charnacé eut son avenue libre. S'il n'avoit jamais fait pis, il auroit conservé sa réputation & sa liberté.

RACINE.

ON perdit en 1699, le célèbre Racine, si connu par ses belles pièces de Théâtre. Personne n'avoit plus de fond d'esprit, ni plus agréablement tourné; rien du Poëte dans son commerce, & tout de l'honnête homme, de l'homme modeste, & sur la fin, de l'homme de bien. Il avoit les amis les plus illustres à la Cour, aussi-bien que

parmi les gens de Lettres ; c'eſt à eux à qui je laiſſe d'en parler mieux que je ne pourrois faire.

Il fit pour l'amuſement du Roi & de Madame de Maintenon, & pour exercer les Dames de Saint-Cyr, deux chefs-d'œuvres en pièces de Théâtre, Eſther & Athalie ; d'autant plus difficiles, qu'il n'y a point d'amour, & que ce ſont des Tragédies Saintes ; où la vérité de l'hiſtoire eſt d'autant plus conſervée, que le reſpect dû à l'Ecriture-Sainte, n'y pourroit ſouffrir d'altération. La Comteſſe d'Ayen & Madame de Caylus, ſur-tout, excellèrent à les jouer devant le Roi, & le triage le plus étroit & le plus privilégié chez Madame de Maintenon, à Saint-Cyr. Toute la Cour y fut pluſieurs fois admiſe, mais avec choix.

Racine fut chargé de l'hiſtoire du Roi, conjointement avec Deſpréaux ſon ami ; cet emploi, ces pièces dont je viens de parler, ſes amis lui ac-

quirent des privautés, il arrivoit même quelquefois, que le Roi n'ayant point de Ministre chez Madame de Maintenon, comme le Vendredi, sur-tout quand le mauvais temps de l'hiver y rendoit les séances fort longues; ils envoyoient chercher Racine pour les amuser. Malheureusement pour lui, il étoit sujet à des distractions fort grandes.

Il arriva qu'un soir, qu'il étoit entre le Roi & Madame de Maintenon chez elle, la conversation tomba sur les Théâtres de Paris; après avoir épuisé l'Opéra, on tomba sur la Comédie; le Roi s'informa des Pièces & des Acteurs, & demanda à Racine, pourquoi, à ce qu'il entendoit dire, la Comédie étoit si fort tombée, de ce qu'il l'avoit vue autrefois; Racine lui donna plusieurs raisons, & conclut par celle-ci, qui étoit que faute d'Auteurs & de bonnes pièces nouvelles, les Comédiens n'en donnoient que d'anciennes, entr'autres les pièces de Scarron,

qui ne valoient rien & qui rébutoient tout le monde ; à ce mot, la pauvre Veuve rougit, non pas de la réputation du Cul-de-Jatte attaquée, mais d'entendre prononcer son nom. Le Roi s'embarrassa ; le silence qui se fit tout d'un coup reveilla le malheureux Racine, qui sentit dans quel abîme sa funeste distraction venoit de le plonger ; il demeura le plus confondu des trois, sans plus oser lever les yeux, ni ouvrir la bouche. Ce silence ne laissa pas de durer plus que quelques momens, tant la surprise fut dure & profonde. La fin fut que le Roi renvoya Racine, disant qu'il alloit travailler. Il sortit éperdu, & gagna, comme il put, la chambre de Cavois ; c'étoit son ami ; il lui conta sa sottise ; elle fut telle, qu'il n'y avoit point à la pouvoir raccommoder. Oncques depuis le Roi & Madame de Maintenon, ne parlèrent à Racine, ni même le regar-

dèrent. Il en conçut un ſi profond chagrin, qu'il en tomba en langueur. Il ne vécut que deux ans depuis. Il le prit bien à profit pour ſon ſalut. Il ſe fit enterrer à Port-Royal-des-Champs, avec les célèbres Habitans, avec leſquels il avoit eu des liaiſons dès ſa jeuneſſe, que ſa vie poétique n'avoit même que peu interrompues, quoiqu'elle fût bien éloignée de leur approbation. Le Chevalier de Coiſlin s'y étoit fait porter auſſi auprès de ſon célèbre oncle, Monſieur de Pont-Château. On ne ſauroit croire, combien le Roi fut piqué de ces deux ſépultures.



LE PERE DANIEL, HISTORIEN.

ON vit paroître une nouvelle, & assurément très-nouvelle Histoire de France, en trois Volumes *in-folio*, fort gros, portant le nom du Père Daniel, qui demeuroit à Paris, à la Maison professe, dont le papier & l'impression étoient du plus grand choix, & le style admirable; jamais un français, si net, si pur & si coulant, les transitions heureuses, en un mot, tout ce qui pouvoit attacher & charmer un Lecteur; préface admirable, promesses magnifiques, courtes dissertations savantes, une pompe, une autorité la plus séductrice pour l'Histoire; beaucoup de Romans dans la première Race, beaucoup plus encore dans la seconde, & force nuages dans les premiers temps

de la troisième. Tout l'art, tout le ménagement des ombres & du clair-obscur, ainsi que dans le plus beau tableau, y parurent sous le masque d'une apparente simplicité, & tout l'art aux endroits les plus scabreux, & que l'esprit pût fournir à un homme qui se sent appuyé ; en un mot, tout l'ouvrage parut évidemment composé pour persuader, sous l'air d'un homme naïf, qui écarte le préjugé avec discernement, & qui ne cherche que la vérité, que la plûpart des Rois de la première Race, plusieurs de la seconde, quelques-uns même de la troisième, ont été constamment illégitimes, très-souvent adultérins, & doublement adultérins ; que ce défaut ne les avoit pas exclus du Trône, & n'y avoit jamais été considéré comme ayant rien qui pût, ni en dût éloigner, je dis crûment, ce que la plus fine délicatesse couvre ; mais en l'exprimant pourtant très-magnifiquement dans tout le tissu de l'ou-

vrage, avec une négligence qui détourne, tant qu'elle peut, les yeux du deſſein principal, & ne laiſſe que l'agréable ſurpriſe de ces découvertes hiſtoriques, dont la vérité, égarée dans les ténèbres de pluſieurs ſiècles, eſt due aux perſévérantes veilles d'un Savant qui les conſacra toutes à chercher, à puiſer, à comparer, à remonter aux ſources les plus cachées, & aux travaux duquel la poſtérité demeura redevable des lumières, qui éclairciſſent ce qui avoit été ignoré juſqu'alors.

L'éblouiſſement fut d'abord extrême, & la vogue du Livre telle, que tout y courut juſqu'aux femmes. Le même intérêt qui l'avoit fait compoſer, étoit auſſi de le répandre. Les louanges de ce Livre tranſpirèrent de chez Madame de Maintenon. Le Roi en parla & demanda à quelques-uns de ſa Cour s'ils le liſoient; les plus éveillés ſentirent de bonne heure combien il étoit protégé; c'étoit bien sûrement l'unique

Livre hiſtorique, dont le Roi & Madame de Maintenon euſſent jamais parlé ; auſſi parut-il bientôt à Verſailles, ſur toutes les tables des gens de la Cour, & hommes & femmes ; on ne parla d'autre choſe avec des éloges merveilleux, qui étoient quelquefois plaiſans dans la bouche des perſonnes fort ignorantes, ou qui, incapables de lectures, ſe donnoient pour faire goûter celle-là ; mais cette ſurprenante vogue eut un inconvénient.

On s'apperçut que toute cette vaſte hiſtoire, qui ſembloit éplucher de ſi près les temps ténébreux, ne s'attachoit dans les autres qu'à la partie purement militaire, aux camps, aux marches, à tout exploit de guerre, juſqu'aux détails d'un parti de quarante ou cinquante chevaux, ou d'autant de gens de pied qui en rencontroient un autre, & qui dans un long récit, n'oublioient pas la plus légère circonſtance. En s'étendant de la ſorte, on ſe donne un vaſte

vaste champ ; & c'est aussi ce qui remplit ces trois Volumes. Mais de négociations, de fortunes, de chûtes, de ressorts, d'événemens, pas un mot, dans tout l'ouvrage, que séchement, brièvement, & précisément comme les Gazettes; souvent encore plus superficiellement, de choses, de loix, de cérémonies publiques, de fêtes, de divers temps, même silence, tout au plus même laconisme ; & sur les matières de Rome, puis de la Ligue ; c'est un plaisir de le voir courir sur ces glaces avec les patins d'un Jésuite.

A la fin, les connoisseurs le jugèrent ; l'ouvrage tomba ; il y eut des Savans qui écrivirent des dissertations contre ; mais le point délicat principal, le point qui l'avoit fait naître & couronner en naissant, ne fut presque point touché en France avec la plume, tant on y sentit le danger. Le Père Daniel en tira du Roi deux mille francs de pension ; ce qui est prodigieux pour

un régulier même Jésuite, avec le titre d'Historiographe de France. Vu sa faveur & sa pension, il se moqua de tout ce qu'on écrivit contre son Histoire, sans y répondre un mot, parce que lui-même savoit bien ce qu'en penser. Les pays étrangers ne furent pas si sobres que les Français, sur les Rois prétendus bâtards, & cette bâtardise si capable du Trône ; mais ces opinions ne firent point secte.

PORTRAIT HITORIQUE, ET ANECDOTES DE M. DE CHAMILLART.

MONSIEUR de Chamillart étoit un grand homme qui marchoit mal, dont la physionomie ouverte n'annonçoit que la douceur & la bonté. Son père, Maître des Requêtes, mourut en 1675,

Intendant à Caën, où il avoit été près de dix ans.

L'année suivante, le fils fut Conſeiller au Parlement; il étoit ſage, appliqué, peu éclairé, & il recherchoit toujours la bonne compagnie.

Il étoit de bon commerce & fort honnête homme; il aimoit le jeu, mais un jeu de commerce, & jouoit bien tous les jeux. Cela l'initia un peu hors de la Robe, mais ſa fortune fut d'exceller au billard.

Le Roi qui s'amuſoit fort de ce jeu, dont le goût lui dura long-temps, y faiſoit preſque tous les ſoirs d'hiver, des parties avec Monſieur de Vendôme, Monſieur Legrand, Monſieur le Maréchal de Villeroy & Monſieur de Grammont; ils ſurent que Chamillart y jouoit fort bien; ils voulurent en eſſayer à Paris. Ils en furent ſi contens qu'ils en parlèrent au Roi, & le vantèrent tant, qu'il dit à Monſieur Legrand, de l'amener la première fois qu'il

iroit à Paris. Il vint donc, & le Roi trouva qu'on ne lui en avoit rien dit de trop : Monſieur de Vendôme & Monſieur Legrand l'avoient pris en amitié & en protection, ainſi que Monſieur de Villeroy & Monſieur de Grammont ; ils firent en ſorte qu'il fût admis une fois pour toutes, dans la partie du Roi, où il étoit le plus fort de tous ; il s'y comporta ſi modeſtement, & ſi bien, qu'il plut au Roi & aux Courtiſans, dont il ſe trouva protégé à l'envi, au lieu d'en être moqué, comme il arrive à un nouveau venu, inconnu ; & de la Ville.

Le Roi le goûta de plus en plus, & il en parla tant à Madame de Maintenon, qu'elle voulut le voir ; il ſe tira ſi bien avec elle, que peut-être, pour flatter le goût du Roi, elle lui dit de la venir voir quelquefois, & à la fin elle le goûta au moins autant que le faiſoit le Roi.

Malgré ſes voyages continuels à

Verſailles, où il ne couchoit point, il fut aſſidu les matins au Palais, & continua d'y rapporter. Cela lui acquit l'affection de ſes Confrères, qui lui ſurent gré de faire ſon métier comme l'un d'eux, & de vivre avec eux à l'ordinaire, ſans donner dans la ſuffiſance qui ſuit ſouvent les diſtinctions en beaucoup de gens; & cela lui fit un mérite à la Cour, & auprès du Roi.

Peu-à-peu il ſe fit des amis, & le Roi le voulut Maître des Requêtes, pour être encore plus en état d'être avancé. Alors il lui donna un logement au Château, choſe fort extraordinaire pour un homme comme lui, & même unique. C'eſt en 1686, trois ans après, qu'il fut fait Intendant de Rouen. Il pria le Roi, avec lequel il étoit déjà très-librement, de ne le pas éloigner de lui; mais le Roi lui dit, que c'étoit pour cela même qu'il l'envoyoit à Rouen, qui eſt ſi proche; &

il lui permit de venir de temps en temps passer six semaines à Versailles ; il le mena à Marly, & le mit de son jeu au brélan, & à d'autres ; il prit des croupières, parce que le jeu étoit fort gros ; il y fut heureux.

Au bout de trois ans d'Intendance, où il ne se méconnut pas plus qu'il n'avoit fait au Parlement, il vaqua une charge d'Intendant des Finances, que le Roi lui donna en 1689, où, comme on voit, il demeura dix ans, & toujours sur le même pied, quoique le billard ne fût plus à la mode.

Il cultiva si bien Madame de Maintenon, depuis qu'il fut devenu sédentaire à Paris & à la Cour, qu'elle le choisit pour administrer les revenus & toutes les affaires temporelles de Saint-Cyr. Ce qui lui donna un rapport continuel avec elle. Il se fit beaucoup d'amis à la Cour.

Monsieur de Chevreuse, dont les terres venoient presque jusqu'à Versail-

les, par le Duché de Chevreuse & par celui de Monfort, avoit fait divers échanges avec la Maison de Saint-Cyr, dans lesquels le Roi & Madame de Maintenon étoient entrés, & il avoit, en outre, beaucoup de terres limitrophes & même enclavées avec les leurs; cela donna lieu à Chamillart de travailler beaucoup avec lui, & d'acquérir véritablement son amitié, & celle du Duc de Beauvilliers, qui a duré autant que leur vie.

Avec tant de véhicules, celui de Saint-Cyr, sur-tout à la protection de Madame de Maintenon, qui se faisoit un si grand intérêt d'avoir un Contrôleur-Général tout-à-fait à elle, ce choix ne fut pas balancé un instant, & le Roi s'en applaudit publiquement.

Il vécut dans cet emploi avec une douceur, une patience, une affabilité qui y étoit inconnue, & qui lui gagna tout ce qui avoit affaire à lui; il ne se rebutoit point des propositions les plus

plus ineptes, ni des demandes les plus absurdes, & les plus réitérées ; son tempéramment y contribuoit, par un flegme qui ne se démentoit jamais, mais qui n'avoit rien de rebutant. Sa manière de refuser persuadoit du déplaisir qu'il en ressentoit, & celle d'accorder ajoutoit à la grace ; il étoit, en effet, extrêmement porté à obliger & à servir, & fâché, & éloigné de faire de la peine.

Il se fit aimer passionnément des Intendans des Finances, dont ses manières calmèrent le dépit de voir leur cadet devenir leur Maître : toute la Cour l'aima de même, par la facilité de son accès, par sa politesse, & par une infinité de services ; & le Roi lui marqua continuellement une affection qui peut se dire d'ami, & qui augmenta tous les jours.

Sa femme & lui étoient enfans de deux sœurs. Elle étoit vertueuse & fort polie ; elle ne savoit que jouer, sans

aimer le jeu ; mais faute de ſavoir autre choſe, ni que dire après avoir demandé à chacun comment il ſe portoit, la Cour ne put la former ; & à dire le vrai, c'étoit la meilleure & la plus mince femme du monde, & la plus inutile à ſon mari.

Hors ſon fils, encore enfant, Chamillart fut malheureux en famille ; malheur grand pour un chacun, mais extrême pour un Miniſtre qui n'a le temps de rien, & qui a un beſoin principal, pour ſe ſoutenir & pour faire, d'avoir, autour de ſoi, une groupe qui raſſemble & concilie le monde, qui ſoit inſtruit de toutes les nouvelles, qui ſache à tout moment les intrigues de ce qui ſe paſſe, & l'hiſtoire du jour, qui puiſſe raiſonner & combiner, & qui ſoit capable de le mettre en deux mots au fait de tous les jours.

Il avoit deux frères. L'un étoit Evêque de Dol, qu'il fit Evêque de Senlis, à qui il ne manquoit qu'un béguin & des

manches pendantes ; bon homme, & bon Prêtre d'ailleurs ; qu'il falloit envoyer à Mende, ou à quelque Evêché comme cela, riche, & au bout du Royaume.

L'autre, qui étoit dans la Marine, il le passa à terre, & le maria à la fille de Guy, bien faite, sage & raisonnable ; mais ce gendre vécut fort mal avec les parens de sa femme.

Rebours, cousin germain de Chamillart & de sa femme, travailla sous lui d'abord, puis devint Intendant des Finances.

L'Abbé de la Proustière, aussi leur cousin germain, suppléoit, pour le ménage, les affaires & l'arrangement domestique, à l'incapacité de Mde. Chamillart. C'étoit le meilleur, & le plus en sa place, & le plus respectueux du monde ; mais grand bavard, & sachant rarement ce qu'il disoit, ni même ce qu'il vouloit dire.

Avec de tels alentours, il falloit l'ami-

tié du Roi, & de Mde. de Maintenon, pour soutenir Chamillart, dont les talens ne suppléoient point aux appuis domestiques. Il éprouva encore un autre malheur fort singulier : Dreux & lui étoient Conseillers en la même Chambre, & intimes amis.

Dreux, fort riche, & Chamillart, fort peu accommodé ; leurs femmes accouchèrent en même temps d'un fils & d'une fille ; Dreux, par amitié, demanda à Chamillart d'en faire le mariage ; Chamillart, en âge d'avoir d'autres enfans, le représenta à son ami ; & qu'en attendant que ces enfans, qui venoient de naître, fussent grands & en état de se marier, il trouveroit des partis bien plus considérables que sa fille. Dreux, homme droit, franc, & qui aimoit Chamillart, persévéra si bien, qu'ils s'en donnèrent réciproquement parole. Avec les années, la chance avoit tourné : Dreux étoit demeuré Conseiller au Parlement, & Chamillart devenu tout ce que nous

venons de voir, mais toujours amis intimes.

Sept ou huit mois avant que Chamillart devînt Contrôleur-Général, il alla trouver Dreux, & lui dit avec amitié, que leurs enfans étoient en âge de se marier, & de les acquitter de leur parole; Dreux, très-touché d'une proposition, qui, par la fortune, étoit si disproportionnée de la sienne, & qui faisoit celle de son fils, fit tout ce qu'un homme d'honneur peut faire, pour le détourner d'une affaire qui n'étoit plus dans les termes ordinaires, & qui, dans la suite, feroit l'embarras de sa famille; il lui rendit sa parole, & dit que c'étoit lui-même qui lui en manquoit, parce qu'il lui en vouloit manquer. Ce combat d'amitié & de probité dura plusieurs jours, de part & d'autre; à la fin, Chamillart, bien résolu de partager sa fortune avec son ami, l'emporta; & le mariage se fit.

Il obtint, pour son gendre, l'agré-

ment du Régiment d'Infanterie de Bourgogne ; & , peu-à-après , la Charge de Grand-Maître des Cérémonies , que Blainville lui vendit ; & le Roi prit prétexte de cette Charge , pour faire entrer Mde. Dreux dans les carrosses, & la faire manger avec Madame la Duchesse de Bourgogne.

Cette femme ne fut heureuse , ni par lui , ni avec lui ; & méritoit de l'être : une grande douceur , beaucoup de vertu & de sagesse , bien de l'esprit , le ton de connoissance du monde & des gens , du manège , mais sans rien de mauvais ; & fort , en tout tems , à sa place , la firent aimer de tout le monde , même des ennemis de son père ; elle excita tant d'intérêt , qu'elle fut toujours , & dans tous les tems , accueillie par-tout ; & traitée avec une distinction personnelle & marquée.

Je ne puis quitter Chamillart , sans en rapporter une action qui mérite de n'être pas oubliée. Ce fut du tems qu'il étoit

Conseiller au Parlement, & qu'il jouoit au billard avec le Roi, trois fois la semaine, sans coucher à Versailles; cela lui rompoit fort les heures & les jours, sans le détourner de son assiduité au Palais. Il rapporta dans ce tems-là un procès; celui qui le perdit, lui vint crier miséricorde; Chamillart le laissa s'exhaler. Dans son discours, le pauvre complaignant insista fort sur une pièce, qui faisoit, disoit-il, le gain de son procès, & avec laquelle il ne comprenoit pas encore qu'il l'eût perdu; il rabattit tant cette pièce, que Chamillart se souvint qu'il ne l'avoit point vue, & lui dit qu'il ne l'avoit point produite. L'autre, à crier plus fort, & qu'elle l'étoit; Chamillart insistant, & l'autre aussi, il prit ses sacs, qui se trouvèrent là, parce que l'Arrêt ne faisoit que d'être signé; ils les visitèrent, & la pièce se trouva produite. Voilà l'homme à se désoler, & cependant Chamillart à lire la pièce, & le prier de lui donner un peu de pa-

tience ; quand il l'eut bien lue & relue : » Vous avez raison, lui dit Chamillart, » elle m'étoit inconnue, & je ne com- » prends pas comment elle a pu m'é- » chapper ; elle décide en votre faveur : » vous demandez vingt mille livres, » vous en avez été débouté par ma » faute ; c'est à moi à vous les payer : » revenez après demain. » Cet homme fut si surpris, qu'il lui fallut répéter ce qu'il venoit d'entendre, & revint le surlendemain. Chamillart cependant avoit battu monnoie de tout ce qu'il avoit, & emprunté le reste. Il lui compta les vingt-mille livres, lui demanda le secret, & le congédia ; mais il comprit de cette aventure, que les examens & rapports de procès ne pouvoient compatir avec ce billard de trois fois la semaine ; il n'en fut pas moins assidu au Palais, ni moins attentif à juger ; mais il ne voulut plus être Rapporteur d'aucune affaire ; & remit au Greffe celles dont il se trouvoit

chargé, & pria le Préſident d'y commettre : cela s'appelle une belle, prompte & grande action, dans un Juge, & plus encore, dans un Juge auſſi peu aiſé dans ſes affaires, qu'il l'étoit alors.

Chamillart, dans le cours des affaires, étoit dans une poſition critique. Je ne pouvois douter de l'éloignement pour lui de Mde. de Maintenon & de Mde. la Ducheſſe de Bourgogne. La Maréchal de Boufflers ne l'avoit jamais aimé ; il ſe plaignoit continuellement, & avec amertume, de tout ce dont il avoit manqué à Lille. Il lui étoit revenu, qu'il avoit tû quelques-unes des bleſſures qu'il y avoit reçues, que le Roi avoit appriſes d'ailleurs avec ſurpriſe ; impuiſſance peut-être pour l'un & pour l'autre. Ne vouloir pas alarmer, ce n'étoit pas-là des crimes. Mais le Maréchal ſenſible, court, littéral, les trouvoit tels. Il m'en avoit ſouvent fait des plaintes, ſans que j'euſſe pu

lui remettre l'esprit là-dessus. Il étoit persuadé, de plus, que le poids étoit trop fort pour Chamillart.

Encouragé par Mde. de Maintenon, qui étoit pour lui, & entraîné par Harcourt, il se contraignoit peu sur ce Ministre, & s'en faisoit comme un point d'honneur & de bon Citoyen.

Le Maréchal d'Harcourt ne l'épargnoit pas dans les entretiens particuliers qu'il avoit. Un jour, entr'autres, qu'il déclamoit fortement contre lui, chez Mde. de Maintenon, à qui il ne pouvoit douter que cela ne déplairoit point, elle lui demanda qui donc il mettroit en sa place? » Monsieur Fagon, lui répondit il froi» dement. Elle se mit à rire, & à lui remontrer qu'il n'étoit point question de plaisanter. „ Je ne plaisante pas aussi, „ Madame, repliqua-t-il : M. Fagon „ est bon Médecin, point homme de „ guerre; M. Chamillart est Magistrat, „ point homme de guerre, non plus;

MORT, ET ANECDOTES DE MM. CHAMILLART, DESMARETS, ET D'ARGENSON.

CHAMILLART avoit ſuccédé à Pontchartrain, aux Finances, lorſque ce dernier devint Chancelier, par la mort de Boucherat, en 1699. Il fut Secrétaire d'Etat au Département de la Guerre, ſans quitter les Finances, en 1701, par la mort de Barbeſieux; cinq ans après, Grand Tréſorier de l'Ordre, & remit les Finances, en Juin 1709; & Deſmarets fut congédié un an après, & ſa charge donnée à Voiſin.

Chamillart ſoutint juſqu'à la mort ſa diſgrace, avec beaucoup de courage & de tranquillité. C'étoit un homme aimable, obligeant, modeſte, compatiſſant, doux dans le commerce, & sûr; ja-

mais enflé, encore moins gâté par la faveur & l'autorité ; d'abord facile & honnête à tous ; mais, à la vérité, *impar oneri ;* peu d'esprit & de lumières, peu de discernement ; aisé à prévenir, à s'entêter, à croire tout savoir ; du plus parfait désintéressement ; tenant au Roi par attachement de cœur, en tous les tems, & point du tout à ses places.

Depuis son retour à Paris, il vécut toujours dans la meilleure compagnie de la Cour & de la ville ; donnoit tous les jours à dîner & à souper, sans faste, mais bonne chère ; ne sortoit presque point de chez lui, sinon quelquefois pour venir chez moi & chez un nombre fort étroit d'amis particuliers ; passoit deux mois à Courcelles, où toute la province abondoit ; & sans rien montrer d'extraordinaire ; pensoit solidement à son salut.

Le 4 Mai 1721, mourut à Paris, Desmarets, à soixante-treize ans ; dix-

huit jours après Chamillart. On a vu ailleurs ſes revers & ſa fortnne. Je le vis toujours juſqu'à ſa mort, depuis que nous nous étions raccommodés; c'étoit un homme qui avoit plus de ſens que d'eſprit, & qui montroit plus de ſens qu'il n'en avoit en effet; quelque choſe de lourd & de lent, parlant bien & avec agrément; dur & emporté, dominé par une humeur intraitable, & l'antipode de Chamillart; en ce que ce dernier avoit une qualité bien rare, d'être excellent ami, & point du tout ennemi.

Deux jours après, le 6 Mai, mourut M. d'Argenſon, dans ſa retraite, au-dehors de la maiſon des Filles de la Croix, au fauxbourg St. Antoine. C'étoit un homme de beaucoup d'eſprit, de connoiſſance du monde, de mille affaires d'Etat, de Finance, de Magiſtrature; qui penſoit noblement & honnêtement, & qui auroit été bon en grand, s'il y avoit été élevé; mais ſon eſprit s'étoit rétréci, & tellement accoutumé aux

petits détails, qu'il ne prit jamais tout son essor. Il avoit passé sa jeunesse dans l'exercice de la charge de Lieutenant-Général d'Angoulême, qu'avoit eue son père ; il étoit pauvre & de meilleure condition que la plûpart des gens de Robe, aussi s'en piquoit-il ; aussi respectoit-il, & aimoit-il à obliger les gens de qualité, & la noblesse dont il se prétendoit, avant que ses Pères eussent pris la Robe. Devenu Maître des Requêtes, il épousa la fille de Caumartin, qui s'en fit honneur, & qui par le Chancelier de Pontchartrain, alors Contrôleur-Général, le fit Lieutenant de Police. C'est où il excella, & où il sauva bien des gens de qualité & des enfans de famille.

Il étoit obligeant, poli, respectueux sous une écorce dure & brusque, & une figure de Rhadamante, mais dont les yeux pétilloient d'esprit, & réparoient tout le reste. Il ne put soutenir

ſa chûte, & ne ſortit plus de ſa chambre, ou du parloir.

MORT CRUELLE DE SANTEUIL, CHANOINE DE SAINT-VICTOR.

MONSIEUR le Duc tint, en 1697, les Etats de Bourgogne, en place de Monſieur le Prince ſon père, qui n'y voulut point aller. Il y donna une grande leçon de l'amitié des Princes, & une belle leçon à ceux qui la recherchent. Santeuil, Chanoine-Régulier de Saint-Victor, a été trop connu dans la République des Lettres & dans le monde, pour que je m'amuſe à m'étendre ſur lui.

C'étoit le plus grand Poëte latin qui eût paru depuis pluſieurs ſiècles, plein de feu, d'eſprit, de caprices les plus plaiſans, qui le rendoient de la plus excellente compagnie; bon convive ſur-

tout, aimant le vin & la bonne chère; mais sans débauche; & qui avec un esprit & des talens aussi peu propres au Cloître, étoit pourtant dans le fond aussi bon Religieux, qu'avec un tel esprit il pouvoit l'être.

Monsieur le Prince l'avoit presque toujours à Chantilly, quand il y alloit; Monsieur le Duc le mettoit de toutes ses parties; & en un mot, Prince & Princesses, c'étoit de toute la maison de Condé, à qui l'aimoit le mieux; il les amusoit par des assauts continuels d'esprit, en prose & en vers, par des plaisanteries ingénieuses; il y avoit bien des années que cela duroit.

Monsieur le Duc voulut l'amener à Dijon; Santeuil s'en excusa, allégua tout ce qu'il put; il fallut obéir; & le voilà chez Monsieur le Duc pour le temps des Etats; c'étoit tous les soirs des soupers, que Monsieur le Duc donnoit & recevoit, & toujours Santeuil à sa suite, qui faisoit le plaisir

de la table. Un ſoir, à l'un de ces ſoupers, on ſe divertit à pouſſer Santeuil de vin de Champagne ; & de gaieté en gaieté, on trouva plaiſant de verſer une tabatière, pleine de tabac d'Eſpagne, dans un grand verre de vin, & de le faire boire à Santeuil, pour voir ce qui en arriveroit. On ne fut pas long-temps à en être éclairci, les vomiſſemens & la fièvre le prirent : en deux fois vingt-quatre heures, le malheureux mourut dans des douleurs horribles ; mais les ſentimens d'une grande pénitence, avec leſquels il reçut les Sacremens, édifierent autant qu'il fut regretté d'une compagnie peu ſuſceptible d'édification, mais qui déteſta une auſſi cruelle expérience.



ROSE, SECRETAIRE DU CABINET DU ROI.

ROSE, Secrétaire du Cabinet du Roi, & qui depuis cinquante ans avoit la plume, mourut à quatre-vingt-ſix ou quatre-vingt-ſept ans, avec toute ſa tête, & dans une ſanté parfaite juſqu'au bout; il étoit auſſi Préſident à la Chambre des Comptes; fort riche & fort avare; mais c'étoit un homme de beaucoup d'eſprit, qui avoit de faillies & des réparties incomparables, beaucoup de lettres, une mémoire nette & admirable, & un parfait répertoire de Cour & d'affaires.

Gai, libre, hardi, volontiers audacieux; mais à qui ne lui marchoit point ſur le pied, poli, reſpectueux, tout-à-fait en ſa place, & ſentant extrêmement la vieille Cour.

Il avoit été au Cardinal Mazarin, qui l'avoit mis dans la privance & la confiance de la Reine-Mère; il ſut toujours ſe conſerver avec elle, & avec le Roi juſqu'à ſa mort, en ſorte qu'il étoit compté, & ménagé même par tous les Miniſtres.

Sa plume l'avoit entretenu dans une ſorte de concert avec le Roi, & quelquefois dans des affaires qui demeuroient ignorées des Miniſtres.

Il n'eſt pas poſſible de faire parler un Roi, avec plus de dignité que faiſoit Roſe, ni plus convenablement à chacun, ni ſur chaque matière dans les Lettres qu'il écrivoit ainſi, & que le Roi ſignoit toutes de ſa main; & pour le caractère, il étoit ſi ſemblable à celui du Roi, qu'il ne s'y trouvoit pas la moindre différence. Une infinité de choſes importantes avoient paſſé par les mains de Roſe, & il s'en paſſoit encore quelquefois; il étoit extrêmement fidèle & diſcret; & le Roi s'y

fioit entièrement. Ainsi celui des quatre Secrétaires du Cabinet, lorsqu'il a la plume, en a toutes les fonctions, & les trois autres n'en ont aucunes, sinon leurs entrées.

Rose avoit, près de Chantilly, une belle terre & bien bâtie, où il alloit souvent. Monsieur le Prince voulut l'acheter; & sur son refus l'en dégoûter; à cet effet, il lui fit jetter quatre cent renards, ou renardeaux, par-dessus les murailles de son parc. On peut se représenter quel désordre causa une fourmillière de renards venus-là en une nuit.

Rose, fort en colère, alla trouver le Roi dans son Cabinet; & tout résolument, il lui demanda la permission de lui faire une question peut-être sauvage. Le Roi lui demanda ce que c'étoit. « Ce » que c'est, répondit d'un visage en- » flammé, ce que c'est, je veux vous » prier de me dire, si nous avons deux » Rois en France? —— Qu'est-ce à

» dire, répartit le Roi surpris, & » rougissant à son tour? —— Qu'est-» ce à dire, reprit Rose, c'est que si » Monsieur le Prince est Roi comme » vous, il faut pleurer & baisser la » tête. S'il n'est que Prince du Sang, » je vous en demande justice. » Et tout de suite, il conte le sujet de sa plainte. Le Roi obligea Monsieur le Prince, de faire ôter jusqu'au dernier renard à ses frais, sans aucun dommage, & l'empêcha d'inquiéter Rose davantage, dont, au contraire, il crut devoir rechercher l'amitié.

Voyant un jour Monsieur le Prince fort empressé, autour des Ministres, il lui demanda s'il n'aspiroit point à se faire premier Prince du Sang.

Rose avoit marié sa fille à Monsieur Portail, Conseiller, puis premier Président du Parlement; comme son mari se plaignoit toujours au père de l'humeur de sa fille: « Vous avez raison, » répondit-il, c'est une impertinente;

» & ſi j'entends encore parler d'elle, » je la déshériterai. » Le mari n'eut plus envie de lui faire ſes plaintes.

MOT PLAISANT DU CARDINAL D'ESTRÉES.

UN Mot du Cardinal d'Eſtrées au Roi, dure encore. Il étoit à ſon dîner, toujours fort diſtingué du Roi, dès qu'il paroiſſoit devant lui. Le Roi lui adreſſant la parole, ſe plaignit de l'incommodité de n'avoir plus de dents. « Sire, reprit le Cardinal, & qui eſt-» ce qui en a ? » Le rare de cette réponſe, eſt qu'à ſon âge il les avoit encore blanches & fort belles ; que ſa bouche fort grande, mais agréable, étoit faite de façon qu'il les montroit beaucoup en parlant ; auſſi le Roi ſe prit-il à rire de la réponſe ; & toute l'aſſiſtance, & lui-même qui ne s'en embarraſſa point du tout.

LIVRE TROISIEME.

ANECDOTES ÉTRANGERES ET POLITIQUES.

MORT DE GUILLAUME, ROI D'ANGLETERRE.

LE Roi Guillaume, tout occupé d'armer l'Europe contre la France, avoit fait un voyage en Hollande, pour mettre la main à ce grand ouvrage, entamé par lui dès l'instant qu'il fut informé des dernières dispositions de Charles II.

Il étoit dans sa maison de chasse de Loo, lorsqu'il apprit la mort du Roi, son beau-père, & la reconnoissance que le Roi avoit faite du Prince de Galles,

qui donna toute liberté à Guillaume d'éclater par-tout, & d'agir à découvert.

Il se hâta de terminer en Hollande, ce qui achevoit cette formidable ligue, à laquelle ils donnèrent le nom de grande alliance, & s'en retourna en Angleterre animer sa Nation, & chercher des secours pécuniaires dans son Parlement.

Ce Prince, usé avant l'âge, par les travaux & les affaires qui firent le tissu de sa vie; avec une capacité, une adresse, une supériorité de génie, qui lui acquirent la suprême autorité en Hollande, la Couronne d'Angleterre, & la dictature parfaite de toute l'Europe, excepté de la France, étoit tombé dans un épuisement de forces & de santé, qui, sans attaquer, ni diminuer celles de l'esprit, ne lui fit rien relâcher des travaux infinis de son Cabinet. Il éprouva une difficulté de respirer, qui avoit augmenté l'asthme qu'il avoit

avoit depuis quelques années. Il ſentoit ſon état ; & ce puiſſant génie ne ſe déſavouoit pas. Il fit faire des conſultations aux plus célèbres Médecins de l'Europe, ſous des noms feints ; entr'autres, à Fagon, ſous le nom d'un Curé, lequel y donna de bonne foi, le renvoya ſans ménagement, & ſans autre conſeil que celui de ſe préparer à une mort prochaine.

Le mal augmentant, Guillaume conſulta de nouveau, mais à découvert. Fagon reconnut la maladie du Curé. Il ne changea pas d'avis, mais fut plus conſidéré ; il preſcrivit, dans un ſavant raiſonnement, les remèdes qu'il jugea les plus propres, ſinon pour guérir, au moins pour prolonger. Ces remèdes furent ſuivis, & ſoulagèrent ; mais enfin les tems étoient arrivés, où Guillaume devoit ſentir que les plus grands hommes finiſſent comme les plus petits, & voir le néant de ce que le monde appelle les plus grandes deſtinées. Il ſe promenoit

encore quelquefois à cheval, & s'en trouvoit ſoulagé; mais n'ayant plus la force de s'y tenir, par ſa maigreur & ſa foibleſſe, il fit une chûte qui précipita ſa fin, par la ſecouſſe.

Le Roi fut auſſi peu occupé de Religion dans ſes derniers momens, qu'il l'avoit été pendant le cours de ſa vie; il ordonna de tout, & parla à ſes Miniſtres, & à ſes familiers, avec une tranquillité ſurprenante, & une préſence d'eſprit qui ne l'abandonna point juſqu'au dernier inſtant, quoiqu'accablé de vomiſſemens & de dévoiements dans les derniers jours de ſa vie. Uniquement occupé des choſes qui le regardoient, il ſe vit finir ſans regret, avec la ſatisfaction d'avoir conſommé l'affaire de la grande alliance, à n'en craindre aucune déſunion par ſa mort; & l'eſpérance des grands coups, que par elle il avoit projettés contre la France.

Cette penſée, qui le flatta juſques à la mort, lui tint lieu de toute autre

& le laissa bientôt en proie à d'éternelles vérités. On le soutint, les deux derniers jours, par des liqueurs & des choses spiritueuses; sa dernière nourriture fut une tasse de chocolat. Il mourut le Dimanche, dix-neuf Mars 1702, sur les dix heures du matin.

La Princesse Anne, sa Belle-Sœur, Epouse du Prince George de Dannemarck, fut en même tems proclamée Reine. Peu de jours après, elle déclara son mari, Grand Amiral & Généralissime, rappella dans son Conseil le Comte de Rochester, son oncle maternel, & Sunderland, fameux par son esprit & ses trahisons, & envoya le Comte de Malborough, si célèbre dans la suite, suivre en Hollande tous les plans de son prédécesseur.



AFFAIRES DE LA SUCCESSION D'ESPAGNE.

LEs nouvelles d'Eſpagne devenoient de jour en jour plus intéreſſantes. On ſait la colère dans laquelle le Prince entra, lorſqu'il apprit le Traité de partage de ſa Monarchie, fait par le Roi d'Angleterre. Le Conſeil d'Eſpagne s'aſſembla ſouvent pour délibérer ſur une affaire ſi importante, qu'elle réveilla, ceux qui le compoſoient, de cet aſſoupiſſement profond, qui, hors de Madrid & ce qui s'y paſſe, rend les grands Seigneurs Eſpagnols indifférens à tout le reſte de l'Univers.

La première marque que ce Conſeil en donna, fut de ſupplier le Roi d'Eſpagne qu'il trouvât bon que, pour ménager ſa ſanté, & n'entendre pas ſi ſouvent diſcuter des choſes qui ne pouvoient que lui faire de la peine, il s'aſſemblât

hors de sa présence, pour lui rendre un compte abrégé des résolutions qu'il estimeroit devoir être prises, & des ordres en conséquence à lui demander.

Villa-Franca fut un des premiers qui ouvrit les yeux, au seul parti qu'il y avoit à prendre, pour empêcher le démembrement de la Monarchie, & se conserver par-là toute leur grandeur particulière, en demeurant sujets d'un aussi grand Roi, qui, retenant toutes les parties de tant de vastes Etats, auroit à conférer les mêmes charges, les mêmes Vice-Royautés, les mêmes graces. Il songea donc à faire tomber l'entière succession au second fils du fils unique de la Reine, Sœur du Roi d'Espagne. Il s'en ouvrit, comme en tâtonnant, à Medina-Sidonia, quoiqu'il ne fût pas du Conseil; mais qui étoit, par sa charge & son esprit, en grand crédit & en faveur; & avec qui il étoit en liaison particulière.

Celui-ci, qui le savoit aussi Autrichien

que lui-même, mais gouverné par son intérêt; & qui, par conséquent, craignoit par-dessus toutes choses, le démembrement de la Monarchie, entra dans le sentiment de Villa-Franca, & l'y affermit même par son esprit & ses raisons; ces dernières étoient claires. La puissance de la France étoit considérable, & en grande réputation en Europe; & contiguë par terre & par mer de tous les côtés à l'Espagne; en situation, par conséquent, de l'attaquer, ou de la secourir, avec succès & promptitude; tout-à-fait frontière des Pays-Bas, & en état d'ailleurs de soutenir le Milanois, Naples & la Sicile contre l'Empereur, foible, & qui n'étoit contigu à aucun de ces Etats, & pour qui le continent de l'Espagne se trouvoit hors de toute prise, tandis que de tous côtés il l'étoit de plein-pied à la France.

Ils communiquèrent leurs pensées à Villa-Garcias & à Villena, qui y entrè-

rent tout d'abord. Enſuite, ils jugèrent qu'il falloit gagner St. Eſtevan, qui étoit la meilleure tête du Conſeil. Villena étoit ſon beau-frère, mari de ſa ſœur, & ſon intime ami; Villa-Garcias auſſi très-bien avec lui. Ils s'en chargèrent, & ils réuſſirent. Voilà donc cinq hommes principaux, très-réſolus à donner leur Couronne à un de nos Princes. Ils délibérèrent entr'eux, & ils eſtimèrent qu'ils ne pouvoient rien faire ſans l'autorité du Cardinal Porto Carrero, qui étoit ſi diſtingué par ſon eſprit & par ſes qualités eccléſiaſtiques, dans le Conſeil, où il étoit le premier. La haine ouverte & réciproque, déclarée entre la Reine & lui, leur en fit bien eſpérer. Il étoit, de plus, ami intime de Villa-Franca, & de toute la Maiſon de Tolède. Celui-ci ſe chargea de le ſonder; puis de lui parler; & il fit ſi bien, qu'il s'aſſura tout-à-fait de lui.

Tout cela ſe pratiquoit, ſans que le Roi, ni perſonne, en France, ſongeât

à rien moins, & se négocioit par des Espagnols qui n'avoient aucune liaison en France, & par des Espagnols, la plupart fort Autrichiens, mais qui aimoient mieux l'intégrité de leur Monarchie, leur grandeur & leurs fortunes particulières, que la Maison d'Autriche, qui n'étoit pas à la même portée que la France, de maintenir l'une, & de conserver les autres. Ils sentirent néanmoins deux difficultés ; les renonciations si solemnelles & si répétées de notre Reine, par la paix des pyrenées, & par son contrat de mariage avec le Roi ; & l'opposition naturelle à écarter sa propre Maison, qu'elle aimoit, en faveur d'une Maison ennemie & rivale de la sienne dans tous les tems.

Ils ne crurent personne en état de lever ce dernier obstacle, que le Cardinal Porto-Carrero, par le for de la conscience. A l'égard de celui des renonciations, Villa-Franca en ouvrit un qui trancha toute difficulté ; il opina donc

que les renonciations de Marie-Thérese étoient bonnes & valables, tant qu'elles ne sortoient que l'effet qu'on avoit eu pour objet, en les exigeant & en les accordant; que cet effet étoit d'empêcher, pour le repos de l'Europe, que les Couronnes de France & d'Espagne ne se trouvassent réunies sur une même tête, comme il arriveroit, sans cette sage précaution, au cas où elle tomberoit dans la personne du Dauphin; mais maintenant que ce Prince avoit trois fils, le second desquels pouvoit être appellé à la Couronne d'Espagne, les renonciations de la Reine, sa grand-mère, devenoient caduques, comme ne sortissant l'effet pour lequel uniquement elles avoient été faites; mais un autre effet inutile au repos de l'Europe, & injuste en soi, en privant un Prince particulier, sans état, & pourtant héritier légitime, pour en revêtir ceux qui ne sont ni héritiers, ni en aucun titre à l'égard d'un Fils de France; effet encore qui n'alloit

à rien moins qu'à la diſſipation & à la deſtruction totale d'une Monarchie, pour la conſervation de laquelle les renonciations avoient été faites. Cet avis célèbre fut approuvé de tous ; & Villa-Franca ſe chargea de l'ouvrir en plein Conſeil.

Il n'y avoit donc encore que Porto-Carrero, Villa-Franca, Villena, Saint-Eſtevan, Medina-Sidonia & Villa-Garcias dans ce ſecret. Ils obtinrent, avec raiſon, qu'il devoit être inviolablement gardé entr'eux, juſqu'à ce que le Cardinal eût perſuadé le Roi. Les difficultés en étoient extrêmes : outre cette paſſion démeſurée, & innée de la grandeur de la Maiſon d'Autriche dans le Roi d'Eſpagne, il avoit fait un teſtament en faveur de l'Archiduc, de la totalité de tout ce qu'il poſſédoit au monde. Il falloit donc lui faire détruire ſon propre ouvrage, le chef-d'œuvre de ſon cœur, la conſolation de la fin prématurée de ſes grandeurs temporelles, en les laiſſant dans ſa Maiſon ; qu'il branchoit de nouveau à

l'exemple de Charles-Quint ; & fur cette deftruction, enter pour la Maifon de France, l'émule & l'ennemie perpétuelle de celle d'Autriche, la même grandeur, la même mi-partition qu'il avoit faite pour la fienne, qui étoit la détruire de fes propres mains, en tout ce qui lui étoit poffible, pour enrichir fon ennemie de fes dépouilles & de toutes les Couronnes que la Maifon d'Autriche avoit accumulées fur la tête de fon aîné.

Il falloit lutter, en outre, contre le crédit & la puiffance de la Reine, fi avantageufement établis, & de nouveau ulcérée contre la France, qui n'avoit pas voulu qu'Harcourt écoutât rien de fa part par l'Amirante. Enfin, c'étoit une trame qu'il falloit ourdir fous les yeux du Comte d'Harrack, Ambaffadeur de l'Empereur, qui avoit la brigue dès long tems formée, & les yeux bien ouverts.

Quels que fuffent ces obftacles, la grandeur de l'objet les roidit contre. Ils

commencèrent par attaquer la Reine, par l'autorité du Conseil, qui se joignit si puissamment à la voix publique, contre la faveur & les rapines de la Berlips, sa Favorite, que cette Allemande n'osa en soutenir le choc, dans l'état de dépérissement où elle voyoit le Roi d'Espagne; & se trouva heureuse d'emporter en Allemagne les trésors qu'elle avoit acquis, pour ne point s'exposer aux hasards d'une révolution, dans un pays où elle étoit si haïe, & d'amener avec elle sa fille, à qui le dernier effort du crédit de la Reine fut de faire donner une promesse du Roi d'Espagne, par écrit, d'un Collier de la Toison d'Or, à quiconque l'épouseroit. Avec cela, la Berlips partit à la hâte, traversa la France, & se retira, de façon qu'on n'en entendit plus parler.

C'étoit un coup de partie. La Reine, bonne, & peu capable, ne pouvoit rien tirer d'elle-même. Il lui falloit toujours quelqu'un qui la gouvernât. La Berlips, pour régner sur elle à son aise, s'étoit

bien gardée de la laisser approcher ; tellement que, privée de cette favorite, elle se trouvoit sans conseil, sans secours & sans ressource en elle-même ; & le tems, selon toute apparence, trop court, pour qu'un autre eût le loisir de l'empaumer assez pour la rendre embarrassante, pendant le reste de la vie du Roi. Ce fut pour achever de se mettre en liberté à cet égard, que, de concert avec le Public, qui gémissoit sous le poids des Allemands & du Prince d'Armstadt, qui maîtrisoient Madrid & les environs, le Conseil fit encore un tour de force, en faisant remercier le Prince, & licentier ce Régiment.

Ces deux coups, si près, atterèrent la Reine, & la mirent hors de mesure, pour tout le reste de la vie du Roi ; Porto-Carrero, Villa-Franca, & Saint-Estevan, les trois Conseillers d'Etat seuls du secret, induisirent habilement les autres à chasser la Berlips & le Prince d'Armstadt ; ceux-là, qui, pour la plu-

part s'y portèrent, de haine pour la Reine & pour ses deux bras droits ; & le peu qui lui étoit attaché ; comme l'Amirante, par cabale, & Veragua, par politique, furent entraînés, & apprirent à quitter tout doucement la Reine, par l'état où ce changement la fit tomber.

Ces deux grands pas faits, Saint-Estevan, qui ne quitta jamais le Cardinal d'un moment, tant que cette grande affaire ne fut pas consommée, le poussa à porter un autre coup, sans lequel ils ne crurent pas qu'il y eût moyen de rien entreprendre avec succès : ce fut de chasser le Confesseur du Roi, qui lui avoit été donné par la Reine, & qui étoit un zélé Autrichien. Le Cardinal prit si bien son tems & ses mesures, qu'il fit coup double ; le Confesseur fut renvoyé, & Porto Carrero en donna un autre, dont il étoit assuré. Alors il tint le Roi d'Espagne par le for de la conscience, qui eut sur lui d'autant plus de

pouvoir, qu'il commençoit à ne plus regarder les choſes de ce monde qu'à la lueur de ce véritable flambeau qu'on allume aux mourans.

Porto-Carrero laiſſa encore un peu le Confeſſeur ; & quand il jugea que l'état du Roi d'Eſpagne le rendoit ſuſceptible de pouvoir entendre de mettre la Maiſon de France en parallèle avec celle d'Autriche ; le Cardinal, toujours étayé & endoctriné par Saint-Eſtevan, attaqua le Roi d'Eſpagne avec toute l'autorité qu'il recevoit de ſon caractère, de ſon concert avec le Confeſſeur, & de l'étroit de ce peu de perſonnages, mais ſi principaux, qui étoient du ſecret, auxquels l'importance & les conjonctures ne permettoient pas qu'on en joignît d'autres.

Ce Prince exténué de maux, & dont la ſanté, foible toute ſa vie, avoit rendu l'eſprit peu vigoureux, preſſé par de ſi grandes raiſons temporelles, effrayé du poids des ſpirituelles, tomba dans une

étrange perplexité. L'amour extrême de ſa Maiſon, l'averſion de ſa rivale, tant d'Etats & de puiſſance à remettre à l'un ou à l'autre ; les affections les plus chères, les plus fomentées juſqu'alors ; ſon propre ouvrage en faveur de l'Archiduc, à détruire pour la grandeur d'une Maiſon ennemie de tous tems ; le ſalut éternel, la juſtice, l'intérêt de ſa Monarchie, le vœu des ſeuls Miniſtres ou principaux Seigneurs, qui, juſqu'alors, puſſent être ſûrement conſultés ; nul Autrichien pour le ſoutenir dans ce combat ; le Cardinal & le Confeſſeur, ſans ceſſe à le preſſer ; parmi ces avis, aucun dont il pût ſe défier, aucun qui eût de la liaiſon en France, ni avec nul Français ; aucun qui ne fût Eſpagnol naturel, aucun qui ne l'eût bien ſervi ; aucun en qui il eût jamais reconnu le moindre éloignement pour la Maiſon d'Autriche ; un grand attachement, au contraire, pour elle en pluſieurs d'eux ; il n'en fallut

fallut pas moins pour le jetter dans une incertitude assez grande, pour ne savoir à quoi se résoudre.

Enfin, flottant, irrésolu, déchiré en soi-même, ne pouvant plus supporter cet état, & toutefois ne pouvant se déterminer, il pensa à consulter le Pape, comme un oracle, avec lequel il ne pouvoit faillir. Il résolut donc de déposer dans son sein paternel toutes ses inquiétudes, & de suivre tout ce qu'il lui conseilleroit. Il le proposa au Cardinal, qui y consentit, persuadé que le Pape, aussi impartial, aussi éclairé qu'il s'étoit montré depuis qu'il gouvernoit l'Eglise, & d'ailleurs aussi désintéressé, & aussi pieux qu'il l'étoit, prononceroit en faveur du parti le plus juste.

Cette résolution prise, soulagea extrêmement le Roi; elle calma ses violentes agitations, qui avoient beaucoup altéré sa santé, qui reprit quelque sorte de lueur. Il écrivit donc fort au long au Pape, & se reposa sur le Cardinal,

du ſoin de faire rendre directement ſa lettre avec tout le ſecret qu'elle exigeoit. Alors il fallut bien mettre Ubilla dans le ſecret.

Ce Miniſtre n'eut pas de peine à entrer dans les vues favorables à la France. Il les trouva déjà ſi bien concertées, ſi à l'abri de toute contradiction intérieure, par le reculement de la Reine, & ſi avancées, qu'il ſe joignit de bonne foi aux Seigneurs, dans le ſecret; qui acquirent par-là une bonne tête, & un Miniſtre qui s'entendoit ſur toute la Monarchie, & duquel il leur eût été impoſſible de ſe paſſer.

Le Pape reçut directement la conſultation du Roi d'Eſpagne, & ne le fit pas attendre pour ſa réponſe & ſa déciſion; il lui écrivit : qu'étant lui-même dans un état auſſi prochain que l'étoit Sa Majeſté Catholique, d'aller rendre compte au Souverain Paſteur du troupeau univerſel qui lui avoit été confié, il avoit un intérêt auſſi puiſſant qu'Elle-

même, de lui donner un conseil dont il ne pût alors recevoir aucun reproche : qu'il pensât combien peu il devoit se laisser toucher aux intérêts de la Maison d'Autriche, en comparaison de ceux de son éternité, & de ce compte terrible, qu'il étoit si peu éloigné d'aller rendre au Souverain Juge des Rois, qui ne reçoit point d'excuses, & ne fait acception de personne ; qu'il voyoit bien lui-même que les Enfans du Dauphin étoient les seuls légitimes héritiers de sa Monarchie, qui excluoient tous autres, & du vivant desquels & de leur postérité, l'Archiduc & toute la Maison d'Autriche n'avoient aucun droit, & étoient entièrement étrangers ; que plus la succession étoit immense, plus l'injustice qu'il commettroit deviendroit terrible pour lui au jugement de Dieu ; que c'étoit donc à lui à n'oublier aucune des précautions, ni des mesures que toute sa sagesse lui pouvoit inspirer, pour faire justice à qui il la devoit, & pour assurer,

N 2

autant qu'il lui feroit poſſible, l'entière totalité de la ſucceſſion de ſa Monarchie à un des Fils de France. Le ſecret de la conſultation & de la réponſe d'Innocent XII, fut ſi profondément enſéveli, qu'il n'a été ſu que depuis que Philippe V a été en Eſpagne.

Cependant le Roi d'Eſpagne étoit veillé & ſuivi de près, dans l'eſpérance où étoit le Cardinal, pour le diſpoſer à une parfaite & prompte obéiſſance à la déciſion qu'il attendoit ; de manière que lorſqu'elle arriva, il n'y eut plus à vaincre que des reſtes impuiſſans de répugnance, & à mettre tout de bon la main à l'œuvre. Ubilla, uni à ceux du ſecret, fit un autre teſtament en faveur du Duc d'Anjou, & le dreſſa avec les motifs & les clauſes, qui ont paru à tous les eſprits déſintéreſſés ſi pleins d'équité, de prudence, de force & de ſageſſe ; & cela eſt ſi public, que je n'en dirai rien ici de plus.

Quand il fut achevé d'être examiné

par les Conseillers d'Etat du secret, Ubilla le porta au Roi d'Espagne, avec l'autre précédent, fait en faveur de l'Archiduc. Celui-là fut brûlé par lui, en présence du Roi d'Espagne, du Cardinal & du Confesseur; & l'autre, tout de suite signé par le Roi d'Espagne; & un moment après, authentiqué au-dessus, lorsqu'il fut fermé par les signatures d'Ubilla & de quelques autres.

Cela fait, Ubilla tint prêts les ordres & les expéditions nécessaires en conséquence, pour les divers pays de l'obéissance d'Espagne, avec un secret égal. L'extrémité du Roi d'Espagne se fit connoître quelques jours après la signature du testament.

Le Cardinal, aidé des principaux du secret, qui avoient les deux grandes Charges; & du Comte de Bennevente, qui avoit aussi l'autre, par laquelle il étoit maître de l'appartement & de la chambre du Roi, empêcha, sous divers prétextes, la Reine d'en approcher. Il le-

nevente n'étoit pas du ſecret ; mais il étoit ami des principaux , du peu de ceux qui en étoient ; & il étoit aiſément gouverné ; de ſorte qu'il fit tout ce qu'ils voulurent ; ils y comptoient ſi bien, qu'ils l'avoient fait mettre dans le teſtament, pour entrer, comme Grand d'Eſpagne, dans la Junte qu'il établit pour gouverner, en attendant le ſucceſſeur ; & il ſavoit auſſi que le teſtament étoit fait, ſans toutefois être inſtruit de ce qu'il contenoit.

Il étoit tems de parler au Conſeil. De huit qu'ils étoient, quatre ſeulement étoient du ſecret : Porto-Carrero, Villa-Franca, St. Eſtevan & Ubilla ; les autres quatre étoient l'Amirante, Varagna, Manura & Avias ; les deux derniers n'étoient point d'abord du Conſeil ; mais l'attachement de l'Amirante à la Reine, le peu de foi de Varagna, & la difficulté de leur faire garder un ſi important ſecret, avoit toujours retardé juſqu'aux derniers jours du Roi d'Eſpa-

gne, de venir dans le Conſeil, aux opinions ſur la ſucceſſion.

A la fin, le Roi prêt à manquer à tous momens ; toutes les précautions priſes, & n'y ayant guere à craindre que ces deux Conſeillers d'Etat, ſeuls & ſans appui, ni confiance de perſonne ; & la Reine dans l'abandon, oſaſſent révéler un ſecret ſi prêt à éclorre, & ſi inutilement pour eux ; le Cardinal aſſembla le Conſeil, & y mit tout de ſuite la grande affaire de la Succeſſion en délibération. Villa-Franca tint parole, & opina avec grande force, & en la maniere qu'elle ſe trouve ci-deſſus. St. Eſtevan ſuivit avec autorité ; l'Amirante, & Vaſagna, qui virent la partie faite, n'oſèrent contredire ; le ſecond ne ſe ſoucioit que de ſa fortune, qu'il ne vouloit pas expoſer dans des momens ſi critiques, & dans une actuelle impuiſſance de la Cour de Vienne, par ſon éloignement ; & la même raiſon retint l'Amirante, malgré ſon attachement pour elle.

Maucera, galant homme, & qui ne vouloit que le bien; mais effrayé d'avoir à prendre son parti sur le champ, dans des choses de si grande importance, demanda vingt-quatre heures pour y penser, au bout desquelles il opina pour la France. Avias, à qui on avoit dit le mot à l'oreille, un peu auparavant, s'y rendit d'abord. Ubilla, après que le Cardinal eut opiné & conclu, dressa sur la table ce célèbre résultat; ils le signèrent, & jurèrent d'en garder un inviolable secret jusqu'après la mort du Roi; il fut tems d'agir en conséquence de ce qui venoit d'être résulté entr'eux.

En effet, l'Amirante, ni Varagna n'osèrent en laisser échapper quoique ce fût; & l'Amirante même fut impénétrable là-dessus à la Reine & au Comte d'Harrack, qui ignorèrent toujours si le Conseil avoit pris une résolution.

Très-peu après, le Roi d'Espagne mourut le jour de la Toussaint, auquel il étoit né, quarante-deux ans auparavant

vant, à trois heures après-midi, dans le palais de Madrid.

Disons cependant que, sur les nouvelles de l'état mourant de ce Prince, le Roi donna ordre au Marquis d'Harcourt de se tenir prêt pour assembler une armée à Bayonne, & qu'il partit avec le projet de prendre les places de cette frontière, comme Fontarabie & les autres, & d'entrer par-là en Espagne.

Dès que le Roi d'Espagne fut expiré, le 1er Novembre 1700, il fut question d'ouvrir son testament. Le Conseil d'Etat s'assembla, & tous les Grands d'Espagne, qui se trouvèrent à Madrid, y entrèrent.

La curiosité de la grandeur d'un événement si rare, & qui intéressoit tant de millions d'hommes, attira tout Madrid au Palais, en sorte qu'on s'étouffoit dans les pièces voisines de celle où les Grands & le Conseil ouvroient le Testament.

Tous les Ministres étrangers en assiè-

gèrent la porte. C'étoit à qui sauroit le premier le choix du Roi, qui venoit de mourir, pour en informer sa Cour le premier. Blécourt étoit là, comme les autres, sans savoir rien de plus qu'eux; & le Comte d'Harrack, Ambassadeur de l'Empereur, qui espéroit tout, & qui comptoit sur le testament en faveur de l'Archiduc, étoit vis-à-vis la porte, & tout proche, avec un air triomphant. Cela dura assez long tems, pour exciter l'impatience; enfin, la porte s'ouvrit, & se referma.

Le Duc d'Albranté, qui étoit un homme de beaucoup d'esprit, plaisant, mais à craindre, voulut se donner le plaisir d'annoncer le choix du Successeur, sitôt qu'il eut vu tous les Grands d'Espagne, & le Conseil, y acquiescer, & prendre leur résolution en conséquence; il se trouva investi aussi-tôt qu'il parut; il jetta les yeux de tous côtés, & garda gravement le silence. Blécourt s'avança; il le regarda fière-

ment ; puis tournant la tête, fit semblant de chercher ce qu'il avoit presque devant lui. Cette action surprit Blécourt, & fut interprêtée mauvaise pour la France ; puis tout-à-coup faisant comme s'il n'avoit pas vu le Comte d'Harrack, & qu'il s'offrit, pour la première fois, à sa vue, il prit un air de joie, lui sauta au col, & lui dit en Espagnol, fort haut : „ Monsieur, c'est avec beaucoup de plai- „ sir . . . . & faisant une pause, pour l'embrasser mieux, ajouta : „ Oui, Mon- „ sieur, c'est avec une extrême joie que „ toute ma vie . . . , & redoublant d'embrassades, pour s'arrêter encore ; puis acheva : „ & avec le plus grand „ contentement, que je me sépare de „ vous, & prends congé de la très- „ auguste Maison d'Autriche ; „ puis il perce la foule ; chacun courant après, pour savoir quel étoit le Successeur.

L'étonnement & l'indignation du Comte d'Harrack lui fermèrent entièrement la bouche ; mais ils parurent sur

ſon viſage dans toute leur étendue. Il demeura là encore quelques momens ; laiſſa des gens à lui, pour avoir des nouvelles, à la ſortie du Conſeil, & alla s'enfermer chez lui, dans une confuſion d'autant plus grande, qu'il avoit été la dupe de ces accolades, & de la cruelle tromperie des complimens du Duc d'Albranté. Blécourt, de ſon côté, n'en demanda pas davantage ; il courut chez lui, pour dépêcher ſon courrier. Comme il y étoit après, Ubilla lui envoya l'extrait du teſtament, qu'il tenoit tout prêt, & qu'il n'eut qu'à inſérer dans ſon paquet. Harcourt, qui étoit à Bayonne, avoit ordre d'ouvrir tous les paquets du Roi, afin d'agir ſuivant les nouvelles, ſans perdre de tems à attendre les ordres de la Cour, qu'il avoit d'avance, pour tous les cas prévus.

On ſait tout ce qui ſe paſſa en France jusqu'à l'acceptation du Teſtament, & au départ du nouveau Roi d'Eſpagne pour Madrid ; mais, en le laiſſant partir

pour ſes nouveaux Etats, admirons la Providence, qui ſe joue des penſées des hommes, & diſpoſe des Empires. Qu'auroient dit Ferdinand & Iſabelle, Charles V & Philippe II, qui ont voulu tout envahir, à tant de différentes repriſes; qui ont été ſi accuſés d'aſpirer à la Monarchie univerſelle; & Philippe IV même, avec toutes ſes précautions au mariage du Roi, & à la paix des Pyrénées, de voir un Fils de France devenir Roi d'Eſpagne, & par le vœu univerſel de tous les Eſpagnols, & par le teſtament du dernier Roi de leur ſang, ſans deſſein, ſans intrigues, ſans une amorce tirée de notre part; & à l'inſu du Roi, & à ſon extrême ſurpriſe, & de tous ſes Miniſtres; & qui n'eut que l'embarras de ſe déterminer, & la peine d'accepter?



CONSPIRATION CONTRE PHILIPPE V.

TANDIS que Philippe V n'étoit occupé qu'à répandre des graces, ſur les Seigneurs & ſur les peuples du Royaume de Naples, & à confirmer les privilèges, à remettre les dettes, il ſe braſſoit une conſpiration, comme à Vienne, tramée à Rome, & prête d'éclater à Naples. Il ne s'agiſſoit de rien moins que d'aſſaſſiner ce Prince. Un de ces conjurés, qui le vit, dès le lendemain de ſon arrivée, fut ſi touché à ſa vue, qu'il prit, ſur le champ, la réſolution de découvrir le complot. Il s'adreſſa à un des Officiers de la Cour, & demanda à parler au Roi pour une affaire très-importante & très-preſſée; on réſolut de l'admettre; il trouva le Roi accompagné ſeulement de Marſin, des deux Seigneurs

du Despacho, & de Louville ; & en leur présence, il révéla toute la conspiration, & ceux qui en étoient. Il donna des lettres qu'il avoit apportées ; il indiqua des gens travestis en Moines, & des Moines aussi qui devoient arriver le lendemain par différentes portes. Ils arrivèrent effectivement, & furent arrêtés, en entrant dans la ville, avec les lettres dont ils étoient chargés, qui vérifièrent tout ce que leur camarade avoit révélé. On se saisit de plusieurs Seigneurs ; un plus grand nombre prit la fuite ; les prisons furent remplies de criminels ; cependant on avoit dépêché secrettement à Rome, où on se saisit de la cassette du Baron de Lisola, que l'Empereur y tenoit avec une sorte de caractère. Il s'y trouva tant de choses précises sur le projet & sur l'exécution, que la Cour de Vienne n'osa crier contre cette violence.

Les plus coupables, de toute qualité, de ceux qu'on avoit arrêtés, furent

exécutés dans les châteaux de Naples ; d'autres envoyés aux Indes ; plusieurs bannis. On fit grace au grand nombre. Tout ce qui n'étoit point de la conspiration, Seigneurs & peuples, en témoignèrent la plus grande indignation. On crut, sur cette disposition publique, éteindre toute la mauvaise volonté par la clémence, la confiance & les bienfaits. Ils furent poussés jusqu'à former un Régiment des Gardes, entiérement composé de Napolitains ; il fut incontinent sur pied, & le Roi en prit une partie sur le bâtiment qu'il monta, & qui le porta à Final.

Je ne sais qui fut l'Auteur de ce conseil, & d'une confiance si outrée. Elle pensa être funeste. M. le Duc de Vendôme découvrit, par des lettres interceptées, que des Officiers de ce Régiment avoient traité avec le Prince Eugene, de lui livrer le Roi d'Espagne, mort ou vif, en le conduisant à l'armée,

mée, appuyés de deux mille chevaux, que ce Général devoit envoyer sécrettement au-devant d'eux, soutenus d'un plus gros corps, pour s'emparer de sa personne. Sur ces avis, quelques-uns des Officiers furent observés, pour les arrêter tous; mais la crainte d'être découverts, qui les occupoit sans cesse, leur donna des soupçons. Presque tous s'enfuirent. On n'en put saisir que peu, qui avouèrent d'abord tout ce que M. de Vendôme avoit mandé, & ne laissèrent rien ignorer de cet horrible complot. Le Régiment fut aussi-tôt cassé & dispersé; & on veilla, plus que jamais, à la conservation de Philippe V.



SITUATION DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE, SOUS LE MINISTERE DES CARDINAUX ALBERONI ET DUBOIS.

J'AI souvent oui dire au P. de la Tour, Général de l'Oratoire, qui étoit un homme de beaucoup d'esprit, de sens & de savoir, & d'une grande conduite & piété, qu'il falloit que les hommes fussent bien peu de chose devant Dieu, à considérer la plûpart des Empereurs Romains; à considérer quels maîtres ils avoient donné à l'univers alors connu, & en comparaison desquels les plus puissans Monarques de ces derniers siècles n'égalent pas, en puissance & en étendue de Gouvernemens, les premiers Officiers que ces Empereurs employoient, sous eux, au gouvernement de l'Empire.

Si, de ces Monarques universels,

on descend ensuite à ceux qui leur ont succédé dans la suite des siècles, & dans les diverses divisions qu'a successivement formées la chûte de l'Empire Romain, on y retrouvera, en petit, la même réflexion à faire, & on s'étonnera de qui ces divers Royaumes sont devenus la proie & le jouet, sous des Rois particuliers. Je ne sais si c'est que le spectacle frappe plus que la lecture; mais rien ne m'a fait tant d'impression que les deux plus puissantes Monarchies, gouvernées par deux Princes, dont le très-différent caractère s'apperçoit pleinement en tout avec une supériorité d'esprit transcendante & très-pénétrante dans l'un des deux; également conduits par deux hommes de la lie du peuple, qui se rendent, tranquillement & sans obstacle, chacun leur maître, ainsi que de la Monarchie qu'ils dominent; celle-ci l'esclave & le jouet de leur ambition particulière, souvent contre les intérêts les plus

évidens des deux Princes & des deux Monarchies ; deux hommes sans la moindre expérience, sans quoi que ce soit de recommandable, sans le plus léger agrément personnel, sans autre appui, chacun que de soi, qui ne peuvent ou ne daignent cacher leur ambition & leurs intérêts à leurs maîtres, ni leurs fougues ou leurs fureurs ; & qui, dès le premier degré, ne ménagent personne, & ne montrent que la terreur. Un court détail trouvera ici son application importante.

Il faut pour cela se rappeller ce qui s'est passé dans la guerre qui a suivi l'avénement de Philippe V à la Couronne d'Espagne, les funestes revers qui ont ébranlé les Trônes du Grand-père & du Petit-fils, les circonstances déplorables & affreuses où ils se sont trouvés, de ne pouvoir ni soutenir la guerre davantage, ni obtenir la paix : l'un, prêt à passer la Loire, pour se retirer vers la Guienne ou le Langue-

doc ; l'autre à s'embarquer avec sa famille pour l'Inde. L'énormité & la mauvaise foi des propositions faites à Torcy, à la Haye, & à nos Plénipotentiaires, à Gertruidemberg. Enfin, les miracles de Londres qui tirèrent ces deux Monarques des abîmes, par la paix d'Utrecht, & finalement par celle de Rastad & de Bade. On les trouvera dans ces pièces d'une situation si forcée & si cruelle, à des conditions affreusement desirées pour en sortir, du tems de Torcy, lors de son voyage à la Haie, & de la négociation de Gertruidemberg ; à l'état où la paix d'Utrecht & la suite de Rastads & de Bade ont laissé la France & l'Espagne : la disproportion est telle que de la mort à la vie. Tout persuadoit donc, pour la jouissance d'un si grand bien & si peu espérable, d'en profiter par la longue réparation des deux Royaumes, que de si grands & de si longs revers avoient mis aux abois, & de se garantir

avec sagesse de tout ce qui pouvoit troubler cette heureuse tranquillité, & exposer l'épuisement où on étoit encore, à de nouveaux hasards.

La droite raison & le simple sens commun démontrent que ce but étoit ce qui devoit faire l'entière, & la continuelle application du Gouvernement de France & de l'Espagne. Celle-ci n'étoit pas, à la vérité, comme la France, en paix avec toute l'Europe. L'Empereur seul, séparé à son égard de toutes les autres Puissances, n'avoit consenti qu'à une longue trêve; mais aussi bien cimentée qu'une paix, & pour les conditions & pour les garanties. L'Espagne en jouissoit paisiblement, en attendant que les tems & les conjonctures devinssent assez favorables pour convertir cette trêve en une paix. Le Roi d'Espagne ne pensoit qu'à en jouir, & à réparer son Royaume & ses forces. Il y étoit également convié par le dedans qui en avoit grand besoin,

& par le dehors, où il n'auroit pu compter que sur la France, qui sentoit ses besoins, & qui vouloit conserver la paix ; qui de plus avoit perdu Louis XIV ; qui étoit tombée ainsi dans une minorité ; enfin qui, au lieu d'un grand Roi, ayeul paternel de Philippe V, étoit gouvernée par un Régent que Madame des Ursins avoit brouillé avec lui jusqu'à un degré peu commun entre deux Princes, & sur lequel il n'étoit rien moins qu'apparent qu'il pût compter.

C'est dans cette situation, qu'Alberoni parvint à être le maître absolu de l'Espagne, par les prompts degrés que la fortune lui dressa. Le néant de son extraction, ses premiers commencemens auprès du Duc de Vendôme, ses mœurs, sa vie, son caractère, la disgrace de ce Général qui le conduisit à sa suite en Espagne, le fatal mariage de Philippe V, à la fille de son maître, la chûte de la Princesse

des Urſins, l'uſage qu'il ſut faire d'être ſujet, & après Miniſtre du Duc de Parme en Eſpagne, & l'exacte clôture où la politique avoit ſu enfermer Madame des Urſins, & accoutumer Philippe V; en ſorte qu'il n'eut qu'à continuer ce qu'il trouvoit en uſage, & qui ne lui étoit pas moins néceſſaire, qu'il avoit été utile à celle qui l'avoit établi. Gibraltar, demeuré aux Anglais pour n'avoir jamais voulu laiſſer approcher Louville, arrivé à Madrid de la part du Régent, eſt un fatal monument de cette exacte & jalouſe clôture.

Albéroni trouve un Roi ſolitaire, enfermé, livré par ſon tempérament à la ſociété d'une épouſe, dévot & dévoré de ſcrupules, peu mémoratif des grands principes de la Religion, & abandonné à ſon écorce, timide, & opiniâtre, quoique doux & facile à conduire, ſans imagination, pareſſeux d'eſprit, accoutumé à s'abandonner à

la conduite d'un autre, commode au dernier point pour la certitude de ne parler à perſonne, ni de ſe laiſſer approcher, ni encore moins parler pour perſonne, & pour la ſécurité de ne ſonger jamais à une autre femme qu'à la ſienne, glorieux pourtant, haut & touché de conquérir, & d'être compté en Europe ; & ce qui eſt incompréhenſible, ſans penſer, avec de la valeur, à ſortir de Madrid, & content de la vie du monde la plus triſte, la plus unie, ſans penſer jamais à la varier, ni donner le moindre amuſement à ſon humeur mélancholique, que des battues & tête-à-tête avec la Reine, en chemin & dans la feuillée deſtinée à tirer ſur des bêtes qu'on lui faiſoit paſſer.

Une Reine pleine d'eſprit, de graces, de hauteur, d'ambition, de volonté de gouverner & de dominer ſans partage, à qui rien ne coûta pour s'y porter & s'y maintenir, hardie, entre-

prenante, jalouse, inquiète, ayant toujours en perspective le triste état des Reines veuves d'Espagne, pour l'éviter à quelque prix que ce pût être; & voulant pour cela, à quelque prix que ce fût, fournir à un de ses fils un état souverain, haïssant les Espagnols à visage découvert, abhorrée d'eux de même; & n'ayant de ressource que dans les Italiens, qu'elle favorisa, tant qu'elle put, de conseil & de confiance qu'aux sujets & au Ministre de Parme, qui l'étoit allé chercher & étoit venu avec elle; d'ailleurs ignorant toutes choses, élevée dans un réduit du Palais de Parme, par une mère austère qui ne lui donna connoissance de rien, & ne la laissa voir ni approcher de personne, & passée de-là sans milieu dans la Spélonque du Roi d'Espagne, où elle demeura tant qu'il vécut, sans communication avec qui que ce pût être; réduite ainsi à ne voir que par les yeux d'Albéroni, le seul avec qui elle

fut accoutumée par le tems du voyage ; le seul avec qui elle crut pouvoir se confier par sa qualité d'esprit & de Ministre de Parme en Espagne ; le seul dont elle voulut se servir pour gouverner le Roi & la Monarchie ; parce que n'ayant point d'état, il ne pouvoit point se passer d'elle, ni jamais, à son avis, lui manquer, ni lui porter ombrage.

Tel fut le champ ouvert & présenté à Albéroni pour travailler à sa fortune, sans émule & sans contradicteur ; telle fut la source de sa sécurité à tout entreprendre au dedans & au dehors ; à s'enrichir dans les ténèbres d'une administration difficile à découvrir, impossible à révéler ; à se rendre redoutable sans nulle sorte d'égards, pour ne trouver aucun obstacle ; à commettre sans ménagement le Roi & la Reine d'Espagne pour son Cardinalat, avec les plus grands & les plus scandaleux éclats ; & depuis pour son

Archevêché de Séville, qui fut le commencement de ſon déclin ; enfin à engager une guerre folle contre l'Empereur, malgré toute l'Europe, & abandonné de toute l'Europe ; l'Empereur au contraire puiſſamment ſécouru, & aidé vigoureuſement par la France, l'Angleterre & la Hollande.

De-là les efforts prodigieux pour ſoutenir une guerre ſi follement entrepriſe ; pour ſe rendre néceſſaire & ſe maintenir dans le ſouverain pouvoir, & ſe procurer les moyens de s'enrichir & de pêcher en eau trouble dans les marchés, les fournitures, les entrepriſes de toutes ſortes dont il diſpoſoit ſeul ; de-là cette opiniâtreté funeſte à rejetter tout accommodement que l'Eſpagne n'eut oſé eſpérer, & qui établiſſoit un des fils de la Reine dès-lors en Italie, avec promeſſe & toute apparence de le voir bientôt en poſſeſſion des Etats, de l'Armée de Toſcane, par les Officiers de l'Angleterre,

ſur l'Empereur ; laquelle vouloit éviter une guerre qui la privoit du Commerce de l'Eſpagne & des Indes.

Ces efforts achevèrent d'épuiſer inutilement l'Eſpagne, annéantirent ſa Marine qui venoit de ſe relever ; d'où il arriva que cette Couronne ſouffrit après, par un enchaînement de circonſtances, un préjudice accablant dans les Indes, qui firent bien craindre qu'elle ne pût jamais s'en relever.

C'eſt ce qu'opéra le tout-puiſſant Règne de ce Miniſtre en Eſpagne, quoique fort court, qui, après avoir inſulté toute l'Eſpagne, traité Rome indignement, offenſé toutes les Puiſſances de l'Europe, & très-dangereuſement le Régent en particulier, contre lequel il voulut ſoulever tout le Royaume, chaſſé enfin honteuſement d'Eſpagne, s'en trouva quitte, après quelques mois d'embarras, & à l'abri de ſa pourpre & de ſes immenſes richeſſes qu'il s'étoit bien gardé de pla-

cer en Eſpagne, & figura bientôt à Rome dans les premiers emplois, où il ſe moqua pleinement de la colère de toute l'Europe, qu'il avoit excitée contre lui; & mépriſa impudemment celle de ſes maîtres, qui, de la plus vile pouſſière, l'avoient élevé juſqu'au point de ne pouvoir lui nuire, ni ſe venger de lui. Ni cette leçon, toute-fois quelque forte qu'elle fût, ni la connoiſſance que le Roi d'Eſpagne eut de tous les criminels & faux départemens d'Albéroni; après qu'il l'eût chaſſé, & que les langues furent déliées, ils ne furent capables de le dégoûter de ſon abandon à un ſeul : la pareſſe & l'habitude furent plus fortes.

On vit quelque choſe en Eſpagne, ſinon plus violent, au moins plus ridicule, dans le Règne du Hollandois qui ſuccéda à la toute-puiſſance d'Albéroni, & qui, chaſſé à ſon tour, en fut combler la meſure chez les Corſaires de Barbarie; où, faute d'au-

tre retraite, il alla finir ses jours. Mais rien ne put dégoûter Philippe V d'un premier Ministre dont il n'a jamais pu se passer.

La France eut aussi ses révolutions; elles furent étonnantes sous un Prince à qui rien ne manqua pour le plus excellent Gouvernement. Connoissances de toutes les sortes; connoissance des hommes, expérience personnelle & longue, tandis qu'il ne fut qu'un particulier; traverses les moins communes; réflexions sur le Gouvernement de différens pays, & sur-tout sur le nôtre; mémoire qui n'oublioit & ne confonfondoit jamais; lumières infinies; nulles passions incorporelles, & les autres; sans aucune prise sur son secret, ni sur son administration; discernement exquis; défiance extrême; facilité surprenante de travail; une éloquence naturelle & noble, avec une justesse & une facilité incomparables de parler en tout genre; infiniment d'esprit; & un sens

si droit & si juste, qu'il ne se seroit jamais trompé, si, en chaque chose & en chaque affaire, il avoit suivi la première lumière & la première impression de son esprit.

Personne n'a jamais eu tant, & une si longue expérience que lui, de l'Abbé Dubois; personne aussi ne l'a-t-il si bien connu; & quand je me rappelle ce qu'il en a dit dans tous les tems de sa vie, & dans le moment même qu'il le déclara premier Ministre; & encore depuis, il est impossible de comprendre comment il fit pour s'abandonner tout-à-fait à lui.



PORTRAIT HISTORIQUE, FORTUNE ÉTRANGE, ET ANECDOTES DU CARDINAL ALBÉRONI.

ALBÉRONI étoit fils d'un Jardinier, qui, se sentant de l'esprit, avoit pris le petit collet, pour, sous une figure d'Abbé, aborder où son sarreau de toile eût été sans accès. Il étoit bouffon; il plut à Monsieur de Parme comme un bas valet dont on s'amuse. En s'en amusant, il lui trouva de l'esprit, & pensa qu'il ne pouvoit pas être incapable d'affaire. Il ne crut point que la tournure de M. de Vendôme demandât un autre Envoyé; il le chargea d'aller continuer & finir ce que l'Evêque de Parme avoit laissé à achever.

Albéroni, qui n'avoit point de mor-

gue à garder, & qui ſavoit très-bien qui étoit Vendôme, réſolut de lui plaire, à quelque prix que ce fût, pour venir à bout de ſa commiſſion au gré de ſon maître, & par-là de s'avancer auprès de lui. Il traita donc avec M. de Vendôme, égaya ſon affaire par des plaiſanteries qui firent d'autant mieux rire le Général, qu'il l'avoit préparé par force louanges & hommages.

M. de Parme, qui, dans ſa poſition, avoit plus d'une choſe à traiter avec M. de Vendôme, voyant combien Albéroni avoit heureuſement commencé, ſe ſervit toujours de lui. Celui-ci prit à tâche de plaire aux principaux valets, de ſe familiariſer avec tous, & de prolonger ſes voyages. Il fit à M. de Vendôme, qui aimoit les mets extraordinaires, des ſoupes au fromage, & d'autres ragoûts étrangers qu'il trouva excellens; & il voulut qu'Albéroni en mangeât avec lui;

& de cette ſorte, il ſe mit ſi bien avec ce Prince, qu'eſpérant plus de fortune dans ſa maiſon, qu'à la Cour de ſon maître, où il ſe trouvoit de trop bas aloi, il fit en ſorte de ſe faire débaucher d'avec lui, & de faire accroire à M. de Vendôme, que l'admiration & l'attachement qu'il avoit conçue pour lui lui, faiſoient ſacrifier tout ce qu'il pouvoit eſpérer de fortune à Parme.

Ainſi il changea de maître; & bientôt après, ſans ceſſer ſon métier de bouffon & de faiſeur de potages & de ragoûts bizarres, il mit le nez dans les lettres de M. de Vendôme, réuſſit à ſon gré, devint ſon principal Secrétaire, & celui à qui il confioit ce qu'il avoit de plus particulier & de plus ſecret.

Cela déplut fort aux autres Secrétaires; la jalouſie s'y mit, au point que s'étant querellé dans un marché, un d'eux le pourſuivit plus de mille pas

à coups de bâton, à la vue de toute l'Armée. M. de Vendôme le trouva mauvais; mais ce fut tout. Albéroni, qui n'étoit pas homme à quitter prise pour si peu de chose, en si beau chemin, s'en fit un mérite auprès de son maître, qui, le goûtant de plus en plus, & lui confiant tout, le mit de toutes ses parties, & sur le pied d'un ami de confiance plutôt que d'un domestique, à qui ses familiers & les plus haut-huppés de son Armée firent la Cour.

COUPS DE CANNE REÇUS PAR LE CARDINAL D'ALBÉRONI.

PHILIPPE V étoit très-valétudinaire, & la Reine & Albéroni le tenoient dans une grande solitude. Le Duc d'Escalonne, que l'on appelloit

toujours le Marquis de Villena, Major-dome du Roi, étoit l'homme le plus respecté du Royaume par sa vertu, ses emplois & ses services. La Médecine du Roi est toute entière sous la charge de son Majordome; elle doit lui rendre compte de tout; il doit être présent à toutes les consultations du Roi; & le Roi ne doit prendre aucun remède, qu'il ne le sache, qu'il n'approuve, qu'il ne soit présent.

Villena voulut faire sa charge; Albéroni lui fit insinuer que le Roi vouloit être en liberté, & qu'il feroit mieux sa cour de se tenir chez lui, ou d'avoir de la discrétion & de la complaisance; de ne point entrer où il étoit, & d'apprendre de ses nouvelles à la porte. Ce fut un langage que le Marquis ne voulut point entendre. On avoit tendu au fond du grand cabinet des miroirs, un lit en face de la porte, où on avoit mis le Roi;

& comme la pièce eſt vaſte & longue, il y a loin de cette porte, qui donne dans l'extérieur, juſqu'au fond où étoit le lit. Albéroni fit encore avertir le Marquis que ſes ſoins l'importunoient. Celui-ci ne laiſſa pas d'entrer toujours. A la fin, de concert avec la Reine, le Cardinal réſolut de lui fermer la porte.

Le Marquis s'y étant préſenté un après-dîner, un des valets intérieurs l'entre-ouvre, & lui dit, avec beaucoup d'embarras, qu'il lui étoit défendu d'entrer. « Vous êtes un inſolent, ré» pondit le Marquis, cela ne peut pas » être, » & pouſſant la porte ſur le valet il entre. Il eut en face la Reine aſſiſe au chevet du lit du Roi, le Cardinal debout auprès d'elle, & le peu d'admis, qui n'étoient pas même fort éloignés du lit. Le Marquis, qui étoit avec beaucoup de orgueil, fort mal ſur ſes jambes, s'avance à petits pas, appuyé ſur ſon petit bâton. La Reine

& le Cardinal le voient & le regardent. Le Roi étoit trop mal pour prendre garde à rien, & ſes rideaux étoient fermés, excepté du côté où étoit la Reine.

Voyant approcher le Marquis, le Cardinal fait ſigne à un des valets de lui dire de ſortir ; & tout de ſuite voyant que le Marquis s'avançoit toujours, il alla à lui, & lui rémontra que le Roi vouloit être ſeul, & le pria de s'en aller. « Cela n'eſt » point vrai, lui dit le Marquis, je » vous ai toujours regardé : vous ne » vous êtes point approché du lit, » & le Roi ne vous a point parlé. »

Le Cardinal inſiſtant & ne réuſſiſſant pas, le prit par le bras pour le faire retourner. Le Marquis lui dit qu'il étoit bien inſolent de vouloir l'empêcher de voir le Roi & de faire ſa charge. Le Cardinal, plus fort que lui, ſe retourna, l'entraînant vers la porte, ſe diſant toutefois des ſottiſes;

le Cardinal en mesure, mais le Marquis ne l'épargnant point.

Lassé d'être traité de la sorte, le vieux Marquis lui dit qu'il n'étoit qu'un petit faquin, à qui il sauroit apprendre le respect qu'il lui devoit ; & dans cette chaleur & cette poussée, le Marquis, qui étoit foible, tomba heureusement dans un fauteuil qui se trouva là. De colère de sa chûte, il lève son petit bâton, & le laisse tomber de toute la force d'un ennemi, sur les oreilles & les épaules du Cardinal, en l'appellant petit coquin, petit faquin, petit impudent, qui ne méritoit que les étrivières. Le Cardinal, qui le tenoit d'une main à son tour, s'en débarrassa & s'éloigna ; le Marquis continuant tout haut ses injures, le menaçant avec son bâton. Un des valets vint lui aider à se relever du fauteuil & à gagner la porte ; car après cette expédition, il ne songea plus qu'à s'en aller.

La Reine regarda de ſon ſiège toute l'aventure, ſans bouger, ni mot dire; & le peu qui étoit dans la chambre, ſans oſer remuer. Je l'ai ſu de tout le monde en Eſpagne, & de plus j'en ai demandé l'hiſtoire & le plus exact détail au Marquis de Villena, qui étoit la droiture & la vérité même, qui avoit pris de l'amitié pour moi, & qui me l'a contée avec plaiſir telle que je l'écris. Santa-Cruz & L'Arco, les deux Gentilshommes de la chambre, qui me l'ont auſſi contée, rioient ſous cape; le premier avoit refuſé de lui aller dire de ſortir, & après ils l'accompagnèrent à la porte.

Le rare eſt que le Cardinal furieux, mais ſaiſi de la dernière ſurpriſe des coups de bâton, ne ſe défendit point, & ne ſongea qu'à ſe dépêtrer. Le Marquis lui cria de loin que, ſans le reſpect dû au Roi, & à l'état où il ſe trouvoit, il lui donneroit cent coups de pied dans le ventre, & le mettroit

dehors par les oreilles. Le Roi étoit si mal qu'il ne s'apperçut de rien.

Un quart d'heure après que le Marquis se fut retiré chez lui, il reçut un ordre de se rendre à une de ses terres, à trente lieues de Madrid. Le reste du jour, sa maison ne désemplit pas de tout ce qu'il y avoit de plus considérable à la Cour, à mesure qu'on apprit l'aventure qui fit un bruit furieux. Il partit le lendemain avec ses enfans : le Cardinal demeura toutefois si effrayé, que, content de l'exil du Marquis & de s'en être défait, il n'osa passer aux censures pour avoir été frappé. Cinq ou six mois après, il lui envoya ordre de revenir, sans qu'il en eût fait la plus légère demande.

L'incroyable est que l'aventure, l'exil, le retour ont été entiérement ignorés du Roi d'Espagne jusqu'à la chûte du Cardinal. Le Marquis n'a jamais voulu le voir, ni ouir parler de lui pour

quoi, que ce pût être, depuis qu'il fut revenu, quoique le Cardinal fût abſolument le maître, & que ſon orgueil fût fort humilié de cette digne & juſte hauteur, & d'autant plus piqué qu'il n'oublia rien pour ſe rapatrier avec lui, ſans d'autre ſuccès que d'en recueillir des mépris, qui accrurent beaucoup la conſidération publique dont jouiſſoit ce ſage & vertueux Seigneur.

CHUTE DU CARDINAL ALBERONI.

LEs tyrans & les ſcélérats ont leur terme : ils ne peuvent paſſer celui que leur a preſcrit l'Arbitre éternel de toutes choſes. L'Europe entière, victime des manœuvres d'Albéroni par ce endroit ou par un autre, déteſtoit un maître abſolu de l'Eſpagne, dont la perfidie, l'ambition, l'intérêt per-

ſonnel, les vues toujours obliques, ſouvent les caprices, quelquefois même la folie, étoient le guide, & dont l'unique intérêt, continuellement varié & diverſifié, ſelon que la fantaiſie le lui montroit, ſe cachoit ſous des projets toujours incertains, & dont la plupart étoient d'une exécution impoſſible.

Accoutumé à tenir le Roi & la Reine dans ſes fers, & dans la priſon la plus étroite & la plus obſcure, où il avoit ſu les renfermer, ſans communication avec perſonne, à ne voir, à ne ſentir, à ne reſpirer que par lui, & à remplir toutes ſes volontés en aveugles, il faiſoit trembler toute l'Eſpagne, & avoit anéanti tout ce qu'elle avoit de plus grand, par ſes violences.

Ne ſongeant plus à garder aucune ſorte de meſure, mépriſant ſon maître & ſa maîtreſſe, dont il avoit abſorbé toutes les volontés & tout le pouvoir, il brava

ſucceſſivement toutes les puiſſances de l'Europe, & ne ſe propoſa rien moins que de les tromper toutes, puis de dominer, de les faire ſervir à tout ce qu'il imaginoit; & ſe voyant enfin à bout de toutes ſes ruſes, à exécuter ſeul & ſans alliés le plan qu'il s'étoit formé.

Son plan n'étoit rien moins que d'enlever à l'Empereur tout ce que la paix d'Utrecht lui avoit laiſſé en Italie, ce que la maiſon d'Eſpagne y avoit poſſédé, d'y dominer le Pape, le Roi de Sicile, auquel il vouloit ôter cette île, comme arrachée à l'Eſpagne par la même paix, dépouiller l'Empereur du ſecours de la France & de l'Angleterre, en ſoulevant la première contre le Régent, par les menées de l'Ambaſſadeur Cellamare, & du Duc du Maine; & jettant le Roi Jacques en Angleterre par le ſecours du Nord, pour occuper le Roi Georges par une guerre civile; enfin de profiter pour

ſoi de ces déſordres, pour tranſporter ſûrement en Italie, que ſon Cardinalat lui faiſoit regarder comme un aſyle aſſuré contre les revers, l'argent immenſe qu'il avoit pillé & ramaſſé en Eſpagne, ſous prétexte d'y faire paſſer les ſommes néceſſaires au Roi d'Eſpagne, pour y ſoutenir la guerre & les conquêtes qu'il y feroit ; & cet objet d'Albéroni étoit peut-être le moteur en lui de ſes vaſtes projets : leur folie ne peut être compriſe.

Ce ne fut qu'enſuite qu'on découvrit enfin, avec le plus grand étonnement, que ſon obſtination dans ſa place, & à rejetter toutes ſortes de propoſitions les plus raiſonnables, n'avoit point d'autre fondement que ſa folie, ou d'autres reſſources que les ſeules forces d'Eſpagne, contre celles de l'Empereur, de la France, de l'Angleterre & de la Hollande, que cette dernière Couronne entraîna après ſoi.

Pour comble d'extravagance, la

découverte de la conſpiration tramée en France, le bon ordre qui y fut mis auſſi-tôt, ni les contre-tems arrivés dans le Nord, qui ne laiſſèrent plus d'eſpérance à Albéroni d'occuper ces deux Couronnes chez elles, aſſez puiſſament pour leur faire quitter priſe au dehors, ne le purent retenir de pouſſer la guerre & ſes projets, dont les prodigieux préparatifs avoient entièrement achevé d'épuiſer l'Eſpagne, ſans l'avoir pu mettre un moment en état de tenir contre l'Europe, neutre ou alliée, pour ſoutenir l'Empereur en Italie, qui à la fin y gagna Naples & Sicile, & quelques reſtes de la Lombardie qu'il n'y poſſédoit pas.

Albéroni abhorré en Eſpagne comme un cruel tyran de la Monarchie qu'il s'approprioit uniquement; en France, en Angleterre, à Rome, & par l'Empereur, comme un ennemi implacable & perſonnel, ſembloit n'avoir pas la moindre inquiétude. Il étoit pourtant

impossible que le Roi & la Reine ignorassent les malheurs de leurs troupes, de leur flotte en Sicile, le danger prochain de la révolution de Naples, l'impossibilité de réparer tant de pertes, & de contenir, avec les seules forces d'Espagne, qui n'en avoit plus aucunes, celles de l'Empereur, de la France & de l'Angleterre, même de la Hollande, les cris du Pape & de toute l'Italie.

Le Régent & Dubois n'avoient que trop de raisons de le regarder, depuis long-tems, comme leur ennemi personnel, & chacun d'eux étoit sourdement occupé de sa perte. Ils eurent ce moment favorable : ils surent en profiter. Le comment, c'est le curieux détail qui n'est pas venu jusqu'à moi; ce qui mérite bien d'être regretté. M. le Duc d'Orléans a survécu à Dubois trop peu de tems, pour que j'aie pu repasser avec lui que peu de choses; & celle-ci est une de celles que je n'ai point

point mis sur le tapis, depuis que sa confiance me fut rouverte, entraîné par le courant & par bien d'autres choses, & comptant toujours d'avoir le tems d'y revenir. Tout ce que j'ai su, avec connoissance, par M. le Duc d'Orléans, dans le tems même; mais en deux mots, & depuis en Espagne, sans y avoir trouvé plus d'éclaircissemens, c'est que ce qu'Albéroni avoit toujours redouté, arriva.

Il trembloit du moindre Parmésan qui arrivoit à Madrid, & n'omit rien, par le Duc de Parme & par tous les moyens, pour les empêcher d'y venir. Il regarda sans cesse, avec tremblement, tous ceux dont il n'avoit pu rompre le voyage, ni procurer le renvoi. Parmi ceux-ci, il ne craignit rien tant que la nourrice de la Reine, à laquelle, parmi ses ménagemens, il lâchoit de tems en tems des coups de caveſſon pour la contenir, & où le raisonnement politique avoit peut-être

moins de part que l'humeur. Cette nourrice, qui étoit une grosse paysanne du pays de Parme, se nommoit Dona Laura Piscatori ; elle n'étoit venue en Espagne que quelques années après la Reine, qui l'avoit toujours aimée, & qui la fit, peu après, son *Assa feta*, sa première femme de chambre, mais qui, en Espagne, est tout autrement considérée qu'ici. Laura avoit amené son mari, paysan de tout point, que personne ne voyoit & ne connoissoit ; mais Laura avoit de l'esprit, du tour, des vues, à travers la grossièreté de ses manières qu'elle avoit conservées, ou par habitude, ou peut-être aussi par politique, pour se faire moins soupçonner ; comme les personnes de cette extraction, parfaitement intéressée : elle n'ignoroit pas combien Albéroni souffroit de sa présence, & craignoit sa faveur auprès de la Reine, qu'il vouloit posséder seul ; & plus sensible aux coups de patte qu'elle recevoit de

tems en tems de lui, qu'à ses ménanagemens ordinaires, elle ne le regardoit que comme un ennemi dangereux, qui la retenoit dans d'étroites bornes, & qui l'empêchoit de profiter de sa faveur, en contenant là-dessus la Reine elle-même ; & que son dessein étoit de la faire renvoyer à Parme, & de n'oublier rien pour y réussir.

Voilà tout ce que j'ai pu apprendre, sans aucun détail, sinon que voyant la conjoncture favorable, par ce qui vient d'être présenté, de la situation des affaires d'Espagne, où la tyrannie d'Albéroni étoit généralement abhorrée, elle fut aisément gagnée par l'argent du Régent, & l'intrigue de l'Abbé Dubois, pour attaquer Albéroni auprès de la Reine ; & par elle, auprès du Roi, comme un Ministre qui avoit ruiné l'Espagne, qui étoit l'unique obstacle de la paix, par ses vues personnelles, auxquelles il avoit sacrifié sans cesse leurs Majestés Catholiques, & les avoit com-

miſes ſeules contre toutes les Puiſſances de l'Europe. Comme je ne raconte que ce que je ſais, je ſerai bien court ſur un évènement auſſi intéreſſant.

Laura réuſſit. Albéroni, au moment le moins attendu, reçut un billet du Roi d'Eſpagne, par lequel il lui ordonnoit de ſe retirer à l'inſtant, ſans le voir, ni écrire à lui, ni à la Reine, & de partir dans deux fois vingt-quatre heures, pour ſortir d'Eſpagne; & cependant un Officier des Gardes-du-Corps fut envoyé auprès de lui juſqu'au moment de ſon départ.

Comment cet ordre accablant fut reçu, ce que fit, & ce que devint le Cardinal, je l'ignore; je ſais ſeulement qu'il obéit, & qu'il prit ſon chemin par l'Arragon; on eut ſi peu de précaution, à l'égard de ſes papiers & des choſes qu'il emportoit, & qui furent immenſes, en argent & en pierreries, que ce ne fut qu'après les premières journées, que le Roi d'Eſpagne fut averti que le teſta-

ment original de Charles II ne se trouvoit plus. On jugea aussi-tôt qu'Albéroni avoit emporté ce titre si précieux, par lequel Charles II nommoit Philippe V Roi d'Espagne, lui léguoit tous ses vastes Etats; pour s'en servir peut-être à gagner les bonnes graces & la protection de l'Empereur, en lui en faisant le sacrifice. On fit courir après Albéroni; & ce ne fut pas sans les plus terribles menaces, qu'il rendit enfin le testament, & quelques autres papiers importans, qu'on s'étoit apperçu en même tems qui manquoient.

La terreur qu'il avoit imprimée, l'étoit si profondément, jusqu'à ce moment, que personne n'osa parler, ni montrer sa joie, quoiqu'il fût parti; mais cet évènement rassurant contre le retour, ce fut un débordement sans exemple, d'allégresse universelle, d'imprécations, de rapports contre lui, au Roi & à la Reine.

TABLEAU DE LA COUR D'ESPAGNE, EN 1721.

OUTRE les inimitiés particulières, & les divisions que l'ambition & les différens intérêts forment & entretiennent dans les Cours, il y en avoit de nationales dans celle de Madrid. La Reine étoit d'un poids très-principal dans les affaires de toute espèce, dans les choix, dans les graces; si elle n'étoit pas sûre de l'admission, elle l'étoit au moins de l'exclusion; son créditcertain, & invulnérable, étoit universellement au-dedans & au-dehors. Elle étoit Italienne; Albéroni l'étoit aussi; tous deux regnèrent conjointement, comme avoit fait la feue Reine avec la Princesse des Ursins, & avoient tous attiré des Italiens à la Cour, & dans le service militaire.

Le besoin de menager la Nation Es-

pagnole, & la reconnoiſſance dûe à ſa fidélité ſingulière dans les revers les plus déſeſpérés; & les plus ſignalés ſecours, qui avoient, par deux fois, fait revenir la Couronne ſur la tête de Philippe V, avoient duré preſque juſqu'à la mort de cette Reine, qui n'avoit ceſſé de s'attacher les Eſpagnols, par le ſolide & par le charme de ſes manières, qui l'en avoient, pour ainſi dire, fait adorer.

Après ſa mort, le Roi, enfermé dans l'hôtel de Medina-Celi, avec la Princeſſe des Urſins, n'y voyoit qu'elle dans tous les momens de la journée; par ci, par là, quelques-unes des ſept ou huit perſonnes qu'elle avoit choiſies pour ſe relayer les unes & les autres, à toute autre exception, pour accompagner le Roi à la chaſſe & à la promenade, & deſquelles elle étoit parfaitement aſſurée; les dangers étoient paſſés; elle gouvernoit ſeule, en plein & publiquement, ſans contradiction de perſonne. Le traitement d'Alteſſe, qu'elle avoit fait don-

ner à M. le Duc de Vendôme, & à elle-même, avoient mis les Eſpagnols au déſeſpoir contr'elle; & leur haine éclatoit de toutes parts, malgré ſa puiſſance. La néceſſité des ménagemens étoit paſſée avec la guerre. Elle tenoit le Roi au point de ne pas écouter Louis XIV, qu'elle offenſa, & qui la perdit. Elle rendit donc aux Eſpagnols haine pour haine, mais toute puiſſante de ſa part.

Le ſecond mariage du Roi d'Eſpagne fut ſon ouvrage; perſonne, en Eſpagne, ni ailleurs, n'en douta. Elle en étoit même bien aiſe: mais la conſéquence fut que ce ſecond mariage ne ſe trouva pas du goût des Eſpagnols; & pour d'autres raiſons, fut peu agréable à l'Etat, à la Maiſon, au perſonnel de la nouvelle Reine, au point que la chûte ſi précipitée de la Princeſſe des Urſins, par l'arrivée de cette Reine, ne pût la réconcilier avec les Eſpagnols, & beaucoup moins les Eſpagnols avec elle; à qui elle ne pardonna jamais l'éloignement de ſon mariage.

On a vu comment elle s'empara de l'esprit du Roi d'Espagne, ainsi qu'Alberoni, bientôt après. Entre son introduction & le comble de sa puissance, il y eut assez d'intervalle pour laisser aux Espagnols la liberté de se répandre sur un champignon poussé de si bas, par une main qui leur étoit déjà odieuse; ce fut bien pis pour les sentimens, quand le poids du joug les empêcha d'en parler. Ils s'exhâlèrent à la vérité, à sa chûte, mais cette chûte même étoit l'ouvrage de la Reine, qui n'en demeuroit que plus absolue & plus régnante : ainsi ils ne l'en aimèrent pas mieux; & elle-même eut tant d'éloignement pour eux, qu'elle dédaigna de profiter d'une conjoncture si favorable pour se les rapprocher. Aussi est-il incroyable jusqu'où alla cette réciproque aversion. Elle sortoit avec le Roi pour aller à Toché, ou à la chasse; le peuple crioit sans cesse, ainsi que les Bourgeois, dans leurs boutiques : *Viva el Re y la Savoyana; y la Sa-*

voyana ! ils répétoient ſans ceſſe, *y la Savoyana*, à gorge déployée, afin qu'on ne ſe méprît pas ; ſans qu'aucune voix criât jamais : *viva la Reina* ! La Reine faiſoit ſemblant de mépriſer cela ; mais elle ſe dépitoit en elle-même ; on le voyoit ; elle ne pouvoit s'y accoutumer ; auſſi diſoit-elle fort librement, & m'a dit à moi-même pluſieurs fois : » Les Eſpagnols ne m'aiment point, » mais je les hais bien auſſi ; » avec un air de pique & de colère. Ce n'étoit pas qu'il n'y en eût quelques-uns, mais en très-petit nombre, qu'elle aimoit, comme Santa-Cruz, & quelques autres ; la Comteſſe d'Altamire, Montigo, & quelques-uns encore qu'elle traitoit bien, à cauſe de leurs places & de leur état, même familièrement & avec un air de bonté ; comme le Duc de l'Arco, à cauſe du goût du Roi ; par la même raiſon, & par la conjonĉture d'alors, elle traitoit bien les François ; mais au fond, elle ne les aimoit pas. Son goût

étoit déclaré pour les Italiens, qui se rassembloient entr'eux en cabale, contre les Espagnols, sous la protection de la Reine.

Les Flamands s'accrochoient à eux pour plaire à la Reine, & par une ancienne aversion de leur Nation pour les Espagnols; & ce qu'il y avoit d'Irlandais aussi, en Officiers & en *Senoras de honor*, & en Caméristes, quoique le Duc d'Ormond & le Marquis de Lede, auxquels chacune des deux Nations se ralliojent, se maintinssent bien avec la Reine & avec les Espagnols; des Espagnols aussi, mais en petit nombre, se joignoient à la cabale Italienne, comme Motigo, tout jeune qu'il étoit encore; comme Miraval, Gouverneur de Castille, ami intime du Duc de Popoli; & quelques-autres, soit dans des vues de fortune, soit pour avoir encore secrétement la Maison d'Autriche dans le cœur. Les Espagnols payoient de haine, de hauteur, de mépris, & ne détestoient

rien tant au monde que les Italiens ; & après eux, les Flamands.

Ils souffroient les Irlandois ; & la considération du Roi, qui aimoit fort les François, les retenoient encore à leur égard. Ce qui faisoit encore cette différence, c'est qu'ils trouvoient beaucoup de Seigneurs des deux premières Nations, en leur chemin, pour les fortunes, les distinctions, les charges & les grandes places ; ce qui ne se rencontroit pas dans les deux autres, où il n'y avoit personne à pouvoir s'égaler à eux ; & d'ailleurs les François, établis à demeure, n'étoient rien pour le nombre. Caylus étoit le seul qui pointât vers la fortune. Il étoit Militaire, fort Courtisan, & point marié ; toutefois il avoit la Toison, & visoit à être Capitaine-Général d'une Province & d'Armée. Il y arriva en effet ; &, long-tems depuis mon retour, à la Grandesse, & à la Vice-Royauté du Pérou ; mais ce n'étoit qu'un seul homme.

A l'égard du Duc de Liria, il avoit ſu ſe maintenir avec les uns & les autres, & il en étoit regardé comme naturel Eſpagnol, à cauſe de ſa femme, héritière en Eſpagne ; car tous ces Seigneurs, Italiens & Flamands, n'avoient que leurs titres, leurs charges & leurs emplois, & pas un pouce de terre ; au lieu que le Duc de Liria n'avoit de terres, d'eſpérances & d'établiſſemens qu'en Eſpagne. Ces deux cabales ; l'Eſpagnol ſur ſon pallier, l'Etranger, ſous la bannière de la Reine, n'étaloient, ni ne ſe montroient au-dehors, mais en deſſous, ſe guettoient ſans ceſſe ; & par leur haine, leur envie, leur jalouſie, faiſoient des mouvemens intérieurs. La Reine, à la vie qu'elle menoit, ne pouvoit pas toujours être avertie, & tout ce menu lui échappoit ; parce que les Sécretaires d'Etat & tous les Membres des Conſeils & des Juntes, pour ce qui en ſubſiſtoit, étoient tous Eſpagnols, & parce que encore les Grands Seigneurs

d'Eſpagne ne laiſſoient pas de trouver des accès auprès du Roi, quelqu'enfermé qu'il fût. Au fond, ce Prince les conſidéroit, & donnoit dans ſon cœur & dans ſon goût, une grande préférence aux Eſpagnols ſur toute autre Nation, excepté la Françoiſe; mais ſur laquelle il ne manifeſtoit pas tout ſon goût, en conſidération des Eſpagnols; laquelle conſidération étoit bien connue de la Reine, & la contraignoit beaucoup & ſouvent.

Toutes ces choſes, inviſibles au gros du monde, en détail, même de la Cour, étoit un ſpectacle fort intéreſſant, ou fort amuſant & curieux pour qui étoit au fait des perſonnages de l'intérieur du Palais, & des événemens.

Ceci conduit naturellement à donner le tableau unique extérieur du journalier du Roi & de la Reine d'Eſpagne, parce que rien n'influe tant ſur le grand & ſur le petit, que cette mécanique des Souverains. C'eſt ce qu'une expérience

continuelle apprend à ceux qui ſont initiés dans l'intérieur, par la faveur, ou par les affaires ; & à ceux du dehors, aſſez en confiance avec ces initiés, pour qu'ils leur parlent librement. Je dirai, en paſſant, par l'expérience que j'ai faite pendant plus de vingt ans, en l'une & l'autre manière, que cette connoiſſance eſt une des meilleures clefs de toutes les autres, & qu'elle manque toujours aux hiſtoires, ſouvent aux mémoires, dont les plus intéreſſans & les plus inſtruits le feroient davantage, ſi leurs Auteurs avoient moins négligé cette partie, que, qui n'en connoît pas le prix, regarde comme une bagatelle indigne d'entrer dans un récit. Toutefois ſuis-je bien aſſuré qu'il n'eſt point de Miniſtre d'Etat, de Favori ; de ce peu de gens de tout âge, qui ſont initiés dans l'intérieur néceſſaire des Souverains, par le ſervice de leurs emplois, ou de leurs charges, qui ne ſoient en tout de mon ſentiment là-deſſus.

La Reine, en arrivant en Eſpagne, ne ſongea qu'à remplir ſeule auprès du Roi, le vuide qu'y laiſſoit l'expulſion qu'elle venoit de faire de la Princeſſe des Urſins; & le Roi, impatient par tempérament d'avoir une épouſe, & timoré ſur ſon devoir, lui donna là-deſſus tout le jeu qu'elle pouvoit deſirer; mais accoutumée aux tête à tête continuels, tout au plus en tiers, la Reine n'eut pas à choiſir.

Son peu de connoiſſance lui fit bientôt admettre entre eux deux, Albéroni, qui étoit le ſeul homme qu'elle connût, & qui, uni d'intérêt avec elle, en qualité de Parméſan, & le ſeul qu'elle pût avoir en Eſpagne, au moins dans les commencemens, depuis ſon départ de Parme, devint, bientôt auprès du Roi & de la Reine, ce que Mde. des Urſins avoit été avec l'autre Reine; ce qui le rendit capable du nom comme du pouvoir de premier Miniſtre.

La Princeſſe des Urſins s'étoit ſi bien trouvée

trouvée de cet empire, dont les gens avisés, qui peuvent tout sur les Rois, font tous, d'une façon ou d'une autre, un usage si utile pour eux, mais si détestable pour leurs maîtres, & si pernicieux pour les sujets & le Gouvernement; qu'Albéroni n'eut pour cela rien à faire qu'à suivre le goût funeste que le Roi avoit pris pour la prison, où Madame des Ursins avoit su le renfermer peu à peu avec la Reine; puis, avec elle seule, quand il devint veuf. Ils renfermèrent le Roi entre eux deux seuls, & le rendirent inaccessible à tout le reste de la nature. Albéroni chassé; la Reine lassée d'avoir été si long-tems prisonnière, victime de sa propre ambition & de celle de cet Italien, tenta plusieurs fois de sortir de son esclavage, sans y avoir jamais pu réussir. L'habitude du Roi étoit trop enracinée; elle avoit passé en lui en seconde nature; & la Reine désespéra d'adoucir ses fers.

Voilà donc quelle étoit leur vie en

de douceur. Je n'en ferois pas volontiers mon mêts ; il eſt cependant vrai que cela n'eſt pas déſagréable. On met, quand on veut, des croûtes de pain, & quelquefois, grillé ; & alors c'eſt une eſpèce de potage ; autrement cela s'avale comme un bouillon ; &, pour l'ordinaire, cette dernière façon de le prendre étoit celle du Roi d'Eſpagne. Cela eſt onctueux, mais fort chaud, un reſtaurant ſingulièrement propre à réparer la nuit paſſée, & à préparer la prochaine. Pendant que le Roi faiſoit ce court déjeûné, l'Aſſa-Feta apportoit à la Reine de quoi travailler en tapiſſerie, paſſoit des manteaux de lit à leurs Majeſtés, & mettoit ſur le lit, une partie des papiers qui ſe trouvoient ſur les ſièges prochains ; puis ſe retiroit avec le valet. Leurs Majeſtés faiſoient alors leurs prières du matin.

Grimaldo, sûr de l'heure, mais qui de plus étoit averti dans ſa cavachuela au Palais, montoit chez leurs Majeſtés,

& entroit ; quelquefois ils lui faisoient signe d'attendre, puis l'appelloient, quand leur prière étoit faite ; car il n'y avoit personne autre ; & la chambre du lit étoit fort petite. Là, Grimaldo étaloit ses papiers, & travailloit avec le Roi & la Reine, que sa tapisserie n'empêchoit pas de dire son avis. Ce travail duroit plus ou moins, suivant les affaires, ou quelque conversation.

Grimaldo, en sortant avec ses papiers, trouvoit la pièce joignante vuide, & un valet dans celle d'après, qui, le voyant passer, entroit dans la pièce vuide, la traversoit, & avertissoit l'Assa-Feta, qui sur le champ venoit présenter au Roi ses mules & sa robe de chambre, & tout de suite il passoit dans la pièce vuide, & entroit dans un cabinet, où il s'habilloit, servi par trois valets de chambre français intérieurs, toujours les mêmes, & par le Comte de Larco, ou le Marquis de Santa-Cruz, & souvent par

tous les deux, ſans que jamais qui que ce fût entrât à ce lever. Lorſqu'il étoit tout-à-fait à ſa fin, l'un des deux valets alloit appeller le père d'Aubenton dans le ſallon des miroirs, qui venoit trouver le Roi dans ce cabinet, d'où, ſur le champ, les valets ſuſdits emportoient les débris de ce lever, & ne rentroient plus. Le Roi faiſoit un ſigne de tête à ces deux Seigneurs, après la ſortie des valets; ils ſortoient auſſi, mais cela n'arrivoit que quelquefois, & ils reſtoient, ſe tenant vers la porte, & le Roi parloit, près de la fenêtre, au Père d'Aubenton.

La Reine, dès que le Roi étoit paſſé à ſon lever, ſe chauſſoit ſeule avec l'Aſſa-Feta, qui lui donnoit ſa robe de chambre. C'étoit le ſeul moment où la Reine & elle pouvoient s'entretenir ſeules enſemble; mais ce moment alloit à un demi-quart-d'heure, au plus, & non toujours; s'ils l'euſſent prolongé, le Roi s'en ſeroit apperçu, & en auroit

demandé le motif. La Reine paſſoit cette pièce vuide, & entroit dans un beau & grand cabinet, où étoit ſa toilette. La Cameyra-Major & deux Dames du Palais, deux Signoras de Honor, tour-à-tour par ſemaine, & les Caméristes, étoient autour ; quelquefois quelques Dames du Palais, & quelques Signoras de Honor, qui n'étoient pa sen ſemaine ; mais rarement.

Quand le Roi avoit fait avec le Père d'Aubenton, & d'ordinaire, cela étoit court, il alloit à la toilette de la Reine, ſuivi des deux Seigneurs, qui, pendant ſa converſation avec le Père d'Aubenton, l'attendoient à la porte du cabinet, ſoit en dedans, ſoit en dehors. Les Infans venoient auſſi à la toilette, où il n'entroit avec eux que leur Gouverneur ; & depuis le mariage du Prince des Aſturies, la Princeſſe des Aſturies, le Duc de Popoli & la Ducheſſe de Mouteillano, quelquefois une Dame du Pa-

lais de la Princeſſe. Le Cardinal Borgia avoit cette privauté, & s'en ſervoit ſouvent. Le Marquis de Villena l'avoit auſſi ; mais fâché d'être réduit à celle-là, & d'être privé de celles que ſa charge lui donnoit de droit, il n'en uſoit preſque jamais.

La chaſſe, les voyages, les beaux bals du Roi & des Infans, étoient la matière de la converſation ; par-ci, par-là, quelques petits airs de reprimande de la Reine, à ſes Dames, ſur l'aſſiduité de leurs ſervices, ou ſur leur commerce, ou ſur la dévotion ; car elle les tenoit de fort court, pour ne pas voir grand monde ; & ſur le choix de leur ſociété, & pour être bien avec elle, il falloit marcher ſouvent, n'être pas ſujette à de fréquentes incommodités ; ſur-tout, faire ſes dévotions tous les huit jours. Souvent auſſi le Cardinal Borgia défrayoit la toilette par les plaiſanteries qu'on lui faiſoit, & auxquelles il donnoit lieu.

Cette Toilette duroit bien trois quarts-d'heure ; le Roi debout, & tout ce qui y étoit ; tandis qu'on en sortoit, le Roi venoit entrebailler la porte du sallon des miroirs, dans le sallon qui étoit entre celui-là & le sallon des Grands, où la Cour se rassembloit ; & là, il donnoit l'ordre à ceux qui, en très-petit nombre, avoient à le prendre ; puis alloit retrouver la Reine, dans cette pièce, que j'ai ci-devant appellée vuide : c'étoit-là l'heure des audiences particulières des Ministres étrangers, & autres Seigneurs ou sujets qui l'obtenoient. Les Ministres étrangers & les sujets s'adressoient à la Roche pour l'obtenir ; il prenoit l'ordre du Roi, les faisoit avertir, & les introduisoit l'un après l'autre, sans demeurer avec eux dans le sallon des miroirs, où le Roi le donnoit toujours.

Une fois la semaine, le lundi, il y avoit une audience publique, qui est une pratique qu'on ne sauroit trop louer, quand on ne la corrompt pas. Le Roi,

au lieu d'entrebailler la porte dont je viens de parler, l'ouvroit, donnant l'ordre fur le pas de la porte, & tout de fuite traverfoit tout l'appartement, au milieu de fa Cour, ces jours-là affez nombreufe, jufqu'à la pièce de l'audience publique des Ambaffadeurs, & de la couverture des Grands. Tous s'y rangeoient comme dans les occafions de cérémonie; mais en celle-ci, le Roi s'affiet dans un fauteuil, avec une table, une écritoire & du papier à fa droite; il fe couvre, & tous les Grands fe couvrent auffi: alors la Roche, qui a une lifte à la main, ouvre la porte oppofée à celle par où le Roi & fa Cour font entrés, & appelle à haute voix le premier qui fe trouve fur la lifte; celui-là entre, fait une profonde révérence au Roi, en entrant, une au milieu, puis fe met à genoux devant le Roi, excepté les Prêtres, qui ôtent leur calotte, & font

une génuflexion en abordant le Roi ; ils se retirent, & parlent debout, mais baissés. C'est le Roi qui les fait relever après leurs génuflexions. Tout autre de même parle à genoux, jusqu'à ce qu'il se retire. On parle au Roi, tant qu'on veut, & comme on veut ; mais les Espagnols ne ressemblent en rien aux Français ; ils sont mesurés, discrets, respectueux, & courts.

Celui-là ayant fini, se relève, baise la main au Roi, fait une profonde révérence, & se retire, sans en faire d'autre, par où il est entré. Alors, la Roche appelle un second, & ainsi, tant qu'il y en a. Lorsque quelqu'un veut parler au Roi tête à tête, & qu'il est bien connu, cela ne se refuse point ; & après avoir été appellé, la Roche se tourne, sans bouger de place, vers les Grands, & dit, du même ton qu'il a appellé : c'est une audience secrette. Alors lès

Grands ſe découvrent, paſſent promptement devant le Roi, & ſe retirent, par la porte où ils ſont entrés, dans la pièce voiſine. Le Capitaine des Gardes tient cette porte, la tête un peu en dehors, pour voir toujours le Roi, & celui qui lui parle, qui eſt ſeul dans la pièce où il ne reſte perſonne que le Roi & lui. Dès qu'il ſe leve, le Capitaine des Gardes le voit, rentre, & tous auſſi comme ils étoient ſortis, & ſe remettent où ils étoient.

Je n'ai point vu d'audience publique, ſans audience ſecrette ; & quelquefois deux ou trois, dans le peu de tems que je reſtai à Madrid, avant le Mariage. Les Grands me prièrent de m'y trouver comme Duc, & ayant les mêmes honneurs qu'eux ; & j'y fus. Au retour du mariage, j'y eus double droit, comme Duc & Pair de France, & comme Grand d'Eſpagne. Mon ſecond fils s'y trouva auſſi avec moi, après ſa couverture.

Quand tout eſt fini, on reconduit le Roi, comme on l'avoit accompagné. Venant & retournant dans le Palais, en quelque temps & occaſion que ce fût, le Roi ne ſe couvroit jamais. C'étoit auſſi le temps des audiences publiques, des Ambaſſadeurs, & de la couverture des Grands. Cette même heure eſt auſſi celle où le Conſeil de Caſtille, vient au Palais rendre compte au Roi, des jugemens qu'il a rendus dans la ſemaine. Le temps, avec le court travail qui le ſuit, dans une des autres pièces, entre le Roi & le Gouverneur de Caſtille, dure au plus une heure & demie, mais rarement; & l'Audience publique rarement trois quarts d'heure. Ce ſont des temps d'autant plus précieux pour la Reine, qu'elle n'avoit que ceux-là dans la ſemaine, encore quand le Roi étoit au Palais; car hors de Madrid, il n'y avoit jamais d'Audience de Conſeil de Caſtille, ni d'Audience publique. Ainſi à l'Eſcurial, à

Balſaint, de mon temps, à Saint-Ildéfonſe, depuis, au Pardo, à Aranjuez, la Reine n'avoit exactement & préciſément à elle, que le tems de ſa chauſſure en ſortant du lit.

J'oubliois d'ajouter que tout ce qui n'eſt pas, ce qu'on appelloit autrefois en France, mais non à préſent, gens de qualité, ou militaires fort diſtingués, vont tous à ces audiences publiques. Il s'y amaſſe des Placets & des Mémoires que le Roi reçoit, & rejette à meſure ſur la table, & que Laroche porte après lui dans l'appartement intérieur; mais il y en a toujours quelques-uns que le Roi met dans ſa poche, ou emporte dans ſa main; c'eſt ce qu'étoient nos Placets dans l'origine, qui ne ſont tombés, comme on voit, & comme je ne l'ai jamais vu autrement, que pendant la Régence.

Le Roi rentré tout de ſuite auprès de la Reine, ou après s'être entretenu ſeul avec elle, s'il n'y avoit point d'audience, alloit à la Meſſe avec elle, ac-

compagné des perſonnes compoſant l'intérieur de la toilette, & du Capitaine des Gardes en quartier. Le chemin ſe faiſoit dans l'intérieur juſqu'à la tribune, où il y avoit un autel, où on leur diſoit la Meſſe, & où ils communioient tous deux enſemble ou ſéparément, ordinairement tous les huit jours; alors ils y entendoient une ſeconde Meſſe.

Quand le Roi ſe confeſſoit, c'étoit après ſon lever, & avant d'aller à la toilette de la Reine. S'il étoit jour de tenir Chapelle, c'étoit à la même heure. La Reine alloit par l'intérieur dans la tribune, & le Roi, avec ſa Cour, à travers les appartemens. Le Marquis de Santa-Cruz & le Duc de L'Arco avoient tant d'aſſiduité, qu'ils n'alloient guère ni à la tribune, ni aux Chapelles; mais quelquefois le Marquis de Villena ſe rendoit à la tribune, quand il n'y avoit pas de Chapelle, & qu'il vouloit parler au Roi, comme ſa charge, toute mutilée qu'elle étoit, l'y obligeoit ſouvent. Au

retour de la Meſſe, ou fort peu après, on ſervoit le dîner; nul n'y entroit que ce qui entroit à la toilette. Le Dîner étoit toujours chez la Reine, ainſi que le ſouper, & cela par-tout; & le Roi & la Reine avoient chacun leurs plats; le Roi peu, & la Reine beaucoup; c'eſt qu'elle aimoit à manger, & qu'elle mangeoit de tout; & le Roi toujours des mêmes choſes: un potage uni, un chapon, poulets, pigeons bouillis & rôtis, & toujours une longe de veau rôtie; ni fruits, ni ſalade, ni fromage, rarement quelque pâtiſſerie, ne mangeant jamais maigre, ſouvent des œufs frais, ou en diverſes façons; il ne buvoit que du vin de Champagne, ainſi que la Reine. Le dîner fini, ils prioient Dieu enſemble.

S'il arrivoit quelque choſe de preſſé, Grimaldo venoit ſouvent en rendre un compte ſommaire, environ une heure après le dîner; ils ſortoient par un endroit public de l'appartement, mais court; & par un petit eſcalier alloient monter en

carroſſe ; & au retour, revenoient par le même chemin. Les Seigneurs qui fréquentoient un peu familiérement la Cour, ſe trouvoient, tantôt les uns, tantôt les autres, à ce paſſage, ou les ſuivoient à leur carroſſe. Très-ſouvent je les voyois à ce paſſage, allant ou revenant. La Reine y diſoit toujours quelque choſe d'honnête à ceux qui s'y trouvoient.

Au retour de la chaſſe, le Roi donnoit l'ordre en rentrant ; s'il n'avoient pas fait collation dans leur carroſſe, ils la faiſoient en rentrant. C'étoit pour le Roi un morceau de pain, un grand biſcuit, de l'eau & du vin ; & pour la Reine, de la pâtiſſerie & des fruits de la ſaiſon, quelquefois du fromage. Le Prince & la Princeſſe des Aſturies & les enfans, accompagnés comme à la toilette, les attendoient dans l'appartement intérieur. Cette Compagnie ſe retiroit en moins d'un quart d'heure. Grimaldo montoit, travailloit ordinairement long-tems ; c'étoit le tems du vrai travail.

Quand

Quand la Reine avoit à se confesser, c'étoit-là l'heure. A l'exception de ce qui regardoit la confession, elle & son Confesseur n'avoient point le tems de se parler. Le cabinet où elle étoit avec lui, étoit contigu à la pièce où étoit le Roi, qui, quand il trouvoit la confession trop longue, venoit ouvrir la porte, & l'appelloit. Grimaldo sorti, ils se mettoient ensemble en prières, où quelquefois en lecture spirituelle jusqu'au souper. Il étoit en tout servi comme le dîner. Il y avoit, à l'un & à l'autre, beaucoup plus de plats à la Française qu'à l'Espagnole, & même qu'à l'Italienne.

Après le souper, la conversation ou la prière tête à tête les conduisoient à l'heure du coucher, où tout se passoit comme au lever, excepté qu'à la toilette de la Reine, ni le Prince, ni la Princesse des Asturies, ni les Infans, ni le Cardinal Borgia n'y alloient point. Enfin leurs Majestés Catholiques n'avoient jamais, par-tout, que la même garde-robe.

Ces journées si uniformes étoient les mêmes dans tous les lieux; & le même tête à tête par-tout. Les journées des voyages étoient si petites, que le tems qui se donnoit à la chasse de tous les jours, suffisoit pour aller d'un lieu dans un autre; & tout le reste se passoit dans les maisons où leurs Majestés Catholiques logeoient sur la route, comme si elles avoient été dans leur palais.

Je ne parlerai pas ici du voyage de Lerma, comme de ceux qui se sont faits depuis mon retour; à l'égard de ceux de l'Escurial, de Balsaim, d'Aranjuez, tous à peu près de la même longueur, mais trop courts pour coucher en chemin. Tout s'avançoit peu à peu dans la matinée, l'un sur l'autre, d'une heure. Le départ étoit au sortir de la table, & l'arrivée quelque temps avant l'heure du souper. En carosse, soit pour la chasse, soit en voyage, toujours leurs Majestés tête à tête, dans un grand carrosse de la Reine à sept glaces, & la housse de velours

rouge cloucé. Comme ici, pour ne rien omettre, il faut ajouter que la Reine avoit à elle toutes les premières & dernières audiences des Ambaſſadeurs en cérémonie, & les couvertures des Grands; mais comme ces Ambaſſadeurs & ces Grands alloient toujours de chez le Roi immédiatement chez elle, elle s'y préparoit, en les attendant au milieu de ſes Dames, & de celles qui n'avoient que ces occaſions de venir au Palais, & de lui faire leur cour; car pour les bals publics & les Comédies, il n'y en avoit au Palais, que dans des occaſions extraordinaires & fort rares. A l'égard des audiences particulières des Miniſtres Etrangers, ou des Seigneurs, elles ne ſe donnoient jamais qu'en préſence de la Reine; ſoit qu'elle y demeurât à côté du Roi, ſoit qu'elle ſe retirât un peu à l'écart, dans la même pièce; auſſi n'arrivoit il guère que ceux, qui avoient des audiences, laiſſaſſent écarter la Reine.

On connoiſſoit quel étoit ſon pouvoir

fur le Roi, & fon influence dans toutes les affaires & les graces ; & ils étoient bien certains que fi la Reine s'étoit écartée, lorfqu'ils parloient au Roi, ils étoient cependant bien examinés par la Reine, & qu'ils n'étoient pas plutôt éloignés, qu'elle apprenoit du Roi tout ce qu'ils lui avoient dit, ce qu'il leur avoit répondu, qui n'étoit jamais rien de précis fur quoi que ce fût, parce qu'il vouloit toujours avoir le tems de confulter la Reine & Grimaldo.

Si ce détail des journées paroît long & minutieux, c'eft qu'il eft incroyable à qui ne l'a vu dans fon union & fon uniffon, & par-tout le même ; c'eft qu'un tête à tête jour & nuit fi continuel, fi momentanément & fi rarement interrompu, femble avec raifon infoutenable. C'eft l'influence entière que ce tête à tête immuable portoit fur toutes les affaires de l'Etat, & fur celles des particuliers ; c'eft la démonftration néceffaire de ne pouvoir jamais, quel que l'on fût, parler au Roi

ſans la Reine, ni pareillement à la Reine ſans le Roi, dont tous deux avoient réciproquement une jalouſie extrême, l'un à l'égard de l'autre ; c'eſt enfin ce qui rendoit *l'Aſſa feta* ſi néceſſaire, pour faire paſſer à la Reine ſeule ce qu'on vouloit, dans le moment de ſa chauſſure & dans le tems des audiences du Conſeil de Caſtille, qui n'étoient jamais que dans Madrid, & qui étoient les ſeules où la Reine pouvoit parler à quelqu'un du dehors, qui, en prenant ſes meſures, pouvoit être sûrement introduit par l'*Aſſa feta*, au lieu où la Reine pouvoit venir. C'eſt à quoi elle-même ne ſe jouoit guère, dans la frayeur de la découverte, & des ſuites ; mais au moins pouvoit-elle, dans ces courts, rares & précieux momens, recevoir & lire des lettres & des mémoires, & en écrire elle-même ; mais on peut juger avec quelle précipitation, & avec quel ſoin de ne garder aucun papier.

Philippe V n'étoit pas né avec des lumières ſupérieures, ni avec rien de ce qu'on appelle imagination. Il étoit froid, ſilentieux, triſte, ſobre; n'étoit touché d'aucun plaiſir, que de la chaſſe; craignant le monde, ſe craignant lui-même, ſe produiſant peu; ſolitaire & enfermé, par goût & par habitude, rarement touché d'autrui; du bon ſens, néanmoins adroit, & comprenant aſſez bien les choſes; opiniâtre quand il s'y mettoit, & ſouvent alors, ſans pouvoir être ramené; & cependant parfaitement facile à être entraîné & gouverné; il ſentoit peu.

Dans les campagnes, il ſe laiſſoit mettre où on le plaçoit, ſans un feu vif, & ſans être ébranlé le moins du monde, & s'y amuſant à examiner ſi quelqu'un avoit peur, s'il étoit à couvert & en éloignement du danger, tout de même, ſans penſer que ſa gloire en pouvoit ſouffrir. En général, il

aimoit à faire la guerre, avec la même indifférence d'y aller, ou non; & présent, ou absent, il laissoit tout faire aux Généraux, sans y rien mettre du sien; il étoit extrêmement glorieux, ne pouvoit souffrir de résistance dans aucune de ses entreprises; & ce qui me fit juger qu'il aimoit les louanges, c'est que la Reine le louoit sans cesse, & jusqu'à sa figure; tellement qu'il demanda un jour, à la fin d'une Audience, qui s'étoit tournée en conversation, si je ne le trouvois fort beau, & plus beau que tout ce que je connoissois. Sa piété n'étoit que coutume; scrupules, frayeurs, petites observances, sans avoir approfondi sa Religion; croyant le Pape une divinité, quand il ne le choquoit pas; enfin la douce écorce des Jésuites, pour lesquels il étoit passionné.

Quoique sa santé fût très-bonne, il se tâtoit toujours; il craignoit toujours pour elle: un Médecin, tel que celui

que Louis XI enrichit tant à la fin de ses jours, seroit devenu, auprès de lui, un riche & puissant personnage ; heureusement le sien étoit solidement homme de bien & d'honneur ; & celui qui lui succéda depuis, étoit tout à la Reine, & tenu de court par elle. Philippe avoit moins de peine à bien parler, que de paresse & de défiance de lui-même ; c'est ce qui le rendoit si souvent retenu, & si rare à entrer dans les conversations, qu'il laissoit tenir à la Reine avec ceux qui les suivoient, au mail, ou dans les audiences particulières ; & il la laissoit parler aux uns & aux autres, en passant, sans presque jamais leur rien dire. D'ailleurs, c'étoit l'homme du monde qui remarquoit le mieux les défauts & les ridicules, & qui en faisoit un conte, le mieux dit, ou le plus plaisant ; il savoit s'énoncer parfaitement, mais il n'en vouloit presque jamais prendre la peine.

A la fin, j'avois voulu un peu l'apprivoiser ; & dans mes discours, qui tournoient presque toujours en conversations, je l'ai plusieurs fois oui parler & raisonner juste ; mais où il y avoit du monde, ordinairement il ne disoit qu'un mot, qui étoit une question courte, ou quelque chose de semblable, & n'entroit jamais dans aucune conversation. Il étoit bon, facile à servir, familier avec l'intérieur ; quelquefois même, audehors, avec quelques Seigneurs. L'amour de la France lui sortoit de par-tout. Il conservoit une grande reconnoissance & vénération pour le feu Roi, & de la tendresse pour feu Monseigneur, & sur-tout, pour Monsieur le Dauphin, son frère ; de la perte duquel il ne pouvoit se consoler. Je ne lui ai rien remarqué sur aucun autre de la Famille Royale, que pour le Roi ; & il ne s'est jamais informé à moi de qui que ce soit de la Cour, que de la Duchesse de Beauvilliers, & avec amitié.

On a peine à comprendre ses scrupules sur sa Couronne, & les concilier avec un esprit de retour, en cas de malheur, à la Couronne de ses Pères, à laquelle il avoit si solemnellement renoncé, & plus d'une fois; c'est qu'il ne pouvoit s'ôter de la tête la force des renonciations de la Reine, en épousant le feu Roi; & de toutes ces précautions possibles, dont on les avoit affermies; & en même tems, il ne pouvoit comprendre que Charles II eût été en droit & en pouvoir de disposer, par son testament, d'une Monarchie dont il n'étoit qu'usu fruitier, & non pas propriétaire, comme l'est un particulier de ses acquêts, dont il est libre de disposer. Voilà pourquoi le Père d'Aubenton avoit eu sans cesse à le combattre. Il se croyoit usurpateur; dans ce sentiment, il nourrissoit cet esprit de retour en France, & paroissoit en préférer la Couronne & le séjour, & peut-être encore plus, pour finir ses scrupules, en abandonnant l'Es-

pagne. On ne peut cacher que tout cela ne fût mal arrangé dans sa tête ; mais le fait est que cela l'étoit ainsi ; & que l'impossibilité seule s'est opposée à un abandon, auquel il se croyoit obligé, & qui eut une part très-principale à l'abdication qu'il fit, & qu'il méditoit avant que j'allasse en Espagne ; quoique en cédant sa Couronne à son fils, ce fût la même chose ; mais ne pouvant là-dessus satisfaire ses scrupules, il se contentoit au moins, en faisant de soi ce qu'il pouvoit, en abdiquant.

Ce fut encore ce qui lui fit tant de peine à la reprendre, à la mort de son fils, malgré l'ennui qu'il avoit essuyé, & le dépit fréquent de n'être pas assez consulté, ni ses avis suivis par son fils & ses Ministres. On peut bien croire que ce Prince ne m'a jamais parlé de cette délicate matière ; mais je n'en ai pas moins été informé d'ailleurs. Cependant, entre Grimaldo & moi, il ne

s'eſt jamais dit une ſeule parole, qui pût y avoir le moindre rapport.

La Reine n'avoit pas moins le deſir d'abandonner l'Eſpagne, qu'elle haïſſoit, & de venir régner en France, ſi le malheur lui étoit arrivé, où elle eſpéroit mener une vie moins enfermée, & bien plus agréable. Cela s'eſt bien vu d'elle, & ſur-tout de ſon Albéroni.

Parmi tout ce que je viens de dire, il ne laiſſe pas d'être très-vrai que Philippe V étoit peu peiné des guerres qu'il faiſoit ; qu'il aimoit les entrepriſes, & que ſa paſſion étoit d'être reſpecté & redouté, & de figurer grandement en Europe.

La Reine avoit été élevée fort durement, dans un coin du Palais de Parme, par la Ducheſſe de Savoie, ſa Mère ; qui ne lui avoit pas laiſſé voir le jour, & qui, depuis la concluſion de ſon prodigieux mariage, ne l'avoit laiſſée voir que le moins qu'elle avoit pu, &

jamais que sous ses yeux. Cette extrême sévérité n'avoit pas réussi auprès de la Reine, dont le mariage ne reconcilia pas son cœur avec une mère, sœur de l'Impératrice, veuve de l'Empereur Léopold, & Autrichienne elle-même jusques dans les moëlles. Ainsi il ne resta entre la mère & la fille que des dehors de bienséance, souvent assaisonnés d'aigreur. Il n'en étoit pas de même entre la Reine & le Duc de Parme, frère & successeur de son père, & second mari de sa mère. Le Prince l'avoit toujours traitée avec amitié & considération, & avoit tâché d'adoucir, à son égard, l'humeur farouche de sa mère; aussi la Reine aima toujours tendrement le Duc de Parme, dont elle prit sans cesse les intérêts, & même les desirs, avec la plus grande chaleur; & le crédit de ce Prince auprès d'elle, étoit le plus sûr & le plus fort qu'on y pût employer. Elle aimoit, protégeoit & avançoit,

tant qu'il lui étoit possible, les Parmesans. Elle avoit un foible pour eux, bien connu d'Albéroni, qu'il redoutoit sur toutes choses.

Scotti, d'une des premières Maisons de Parme; car il y a d'autres Scotti qui n'en sont pas, & qui sont peu de chose, étoit venu à Madrid, chargé des affaires du Duc de Parme, lorsque Albéroni s'en défit, & devint premier Ministre. Scotti étoit toujours demeuré à Madrid, sous la protection de la Reine, qui se moquoit de lui la première; & qui, une fois ou deux, me laissa très-bien entendre le peu de cas qu'elle en faisoit; en quoi elle étoit imitée de toute la Cour, qui néanmoins lui témoignoit des égards, à cause de l'affection, sans estime, que la Reine avoit pour lui.

En effet, c'étoit un grand & gros homme, fort lourd, dont l'épaisseur se montroit en tout ce qu'il disoit

& faisoit ; bon & honnête homme d'ailleurs, mais parfaitement incapable. Personne n'en étoit si persuadé que la Reine ; mais il étoit Parmesan, & d'une des premières Maisons du Duché de Parme ; cela lui suffit, pour faire, à la longue, & faute de concurrent du même pays, la haute fortune où il est enfin parvenu, par la bienveillance de la Reine, sans que jamais elle eût fait de lui le moindre cas. Elle le fit Gouverneur du dernier des Infans ; ce qui lui valut la Toison d'Or ; enfin la Grandesse ; & pour consommer tout, après l'avoir enrichi, de fort pauvre qu'il étoit, l'Ordre du St. Esprit.

Après l'explication préalable de la Reine, pour son oncle & pour sa patrie ; & sa façon d'être avec la Duchesse sa mère, il faut venir à quelque chose de plus particulier. Cette Princesse étoit née avec beaucoup d'esprit, & avec toutes les graces naturelles, le sens, la réflexion, la conduite ; elle savoit se

servir de son esprit, l'employer à propos, & tirer de ses graces tout le parti possible. Qui l'a connue, est toujours dans le dernier étonnement, comment l'esprit & le sens ont pu suppléer, autant qu'ils ont fait en elle, à la connoissance du monde, des affaires & des personnes, dans son réduit de Parme; & le perpétuel tête à tête d'Espagne, qui l'a toujours empêchée de pouvoir s'instruire véritablement; aussi ne peut-on disconvenir de la perspicacité qui étoit en elle, qui lui faisoit saisir du vrai côté, tout ce qu'elle pouvoit appercevoir en gens & en choses; & ce don singulier auroit eu en elle toute sa perfection, si l'humeur ne s'en fût jamais mêlé; mais elle en avoit; & il faut avouer, qu'à la vie qu'elle menoit, on en eût eu à moins.

Elle sentoit ses talens & ses forces, mais sans cette fatuité d'étalage & d'orgueil, qui les affoiblit, & les rend ridicules

dicules Son courant étoit ſimple, uni même, avec une gaieté naturelle, qui étinceloit à travers la gêne éternelle de ſa vie ; & quoiqu'avec l'humeur, & quelquefois l'aigreur que cette contrainte ſans relâche lui donnoit, c'étoit une femme qui ne prétendoit à rien de plus, dans le courant ordinaire, & qui étoit véritablement charmante. Arrivée en Eſpagne, sûre d'en chaſſer la Princeſſe des Urſins, & avec le projet de la remplacer dans le gouvernement, elle le ſaiſit d'abord, & s'en empara ſi bien, ainſi que de l'eſprit du Roi, qu'elle diſpoſa bientôt de l'un & de l'autre. Sur les affaires, rien ne pouvoit lui être caché.

Le Roi ne travailloit jamais qu'en ſa préſence ; tout ce qu'il voyoit ſeul, elle le liſoit, & en raiſonnoit avec lui ; elle étoit toujours préſente à toutes les audiences particulières qu'il donnoit, ſoit à ſes ſujets, ſoit à des Miniſtres étrangers, en ſorte que rien ne pouvoit

lui échapper du côté des affaires & des graces : à l'égard du Roi, ce tête à tête éternel qu'elle avoit avec lui, lui donnoit tout lieu de le connoître, &, pour ainsi dire, de le savoir par cœur. Elle voyoit donc à merveille le tems des insinuations préparatoires, leurs succès, les résistances, lorsqu'il s'en trouvoit ; leurs causes, & la façon de les exténuer ; les momens de ployer, pour revenir après ; ceux de tenir ferme, & d'emporter de force. Tous ces manèges qui étoient nécessaires, quelque crédit qu'elle eût ; &, si on l'ose dire, le tempérament du Roi étoit la pièce la plus forte ; & elle y avoit quelquefois recours.

Alors les refus momentanés excitoient des tempêtes ; & la Reine en sortoit toujours à son avantage. Il arriva une querelle de cette sorte, pendant que j'étois à Madrid, qui fut poussée fort loin.

J'en fus instruit par deux hommes,

qui le tenoient eux-mêmes de l'Assa-Feta, & dans un détail que je n'ai pas oublié. Ils voulurent me persuader de m'en mêler, & que l'Assa-Feta les avoit chargés de m'en presser. Je me mis à rire, & je les assurai que je me garderois bien de suivre ce conseil, & même de laisser appercevoir que j'eusse la moindre connoissance de ce qu'ils venoient de me raconter.

Ainsi la vie de la Reine étoit également agitée au-delà de ce qu'on peut imaginer; & quelque grand que fût son pouvoir, elle le devoit à tant d'art, de souplesse, de manège, de patience, que ce n'est point trop dire, que, quelqu'étendu qu'il fût, elle le payoit beaucoup trop chèrement. Mais elle étoit si vive, si active, si décidée, si véhémente dans ses volontés; & ses intérêts lui étoient si chers, & lui paroissoient si grands, que rien ne lui coûtoit pour arriver où elle tendoit. Son premier objet fut de se mettre à couvert,

par tous les moyens poſſibles, du dénuement & de la triſteſſe de la vie d'une Reine d'Eſpagne veuve, & de ce qui pourroit lui arriver de la part du fils & ſucceſſeur du Roi, qui n'étoit pas le ſien.

D'autres objets ne tardèrent pas à ſe joindre à celui-là, & à le rendre moins difficile. Elle eut pluſieurs Princes; & dès-lors elle tourna toutes ſes penſées à en faire un Souverain indépendant, durant la vie du Roi, chez qui, après la mort de ſon époux, elle put ſe retirer, & commander. Pour arriver à ce but, que jour & nuit elle méditoit, il falloit tourner les affaires de manière à le faciliter, ſe faire des créatures, & leur procurer des places, dont les fonctions & l'autorité la puſſent aider. Ce fut auſſi à quoi elle ſe tourna toute entière; & ce fut par ces ouvertures, vraies ou fauſſes, que l'adroit Albéroni ſut lui préſenter, qu'il ſe rendit tout-à-fait maître de ſon eſprit, & que ſes ſuc-

cesseurs, Riperda & Lacino, imitèrent depuis avec succès pour eux-mêmes. Dans l'entre-deux d'Albéroni & de Riperda, que j'étois à Madrid, & que Grimaldo étoit le seul qui travailloit avec le Roi, elle n'avoit pas des secours, parce que les impressions qu'Albéroni lui avoit données de Grimaldo, subsistoient dans son esprit, de façon qu'elle ne pouvoit lui confier son secret, & se servir de lui : le secret toutefois étoit pénétré.

Albéroni en furie de sa chûte, ne le lui avoit pas gardé ; mais elle se flattoit qu'un premier Ministre chassé, & avec la réputation que celui-là s'étoit si justement acquise par-tout, au dedans & au dehors, n'en seroit pas cru à ses discours pleins de colère & de fiel ; mais elle étoit étrangement embarrassée ; abandonnée ainsi à elle-même & à sa seule conduite, elle s'attachoit plus fortement à la cabale Italienne, & par-là même donnoit aux Italiens plus de for-

ce, de vigueur & de crédit. Elle se piquoit d'avoir beaucoup d'égards pour le Prince & la Princesse des Asturies, & de marquer des soins, & de l'amitié aux enfans de la feue Reine ; ce qui changea bien, depuis mon retour ici.

Enfin, ses desseins de souveraineté pour ses enfans, qui, du tems même d'Albéroni, étoient publics, par tout ce qui s'étoit proposé, & même traité là-dessus, malgré tout ce secret, que la Reine vouloit encore prétendre, ont été le point constant sur lequel ont roulé depuis toutes les affaires avec l'Espagne, ou qui y ont eu rapport ; mais ce qui les gâta sans cesse à tous égards, ce fut la contrainte continuelle des Ministres étrangers & de ceux du Roi d'Espagne, dont les premiers ne pouvoient lui parler, ni les autres travailler avec lui, qu'en présence de la Reine ; quoiqu'en usage de tout voir & de tout entendre, elle ne pouvoit en avoir assez appris par là, pour discerner, avec jus-

teſſe, ce qui l'éloignoit, ou l'approchoit de ſon but, ou ce qui y étoit étranger & indifférent; de ſorte que ſes mépriſes traverſoient les propoſitions, les plans, les avis les plus raiſonnables, & en ſoutenoient de tout contraires, avec une âcreté qui impoſoit abſolument aux Miniſtres Eſpagnols, & qui faiſoit perdre terre aux Miniſtres étrangers, parce qu'ils ſentoient bien que rien ne pouvoit réuſſir malgré elle. Rien auſſi n'a été plus funeſte à l'Eſpagne que cette pourſuite d'établiſſemens ſouverains pour ces fils de la Reine, & que cette impoſſibilité de traiter de rien qu'avec le Roi & la Reine enſemble.

Elle avoit une telle peur de tout ce qui pouvoit creuſer ſes projets, & avoit une teinture ſi ſuperficielle des affaires, que tout ce qui ſe propoſoit lui étoit ſuſpect, dès qu'il n'entroit pas dans ſon ſens; dès-lors elle le barroit; & ſi quelquefois on la faiſoit revenir, ce ne pouvoit être qu'avec des cir-

cuits, des ménagemens, des longueurs qui gâtoient & perdoient bien ſouvent les affaires, en faiſant manquer de précieuſes occaſions. Si on eût pu l'entretenir ſeule avec un peu de loiſir, elle avoit de l'eſprit & du ſens de reſte pour bien entendre & diſcuter avec jugement; & on auroit été en état de la combattre avec ſuccès; ce qui étoit impoſſible, en la préſence du Roi, parce qu'elle avoit tant de peur qu'il ne prît les impreſſions qu'on lui préſentoit, & qui lui entroient à elle dans la tête, comme s'éloignant de ſon but, qu'elle ne laiſſoit lieu à aucune explication, & barroit tout, même juſqu'aux choſes qui facilitoient ſes vues, parce qu'elle n'en comprenoit pas d'abord les ſuites & les conſéquences; tellement que les Miniſtres Eſpagnols demeuroient tous courts, dans la crainte de s'attirer la diſgrace, & de perdre leurs places; & les Miniſtres étrangers ſe dépitoient auſſi, dans la certitude de l'inutilité de pouſſer

plus avant ; c'eſt ce qui a fait un tort extrême & continuel aux affaires d'Eſpagne.

A l'égard des choſes intérieures d'Eſpagne, & des graces, elle n'étoit pas toujours maîtreſſe de les faire tomber comme elle vouloit ; ſur-tout les graces, quoiqu'elle en emportât la plus grande partie ; mais pour l'excluſion, elle ne la manquoit guère, quand elle la vouloit donner ; & à force d'excluſions, elle arrivoit quelquefois à faire tomber les graces ſur qui elle ne l'avoit pas pu d'abord.

Rien n'égaloit ſa fineſſe, & le tour qu'elle ſavoit donner aux choſes, & les adreſſes avec leſquelles elle ſavoit prendre le Roi, & peu-à-peu l'affecter de ſes goûts à elle & de ſes averſions. Rarement alloit-elle de front ; mais par des préparations éloignées, des contours & retours qu'elle pouſſoit ou retenoit, à la bouſſole de l'air ; des réponſes, de l'humeur du Roi, qu'elle avoit eu tout

le tems de pouvoir connoître, à ne s'y pas tromper.

Ses louanges, ses flatteries, ses complaisances étoient continuelles; jamais l'ennui, jamais la pesanteur du fardeau ne se laissoit appercevoir, dans ce qui étoit étranger à ses projets; le Roi avoit toujours raison, quoiqu'il pût dire, ou vouloir; elle alloit toujours au-devant de ce qui pouvoit lui plaire, avec un air si naturel, qu'il sembloit que ce fût son goût à elle-même : la chaîne toutefois étoit si fortement tendue, qu'elle ne quittoit jamais le côté gauche du Roi. Je l'ai vue plusieurs fois, au Mail, emportée des instans par un récit, ou par la conversation, marcher un peu plus lentement que le Roi, & se trouver à quatre ou cinq pas en arrière; le Roi se retourner; & à l'instant même regagner son côté en deux sauts, & continuer sa conversation, ou le récit commencé avec le peu de Seigneurs qui la suivoient.

ÉTAT DE LA COUR DE FRANCE, EN 1709.

TROIS partis partageoient la Cour, & en embrassoient les principaux personnages, dont fort peu paroissoient à découvert, & dont quelques-uns avoient encore leurs recoins & leurs réserves particulières. Le très-petit nombre n'avoit en vue que le bien de l'Etat, dont la situation chancelante étoit donnée partout comme leur seul objet, tandis que la plupart n'en avoit point d'autre que soi-même ; chacun suivant ce qu'il se proposoit de vague, comme de considération, d'autorité, &, dans l'éloignement, de puissance ; d'autres, des places & des fortunes à combler ; d'autres, plus cachés, ou moins considérables, tenoient à quelqu'une des trois, & formoient un sous-ordre, qui donnoit quel-

quefois le branle aux affaires, & qui entretenoit cependant la guerre civile des langues. Sous les aîles de Mde. de Maintenon se réunissoit la première, dont les principaux, par la chûte de Chamillart & par celle de Vendôme, qu'ils avoient aussi poussé tant qu'ils avoient pu, étoient ménagés; & ménageoient réciproquement Mde. la Duchesse de Bourgogne, & étoient bien avec Monseigneur. Ils jouissoient aussi de l'opinion publique, & du lustre que Bouflers leur communiquoit. A lui se rallioient les autres, plus, pour s'en parer, que pour s'en servir; Harcourt même, du bord du Rhin, en étoit le Pilote; Voisin & sa femme, qui réciproquement s'appuyoient d'eux.

Une seconde Ligue, étoit formée par le Chancelier, dégoûté à l'excès, par l'aversion que Mde. de Maintenon avoit prise pour lui, conséquemment, par l'éloignement du Roi; Pontchartrain de loin, à l'appui de la boule; le pre-

mier Ecuyer vieilli dans les intrigues qui avoient formé l'union d'Harcourt avec le Chancelier, & qui les réunissoit sous son cousin d'Huxelles, Philosophe apparemment cinique, épicurien, dont Monseigneur avoit pris la plus grande opinion, par Mdlle. Choin, que Béringhem, sa femme & Bignon en avoient coîfée ; le Maréchal de Villeroy, qui, du fond de sa disgrace, n'avoit jamais perdu les étriers chez Mde. de Maintenon, & que les autres ménageoient par-là, & par cet ancien goût du Roi, qui, par elle pouvoit renaître. Le Duc de Villeroy, remué par lui, mais avec d'autres allures, & la Roche-Guyon, tendoient des paneaux ; & par Bloin, & par d'autres souterrains, savoient tout, & avoient toute créance de jeunesse auprès de Monseigneur ; & qui, quoique de loin, ne laissoient pas d'avoir influé à la perte de Vendôme & de Chamillart, ayant en tiers la Duchesse de Villeroy, dont le peu de lumières

étoit compenſé par du ſens, beaucoup de prudence, & un ſecret impénétrable, & la confiance de Mde. la Ducheſſe de Bourgogne, en beaucoup de choſes, où elle ſavoit la tenir de court, & haut la main.

D'autre part, ſous l'eſpérance que nourriſſoient la naiſſance, la vertu & les talens de Mgr. le Duc de Bourgogne, tous de ce côté par affection décidée, étoit le Duc de Beauvilliers, le plus apparent de tous; le Duc de Chevreuſe en étoit l'ame, & le combinateur; l'Archevêque de Cambrai, du fond de ſa diſgrace & de ſon exil, le Pilote. En ſous-ordre, Torcy & Deſmarets, le Père le Tellier, les Jéſuites, & St. Sulpice. Le Duc de Beauvilliers & le Duc de Chevreuſe, plus amis entr'eux au beſoin, toujours plus concertés, en occaſion continuelle de ſe voir, ſans avoir l'air de ſe chercher, affranchis des égards, par leurs places, & voyant tout immédiatement; en état

d'amuser les autres par des fantômes ; & d'un coup de main, de rendre ces fantômes des réalités les mieux amenées ; de voir & de saisir les choses dans leur source, & d'en rompre la mesure à leur gré ; tant étoit-il vrai, de tout ce Règne, que le Ministère mettoit tant de secret dans les affaires, que quelque confiance que Mde. de Maintenon y eût obtenue, elle n'osoit questionner, ni paroître rien savoir, les choses ne parvenant au Roi qu'à bâtons rompus ; ce qui la mettoit dans le besoin d'avoir un Ministre tout à elle.

Ceux-ci n'admirent personne avec eux, sans une grande nécessité ; ils n'avoient qu'à parer ; & comme ils étoient en place, ils n'avoient qu'à se défendre, & rien à conquérir ; mais les rieurs n'étoient pas pour eux ; leur dévotion les tenoit en brassières, étoit tournée aisément en ridicule ; le bel air, la mode, un peu d'envie, étoient de l'autre côté avec Mlle. Choin & Ma-

dame de Maintenon. Ces deux partis marchoient réciproquement en reſpect ; celui-ci marchoit en ſilence ; l'autre, au contraire, avec bruit, & ſaiſiſſoit tous les moyens de nuire à l'autre ; tout le bel air de la Cour & des Armées étoit de ſon côté, que le dégoût & l'impatience du Gouvernement groſſiſſoient encore ; & quantité de gens ſages, entraînés par la probité de Bouflers, & les talens d'Harcourt. Dantin, Mde. la Ducheſſe, Mlle. de Liſlebonne & ſa ſœur, leur oncle, inſéparable d'elles, & l'intrinſèque Cour de Meudon, formoient le troiſième parti ; aucun des deux autres ne vouloit d'eux ; l'un & l'autre les craignoient, & s'en défioient ; mais tous le ménageoient, à cauſe de Monſeigneur, & de Mde. la Ducheſſe de Bourgogne elle-même.

Pour être mieux entendu, donnons un nom aux choſes, & nommons ces trois partis. Celui des Seigneurs, qui eſt le nom qui lui fut donné alors ; celui des

des Seigneurs, qui eſt le nom qui lui fut donné alors, celui des Miniſtres, & celui de Meudon.

Monſieur du Maine, régnant dans le cœur du Roi & de Madame de Maintenon, ménageoit tout, n'étoit à aucun qu'à ſoi-même, ſe moquoit du reſte ; tous auſſi le connoiſſoient, & le craignoient. Voiſin, tout à Madame de Maintenon, lui valoit mieux que Chamillart, qui s'étoit livré à lui ; & Vendôme ayant péri dans ſon entrepriſe des Titans ; l'entrepriſe échouée, Monſieur du Maine ſe trouvoit débarraſſé d'un ambitieux, qui n'avoit point voulu être inférieur à ſes enfans, & dont la parité réelle étoit un titre embarraſſant. M. le Duc laiſſoit faire, plongé qu'il étoit dans ſon humeur, qui éloignoit tout le monde de lui, comme d'un homme prêt à ſauter dans les affaires de la mort de M. le Prince, dans ſes plaiſirs, & dans ſa ſanté, qui commençoit à devenir mauvaiſe. Le Comte de Toulouſe, & le

Duc de Berry, ne prenoient part à rien.

M. le Duc d'Orléans n'étoit pas en volonté, ni en état d'entrer en quoi que ce soit; & Mgr. le Duc de Bourgogne, enfoncé dans la prière, & dans le travail de son cabinet, ignoroit ce qui se passoit sur la terre; suivant les impressions douces & mesurées des Ducs de Beauvilliers & de Chevreuse, il n'avoit figuré en rien dans les disgraces de Vendôme & de Chamillart, & s'étoit contenté de les offrir à Dieu, tout comme il avoit fait des tribulations qu'ils lui avoient causées. A l'égard de Mde. la Duchesse de Bourgogne, elle procura l'une, & n'épargna pas l'autre; cela, joint à ce qu'elle étoit à Mde. de Maintenon, & Mde. de Maintenon à elle, la jettoit naturellement du côté de la cabale des Seigneurs, avec le goût qu'Harcourt lui avoit donné pour lui, & l'estime qu'elle ne pouvoit refuser à Boufflers, & son amitié pour la Duchesse de Villeroy. Mais éloignée, à l'excès, des Ducs de Beauvilliers & de Chevreuse,

qu'elle craignoit en cent façons auprès de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, elle s'en étoit fort rapprochée, à l'occaſion des affaires de Flandres ; & comme elles avoient duré long-tems, ſes prétentions s'étoient amorties, par le commerce qu'elle avoit eu avec eux, par elle-même, & par Mde. de Lévi, fort bien avec elle, & une de ſes Dames du Palais, qui avoit tout l'eſprit poſſible, & qui avoit ſaiſi ces inſtans favorables à ſon père & à ſon oncle, de manière qu'elle ne leur étoit pas oppoſée, & qu'elle nâgeoit entre les deux cabales.

Pour celle de Meudon, la même de Vendôme, elle ne gardoit que les meſures dont elle ne pouvoit ſe diſpenſer ſagement ; à cauſe de Monſeigneur & de Madame la Ducheſſe, avec laquelle elle étoit perſonnellement mal. Le ſeul d'Antin en fut excepté, par l'uſage qu'elle en avoit tiré en Flandres, & qu'elle ſe promettoit d'en tirer, au be-

ſoin, par ſes privances avec le Roi. Tallart piqué de n'être de rien, parce qu'on ne ſe fioit à lui d'aucun côté, ne tenoit qu'à Torcy, qu'il avoit toujours mé-nagé, & au Maréchal de Villeroy. Les Miniſtres avoient moins d'éloignement pour lui, que les deux autres partis ; mais cela n'alloit pas juſqu'à l'admettre. Jaloux de ceux qui lui étoient préférés, dans le commandement des Armées, il envioit le brillant du Maréchal de Bouflers ; ſouple toutefois avec eux, mais hors de toute portée. Villars ne doutoit ni de ſoi, ni du Roi, ni de Mde. de Maintenon ; le bonheur infatigable pour lui, lui en répondoit ; il étoit content. Incapable de ſuites, ni de vues, hors celles qui lui étoient purement perſonnelles, il n'étoit de rien ; il ne ſe ſoucioit pas d'en être ; & aucun des partis ne le deſiroit. Berwick ménageoit les deux partis, & en étoit ménagé ; les affaires d'Angleterre l'avoient lié avec Torcy ; la piété, & les dernières cam-

pagnes de Flandres, avec les Ducs de Chevreuse & de Beauvilliers ; il étoit fort bien avec d'Antin ; & c'étoit le seul de la cabale de Meudon, avec qui il fut de la sorte : le Maréchal étoit son ami & son protecteur ; & il étoit ami d'Harcourt, qu'il avoit toujours cultivé.

Noailles reçu par-tout, mais admis en rien encore, étoit un jeune homme dont le grand vol tenoit en attention. Les partis, au reste, avoient leurs sous-divisions. Dans celui des Seigneurs, Harcourt avoit ses réserves avec tous les autres, quoique cheminant par eux & avec eux, & ne faisant comparaison avec aucun, pour me servir de ce terme vulgaire, excepté le Chancelier ; mais qui n'étoit bon que pour le conseil, dans la situation où il se trouvoit avec le Roi & Mde. de Maintenon, qui l'excluoient de pouvoir être auteur en rien ; sinon quelquefois au Conseil, où il étoit sans milieu, nul, ou emportant la pièce

avec feu, adresse & subtilité, qui étoit son talent naturel ; ce qu'il ne faisoit qu'aux grandes occasions, pour tomber sur le Duc de Beauvilliers, sans l'attaquer ouvertement, mais pour embarrasser un avis, & lui donner un air ridicule. Le Maréchal de Villeroy, le moins ardent de tous, étoit, de longue main, ami particulier de Desmarets, par ses anciennes liaisons avec Bécham, son beau-père, fort attaché & protégé du Chevalier de Lorraine & d'Effiat.

Malgré sa disgrace, il avoit conservé l'amitié, & souvent la confiance de Madame de Maintenon, une relation assez fréquente avec elle, la privance de longues conversations, toutes les fois qu'il alloit à Versailles ; ce qui n'étoit pas fréquent ; beaucoup plus souvent, des lettres de l'un à l'autre, & des mémoires sur les affaires de Flandres, qu'elle lui demandoit, & qui étoient toujours bien reçus : leurs paquets paf-

ſoient ordinairement par Deſmarets, rarement par la Ducheſſe de Villeroy. Il étoit aſſez bien avec Torcy ; en quelques meſures avec Beauvilliers, qui tous deux ne faiſoient nul compte.

D'Antin & Mde. la Ducheſſe, entièrement unis de vues, de beſoins réciproques, ſe défioient fort des deux Lorrains ; avec des confidences néanmoins & l'extérieur le plus intime, que le deſſein commun ſoutenoit pendant la vie du Roi, en attendant qu'ils priſſent leur revanche, par la poſſeſſion unique de Monſeigneur, devenu Roi. Ce parti frayoit avec celui des Seigneurs ; mais il étoit découvert, & intérieurement haï, craint, comme ayant été celui de Vendôme ; pour celui des Miniſtres, rien de plus oppoſé, quoique Torcy & Mde. la Ducheſſe, & par conſéquent d'Antin, euſſent des ménagemens réciproques, pour la ſœur de Torcy, amie intime de tous les

tems, de Mde. la Duchesse, qui, avec sa laideur, étoit charmante, dans le commerce, avec de l'esprit comme dix démons.

PORTRAIT DE LA COUR DE FRANCE, EN 1711.

JAMAIS changement ne fut ni plus grand, ni plus marqué, que celui que fit la mort du Grand Dauphin, éloigné encore du Trône par la ferme santé du Roi; sans aucun crédit, donnant assez peu d'espérance; il étoit devenu le centre de tous les vœux, & de la crainte de tous les personnages, par le loisir que le parti avoit eu de se former, de s'affermir, de s'emparer totalement de lui, sans que le caractère du Roi, devant qui tout trembloit, s'en mît en peine; parce que son souci ne

daignoit pas s'étendre par-delà sa vie, pendant laquelle il ne craignoit rien, avec raison.

On a déjà vu les impressions si différentes que fit ce parti dans l'Etat, & dans le cœur du jeune Dauphin & de son épouse, dans le cœur de Mgr. le Duc de Berri, dans la situation de M. & de Mde. la Duchesse d'Orléans, & dans l'ame de Mde. de Maintenon, délivrée, pour le moment, de toute mesure, & de toute épine pour l'avenir. M. Du Maine partagea dans son cœur ces mêmes affections avec son ancienne Gouvernante, devenue sa plus tendre protectrice; foncièrement mal, de tout tems, avec Monseigneur, il avoit violemment tremblé de la manière dont ce Prince avoit reçu les divers degrés de son élévation, & en dernier lieu, de celle des enfans. Il étoit loin d'être rassuré là-dessus du côté du nouveau Dauphin, & de Mde. la Dauphine; mais un & un sont deux : dé-

livré de tous les Princes du Sang, en âge & en maintien, dont il avoit su si-tôt & si grandement profiter; Monseigneur de moins, & possédé par Madame la Duchesse, lui fut un soulagement, dont il ne prit pas même la peine de cacher l'extrême contentement.

Il avoit de trop bons yeux, pour ne s'être pas apperçu que Mde. la Dauphine n'ignoroit rien de la prôtection qu'il avoit prodiguée au Duc de Vendôme, sur tout ce qui s'étoit passé en Flandres, pour ne pas sentir ce que les maximes du nouveau Dauphin lui faisoient penser sur la grandeur qu'il s'étoit formée; & qu'il ne captiveroit pas aisément, par les souplesses, ceux qui pouvoient, & qui, selon toute apparence, pourroient le plus sur lui. Mais la santé du Roi lui faisoit se promettre encore un long terme, pendant lequel il pouvoit espérer de ces heureux hasards, qui mettent le comble à la fortune. La tournure de M. le Duc d'Orléans lui parut moins un

obſtacle qu'une facilité à en tirer parti, d'une façon ou d'une autre ; Monſieur le Duc de Berry n'étoit pas pour l'inquiéter, mais il réſolut de n'oublier rien, pour ne point trouver une ennemie dans Mde. la Ducheſſe de Berry ; & il la cultiva avec adreſſe. Il commençoit à goûter un ſi doux repos, lorſque ſurpris, peu de jours après, à Marly, d'un mal étrange, dans la nuit, ſon valet de chambre l'entendit râler, & le trouva ſans connoiſſance ; il cria au ſecours ; Mde. la Ducheſſe d'Orléans accourut, en larmes ; Mde. la Ducheſſe & Mlles. ſes filles, par bienſéance, & beaucoup de gens, pour faire leur cour, dans l'eſpérance que le Roi ſauroit leur empreſſement. M. du Maine fut ſaigné & accablé de remèdes, parce qu'aucun ne réuſſiſſoit. Fagon, à qui deux heures à peine ſuffiſoient pour s'habiller par degrés, n'y vint qu'au bout de quatre, à cauſe des ſueurs où il étoit ſujet toutes les nuits. Il étoit le plus néceſſaire de

tous en cette occasion, parce qu'il connoissoit ce mal par sa propre expérience, quoique le Duc n'en eût jamais ressenti d'attaque si violente. Il gronda de la saignée, & de la plupart des remèdes. On tint conseil, si on éveilleroit le Roi ; il passa que non, à la pluralité des voix. Il apprit, à son petit lever, toutes les alarmes de la nuit, qui étoient déjà calmées ; il alla voir ce cher enfant, dès qu'il fut habillé, & y fut deux fois le jour, pendant les deux ou trois premiers jours, & ensuite une fois par jour, jusqu'à ce qu'il fût tout-à-fait bien.

Mde. du Maine étoit cependant à Sceaux, au milieu des fêtes qu'elle se donnoit ; elle s'écria qu'elle mourroit, si elle voyoit M. du Maine en cet état, & ne sortit point de son palais enchanté. M. du Maine, accoutumé à trouver tout bon, approuva fort cette conduite, & alla la voir à Sceaux, dès qu'il put marcher.

Mde. la Princeſſe de Conti fut celle qui regretta le plus Monſeigneur, & qui y perdit le moins. Elle l'avoit poſſédé ſeule, avec empire, fort long-tems. Mlles. de Liſlebonne, qui ne bougeoient de chez elle, l'avoient peu-à-peu partagée, mais avec de grandes meſures de déférence. Mde. la Princeſſe de Conti n'étoit de rien, depuis bien des années; malgré cela, elle fut aſſez bonne, pour être ſi touchée, qu'elle penſa ſuffoquer pendant deux ou trois nuits après la mort de Monſeigneur; ce qui la détermina à ſe confeſſer au Curé de Marly. Elle logeoit au haut du Château. Le Roi l'alla voir. Le degré étoit incommode; il le fit rompre pendant le voyage de Fontainebleau, & en fit conſtruire un grand & commode. Il y avoit plus de ſoixante-dix ans qu'il n'avoit eu occaſion de monter à Marly; & il lui falloit de ces occaſions uniques, pour lui faire faire l'eſſai de ce nouveau

degré. Mde. la Princeſſe de Conti guérit à nos dépens.

Nous avions le ſecond pavillon du côté de Marly, fixe ; le bas pour nous, le haut, pour M. & Mde de Lauzun. Il eſt auſſi près du Château que le premier, & n'en a pas le bruit. On nous y mit, pour donner le ſecond à Mde. la Princeſſe de Conti, ſeule avec ſa Dame d'Honnneur. Quoique ennemie de l'air & de l'humidité, elle le préféra à ſon logement du Château, pour s'attirer plus de monde par la commodité de l'abord, & y tint depuis les grands jours, avec la vieilleſſe de la Cour, qu'elle y raſſembla ; & qui, faute de mieux, & par la commodité d'un réduit toujours ouvert, s'y adonna toute.

Le Dauphin & le Roi d'Eſpagne s'étoient toujours tendrement aimés ; leur ſéparation n'y avoit rien changé ; la Reine d'Eſpagne, qui y pouvoit tout, étoit ſœur de ſon ennemie, & intime-

ment unie avec elle. Le besoin passé, son état pouvoit tristement changer ; la ressource de Vendôme fut de se lier le plus étroitement qu'il pût avec la Princesse des Ursins, & de devenir son courtisan, après avoir donné la loi à nos Ministres & à notre Coûr. On en verra bientôt les suites.

M. de Vaudemont se sentit perdu ; ou de beaucoup moins bien auprès du Roi ; depuis la chûte de Chamillart, il ne lui restoit plus de protecteur. Torcy ne s'étoit jamais fié à lui ; & Voisin n'avoit jamais répondu que par des politesses crûes aux avances qu'il lui avoit faites. Il étoit sans commerce, étroit avec les autres Ministres, & dans la plus légère bienséance avec les Ducs de Chevreuse & de Beauvilliers, si même il y en avoit. La Maréchale d'Estrées étoit trop foible pour le soutenir auprès de Madame la Dauphine, si justement irritée contre ses nièces & contre lui ; si unie à M. de Vendôme & à Cha-

millart. Elle s'étoit à la fin dégoûtée de la vieille Maréchale d'Eſtrées.

Vaudemont n'avoit de vie effective que par le tout-puiſſant crédit de ſes nièces ſur Monſeigneur, qui lui en donnoit un direct avec lui, & un autre par réflexion, de l'attente du futur. Cette corde rompue, il ne ſavoit plus où ſe prendre. La conduite du Duc de Lorraine portoit un peu ſur lui, depuis que Chamillart n'étoit plus bien qu'à l'extérieur. On n'eut pas donné attention aux circonſtances marquées de la conſpiration en Franche-Comté, qui fut déconcertée par la victoire du Comte de Bourg, & par la capture de la caſſette de Mercy; cela n'avoit pas laiſſé d'écarter encore plus ce prothée. Mlle. de Liſlebonne, pénétrée d'une ſi profonde chûte perſonnelle & commune; trop sûre de ſa ſituation avec Mde. la Dauphine, & avec tout ce qui en approchoit intimement le Dauphin, n'étoit pas pour pouvoir ſe réſoudre, altière comme

comme elle l'étoit, à traîner, dans une Cour où elle avoit dominé toute ſa vie : ſon oncle & elle prirent donc le parti d'aller paſſer l'été en Lorraine, pour ſe dérober à ces premiers tems de trouble, & ſe donner celui de ſe former un plan de vie tout nouveau.

La fortune ſécourut cette Fée. La petite vérole enleva tout de ſuite pluſieurs enfans à Mde. de Lorraine, entr'autres, une fille de ſept ou huit ans, qu'elle avoit fait élire Abbeſſe de Remiremont, depuis deux ans, en ſurvivance de la Princeſſe de Saluce. Cet établiſſement parut à l'oncle & à la nièce, une planche après le naufrage, un état noble & honnête pour une vieille fille, une retraite décente & ſans contrainte, une eſpèce de maiſon de campagne, où elle pourroit aller, ſans néceſſité de réſidence aſſidue, ſans abdiquer ni Paris, ni la Cour, avec un prétexte de s'en tirer à volonté, avec quarante mille livres de rente, à qui en avoit peu, & ſe

trouvoit privée des voitures de Monſeigneur, & de toutes les commodités qu'elle en tiroit; elle n'eut que la peine de déſirer cet établiſſement. Tout en arrivant en Lorraine, ſon élection ſe fit. Sa ſœur, mère de famille, plus douce & plus flexible, ne ſe croyoit pas les mêmes raiſons d'éloignement; elle ne ſongea donc pas à quitter la Cour; ce qui entroit auſſi dans la politique de ſa ſœur & de ſon oncle. Mde. d'Epinoy parut plutôt faire part, qu'elle ne demanda la permiſſion de produire ſa ſœur à Remiremont, laquelle paſſa avec la facilité qui leur étoit ordinaire. Mlle. de Liſlebonne prit le nom de Remiremont. Cette affaire ſe fit ſi bruſquement, que j'arrivai le ſoir de la permiſſion donnée, ſans en rien ſavoir, dans le ſallon, après le ſouper du Roi. Je fus ſurpris de voir venir à moi, au ſortir du cabinet du Roi, Mde. la Dauphine, avec qui je n'avois aucune privance, m'environner, avec cinq ou ſix femmes

de la Cour, plus familières, & me donner à deviner, en riant, qui étoit Abbesse de Remiremont. Je reculois toujours, & le rire augmentoit de ma surprise d'une question, qui me paroissoit si hors de toute portée, & de ce que je n'imaginois personne à nommer; enfin elle m'apprit que c'étoit Mlle. de Lislebonne, & me demanda ce que j'en pensois : » J'en pense, Madame, lui ré-
» pondis-je, aussi en riant, que j'en
» suis ravi, pourvu que cela nous en
» délivre ici; &, à cette condition, j'en
» souhaiterois autant à sa sœur. „ ---
Je m'en doutois bien, repliqua la Princesse, & s'en alla en riant de tout son cœur. Deux mois plutôt, outre que l'occasion n'en eût pu être, une telle déclaration n'eût pas été de saison, quoique mes sentimens ne fussent pas ignorés alors. Passé les premiers momens, où cette hardiesse ne laissa pas de retentir, il n'en fut plus question.

Mde. la Duchesse, d'abord abîmée

dans la douleur ; tombée de ſes plus vaſtes eſpérances, & d'une vie brillante & toujours agréablement occupée, qui mettoit la Cour à ſes pieds, mal avec Mde. de Maintenon, brouillée ſans retour, d'une façon déclarée, avec Mde. la Dauphine ; en procès avec ſes belles-ſœurs, ſans perſonne de qui s'appuyer, avec un fils de huit ans, & deux filles qui lui échappoient déjà, par le vol qu'elle leur avoit laiſſé prendre ; tout le reſte enfant ; elle ſe trouva réduite à regretter M. le Prince, & M. le Duc, dont la mort l'avoit fort ſoulagée.

Ce fut alors que l'image, ſi chérie de M. le Prince de Condé, ſe préſenta ſans ceſſe à ſa penſée & à ſon cœur, qui n'auroit plus trouvé d'obſtacle à ſon penchant ; & ce Prince, avec tant de talens, que l'envie avoit laiſſés inutiles, réconcilié, peu avant ſa mort, avec Mde. de Maintenon, intimement lié avec le Dauphin par les choſes paſſées ;

& toute ſa vie, avec les Ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers, & l'Archevêque de Cambrai ; uni à Mde. la Dauphine, par la haine commune de Vendôme, & par la conduite & les propos qu'ils avoient tenus pendant la campagne de Lille, auroit bien été le modérateur de la Cour & de l'Etat dans la ſuite. Il lui auroit fait hommage de ſa grandeur, & elle eût brillé de ſon luſtre.

Le Prince de Rohan, qui avoit dépenſé un million à l'Hôtel de Guiſe, devenu un admirable Palais entre ſes mains, lui donna des fêtes, ſous prétexte de lui faire voir ſa maiſon. Il étoit uni à Mdes. de Remiremont & d'Epinoy ; cette union l'avoit lié avec Mde. la Ducheſſe ; ſa chûte, l'état où le procès de la ſucceſſion de M. le Prince mettoient ſes affaires, le nombre d'enfans qu'elle avoit, lui firent eſpérer que le rang & les établiſſemens de ſon fils, de ſon frère, de ſa maiſon avec le Pa-

lais, & des biens immenſes, pourroient tenter Mde. la Ducheſſe de ſe défaire pour peu, d'une de ſes filles en faveur de ſon fils, & que le ſouvenir de ſa mère pourroit encore aſſez ſur le Roi avec la protection de Mde. d'Epinoy auprès de Mde. de Maintenon, pour lever la moderne difficulté des alliances avec le Sang Royal. Il redoubla donc de ſoins, de fêtes, d'empreſſemens pour Mde. la Ducheſſe. Il s'étoit ſervi de ſa ſituation préſente auprès de Monſeigneur, & de ce qui le gouvernoit, pour s'approcher de Mde. la Dauphine, par un jeu prodigieux, une aſſiduité & des complaiſances ſans bornes; il redoubla en cette occaſion; il ſongeoit par-là à donner une grande & durable protection à ſon rang de Prince étranger. La conſternation étoit tombée ſur toutes ces uſurpations étrangères, qui eſpéroient tout de Monſeigneur, par ceux des leurs qui l'obſédoient, & qui ſe crurent perdus ſans reſſource, par le nouveau

Dauphin, dont ils redoutoient les sentimens, & le grand crédit qu'il auroit sur l'esprit du Roi.

Le Prince de Rohan ne put réussir dans ses vues, auprès de Mde la Duchesse. Il enraya promptement; il n'eut garde de se montrer fâché, par une conduite trop marquée, qui auroit mis en évidence ce qu'il vouloit si soigneusement cacher; mais n'ayant plus ni vues, ni besoin d'elle, il se retira peu-à-peu, sans cesser de la voir; & Mdes. de Remiremont & d'Epinoy, qui n'avoient plus à compter avec elle, se retirèrent aussi peu-à-peu.

D'Antin, mieux que jamais avec le Roi, parvenu sitôt, après la mort de Monseigneur, au comble de ses desirs, & de la fortune, n'eut pas besoin de grandes réflexions pour se consoler. On a vu, lors de la campagne de Lille, avec quelle souple adresse, il avoit su s'initier auprès de Mde. la Dauphine, qu'il n'avoit pas négligée depuis, & dont

il espéroit un puissant contrepoids, aux mœurs du nouveau Dauphin, & au plus grand éloignement qui étoit entre lui, & ceux qui pouvoient le plus sur ce Prince. Il comptoit que la santé du Roi lui donneroit le tems de rapprocher le Dauphin, & de ramener peut-être à lui ceux qu'il craignoit davantage.

La mort de Monseigneur l'affranchissoit d'une assiduité auprès de lui fort pénible, qui lui ôtoit un tems précieux auprès du Roi; & il n'en pouvoit rien retrancher, par les engagemens de son service. Il se trouvoit délivré de la domination de Mde. la Duchesse, par cela même réduite à compter avec lui; & débarrassé de plus, de tous ces manèges indispensables, & souvent très-difficiles, pour demeurer uni avec tous les personnages du parti de Monseigneur, dont les sous-divisions donnoient bien de l'exercice aux initiés, qui, comme d'Antin, vouloient aussi figurer avec eux, & qui avoient plus d'une

fois tâté de leurs humeurs & de leurs jalousies : enfin il espéra augmenter sa faveur par une assiduité sans partage, qui le rendroit considérable à la nouvelle Cour, & lui donneroit les moyens de s'y initier, à la longue ; il songeoit toujours à entrer dans le Conseil ; car a-t-on jamais vu un heureux se dire : c'est assez.

Tous ceux qui avoient compté sur les jours de Monseigneur, eurent leur part du chagrin, ou de la chûte. Le Maréchal d'Uxelles fut au désespoir, & n'osa en faire semblant ; mais pour tenir, il ménagea sourdement une liaison avec M. du Maine. Le premier Ecuyer fut affligé, comme un homme qui a perdu sa fortune. Harcourt, plus avant qu'eux tous, put se consoler plus aisément que pas un ; il avoit Mde. de Maintenon entièrement à lui ; sa fortune complette ; & avoit su se mettre bien, secrètement, avec Mde. la Dauphine, depuis longtems ; au lieu que les deux précédens

n'avoient aucune jointure, ni avec elle, ni avec le Dauphin, & se trouvoient fort éloignés de ceux qui les approchoient le plus. Bouflers, assez avant avec Monseigneur, jusqu'à prendre la liberté de lui faire ses plaintes de froideur, pour ne pas dire plus, qu'il essuyoit sans cesse de la part du Roi, depuis ses prétentions à l'épée de Connétable; & qui en étoit favorablement écouté, le regretta par amitié, en galant homme. Il étoit plus encore à portée du nouveau Dauphin, qui savoit mieux connoître, & goûter la vertu. Je l'avois extrêmement rapproché des Ducs de Chevreuse & de Beauvilliers. Je m'en étois fait un travail, & j'y avois réussi pour m'en promettre des fruits. Ainsi Bouflers n'avoit qu'à gagner. Considéré d'ailleurs de Madame la Dauphine, & toujours très-bien avec Mde. de Maintenon, & dans un comble de fortune.

Biron & Roucy, qui, sans être Menins, étoient, de tout tems, très-at-

tachés, & de tous les voyages de Monseigneur, crurent leur fortune perdue. Roucy eut raison ; Biron, prisonnier d'Oudenarde, conservoit le chemin de la guerre, & devint Pair, & Doyen des Maréchaux de France ; il étoit frère de Mdes. de Nogaret & d'Urfé, amies intimes de Mde. de St. Simon, & les miennes, & neveu de M. de Lauzun, chez lequel il étoit continuellement. Je l'avois approché de M. de Beauvilliers, & j'avois réussi à le mettre bien avec lui. Par ce côté si important, & par sa sœur, auprès de Mde. la Dauphine, il eut de quoi espérer de la nouvelle Cour.

Trois hommes à part peuvent encore tenir place ici ; les Ducs de la Roche-Guyon, de Luxembourg, & de Villeroy. M. de Luxembourg tenoit par des liens à Monseigneur, dont il avoit lieu de se promettre une figure, autant qu'il en pouvoit être capable. D'ailleurs, il ne tenoit à rien. Il avoit encore conservé des amis de son père, & il étoit

fott du grand monde ; mais c'étoit tout ; malgré l'amitié de M. de Chevreuſe. Il étoit ſi grand Seigneur, qu'il put ſe conſoler lui-même. Les deux autres étoient bien avec Monſeigneur ; mais ils n'avoient pas auprès de lui les mêmes aîles que M. de Luxembourg, &, comme lui, avoient perdu M. le Prince de Conti, leur ami intime. Ces deux beaux frères, avec de ſi grands établiſſemens, ne firent donc pas une grande perte.

Un quatrième ſe trouva dans un nouveau déſaroi : c'étoit la Feuillade ; perdu, à ſon retour de Turin, il avoit cherché à s'attacher à Monſeigneur, & à profiter du peu de tems que Chamillart demeura en place, pour s'appuyer de Mlle. de Liſlebonnne, & de M. de Vendôme. Le jeu d'ailleurs le ſoutenoit à Meudon. Il étoit de tous les voyages, ſans pourtant avoir rien gagné ſur Monſeigneur ; néanmoins, avec de ſi puiſſans amis, il comptoit, ſans ſon ſecours, ramener la fortune. Il en déſeſpéroit,

pendant le reſte du Règne du Roi ; & pour celui qui devoit ſuivre, il avoit tout ce qu'il falloit pour en être encore plus éloigné ; auſſi fut-il fort affligé.

Deux genres d'hommes fort homogènes, quoique fort diſproportionnés ; furent déſolés juſqu'au fond du cœur ; les Miniſtres & les Financiers. On ſait, à l'occaſion du dixième, ce que le nouveau Dauphin penſoit de ces derniers. Mœurs, conſcience, inſtruction, tout en lui étoit pour eux, une cauſe très-certaine des plus vives terreurs : celle des Miniſtres ne fut guère moindre. Monſeigneur étoit le Prince qu'il leur falloit, pour régner en ſon nom, avec plus de pouvoir que jamais, & moins de ménagemens. En ſa place, ils voyoient arriver un jeune Prince, inſtruit, appliqué, acceſſible, qui voudroit voir & avoir ; & qui avoit, avec une volonté déja ſoupçonnée, tout ce qu'il falloit pour les tenir bas, & rarement Miniſtres ; c'eſt-à-dire, exécuteurs, & point

du tout ordonnateurs, encore moins dispensateurs ; ils le sentirent ; & dès-lors ils commencèrent un peu à baisser le ton : on peut juger avec quelle douleur.

Le Chancelier perdoit tout le fruit d'un attachement qu'il avoit su ménager, dès son entrée aux Finances, & qu'il avoit eu moyen & attention de cultiver très-soigneusement, par Bignon, son neveu, par Dumont, qu'il avoit rendu son ami par mille services ; par Mlle. de Lislebonne, & par Madame d'Epinoy, qui s'étoient aussi dévoués ; en sorte qu'il avoit lieu de se flatter, sous Monseigneur, qui lui marquoit de l'amitié & de la distinction, d'être un des premiers personnages dans les affaires, & d'une influence principale à sa Cour ; que ses talens étoient faits pour soutenir, & pour porter fort loin, dans la primauté de sa charge. L'échange de ce qui succédoit étoit bien différent ; rien là ne lui rioit ; ennemi réputé des Jé-

ſuites, & fort ſuſpect de Janséniſme, brouillé, dès ſon entrée aux Finances, avec le Duc de Beauvilliers, & hors des bienſéances enſemble, par leurs priſes au Conſeil, où ils étoient rarement d'accord, & où, ſur les affaires de Rome, ils ſe pouſſoient quelquefois loin, & ſans ménagement de la part du Chancelier; déclaré, de plus, même avec feu, contre l'Archevêque de Cambray, dans tout le cours & les ſuites de ſon affaire; c'en étoit trop, avec un caractère droit, ſec, ferme, pour ne ſe pas croire perdu; & pour que l'amitié, qui s'étoit maintenue entre le Duc de Chevreuſe & lui, pût lui offrir une reſſource; & il le ſentit bien.

Son fils étoit encore plus mal auprès de la nouvelle Dauphine.

La Vallière étoit aimé, parce qu'il faiſoit plaiſir de bonne grace, aux rares occaſions que ſa charge pouvoit lui fournir; mais qui n'avoit que des Provinces, ſans aucun département. Lui &

ſa femme enſemble, & chacun à part; étoit très-bien avec Monſeigneur. La perte fut donc extrême ; il ne tenoit d'ailleurs qu'au Chancelier, avec qui il vivoit comme un fils ; & cette raiſon ſi naturelle, m'avoit été un obſtacle à l'approcher du Duc de Beauvilliers, à quoi j'avois vraiment travaillé. Madame de Mailly, ſa belle-mère, n'avoit pas les reins aſſez forts pour le ſoutenir.

Voiſin, ſans autre protection que celle de Mde. de Maintenon, ſans art, ſans tour, ſans ménagement pour perſonne, enfoncé dans ſes papiers, énivré de ſa faveur, ſec, dur dans ſes réponſes & dans ſes lettres, n'avoit pour lui que le manège de ſa femme ; & tous deux, nulle liaiſon avec la nouvelle Cour. Le mari, trop nouveau pour s'être fait des amis, & peu propre à s'en faire, peut-être même à les conſerver, avec une place la plus enviée de toutes, & la moins difficile à y trouver un ſucceſſeur.

Torcy

Torcy, doux & mesuré, avoit pour lui la longue expérience des affaires, & le secret de l'Etat & des Postes, beaucoup d'amis, & point d'ennemis alors. Il étoit cousin germain des Ducs de Chevreuse & de Beauvilliers, & gendre de Pomponne, pour qui MM. de Chevreuse & de Beauvilliers avoient une confiance entière, & une amitié qui alloient jusqu'à la vénération; d'ailleurs sans liaison avec Monseigneur. Une telle position sembloit heureuse, à l'égard de la nouvelle Cour; mais ce n'étoit qu'une écorce. Au fond, Torcy n'étoit qu'en bienséance avec les Ducs & Duchesses de Chevreuse & de Beauvilliers; ni la parenté, ni le commerce continuel, n'avoient pu fondre les glaces qui s'étoient mises entr'eux; ils ne se voyoient que par nécessité d'affaires & de bienséance; & cette froide politique n'étoit pas même poussée bien loin. Torcy & sa femme vivoient dans la plus parfaite union; Mde. de Torcy, avec de

l'humeur & de la hauteur, ne daignoit pas voiler aſſez ſes ſentimens.

Son crédit auprès de ſon mari le deſſervoit ; il ne fléchiſſoit point au Conſeil ſur les matières de Rome, où tout en douceur, il ſoutenoit avec force & capacité les avis, que le Chancelier embraſſoit après, & qui donnoient lieu à à ſes priſes avec le Duc de Beauvilliers, qui y ſouffroit beaucoup des raiſons détaillées de l'un, & ſoutenues de la force & de l'autorité de l'autre. Madame de Torcy étoit moins aimée que Torcy, & plutôt éloignée que rapprochée de la nouvelle Dauphine, pour qui elle ne s'étoit jamais contrainte ; encore moins pour qui que ce fût : elle ne laiſſoit pas que d'avoir des amis, ainſi que Torcy ; mais dont pas un fût d'aucune reſſource pour le futur, que ſa ſœur pour Mde. la Ducheſſe, qui pût leur faire regretter Monſeigneur.

Deſmarets avoit aſſez long-tems tâté de la plus profonde diſgrace, pour avoir

pu faire d'utiles réflexions ; & il avoit été ramené sur l'eau avec tantde travail & de peine , qu'il devoit avoir appris à connoître les ennemis de sa personne , & à discerner ceux que les places donnent toujours, mais qui ne durent qu'autant qu'elles. Il avoit assez d'esprit & de sens pour que rien ne lui manquât de ce côté-là pour la conduite ; & cependant il l'oublia ; il se laissa séduire par les nouveaux amis de la Cour, & il compta pour rien ceux de sa disgrace. Mon père & moi , à son exemple, avions été des principaux ; & je l'avois fort servi auprès de Chamillart , & pour rentrer dans les Finances ; & pour lui succéder en sa place de Contrôleur-Général. On a vu qu'il ne l'ignoroit pas, & tout ce qui se passa entre lui & moi ; avec la déclatation que je lui avois faite , & que je tins exactement , il devoit être doublement à son aise avec moi ; néanmoins je m'apperçus bientôt qu'il se refroidissoit. Je suivis

de l'œil sa conduite à mon égard, pour ne pas me méprendre entre ce qui pouvoit être accidentel dans un homme chargé d'affaires épineuses, & ce que j'en soupçonnois. Mes soupçons devinrent une évidence, qui me fit retirer de lui tout-à-fait, sans, toutefois, faire semblant de rien.

Les Ducs de Chevreuse & de Beauvilliers s'apperçurent de cette retraite; ils m'en parlèrent; ils m'en pressèrent; je leur avouai le fait & la cause; ils essayèrent de me persuader que Desmarets étoit le même pour moi, & qu'il ne falloit point prendre garde au froid & à la distraction que lui donnoient ses tristes occupations. Ils m'exhortèrent souvent d'aller chez lui; je les laissois dire, & je ne changeois rien à ce que je m'étois proposé. A la fin, lassés de mon opiniâtreté, ils vinrent me chercher, dans la matinée, & me menèrent dîner chez Desmarets. Je résistai; ils le voulurent; j'obéis, & leur dis qu'ils

auroient donc le plaiſir d'être convaincus par eux-mêmes ; en effet, le froid & l'inapplication furent ſi marqués pour moi, que les deux Ducs piqués, me l'avouèrent, & convinrent que j'avois raiſon de ceſſer de le voir : eux-mêmes ne tardèrent pas d'éprouver la même choſe.

Telle étoit, à la mort de Monſeigneur, la ſituation des Miniſtres : celle de MM. les Ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers devenoit brillante, & offroit les plus grandes eſpérances à leur ami, M. l'Archevêque de Cambrai, ainſi qu'on peut le voir à ſon article.

Il y avoit déjà quelques années que le Duc de Beauvilliers avoit initié le Duc de Chevreuſe auprès du Dauphin, & qu'il l'avoit accoutumé à le conſidérer comme une ſeule choſe avec lui. Le liant naturel & la douceur d'eſprit de Chevreuſe, ſon ſavoir, & ſa manière de s'expliquer, ſes vues brillantes, quoique ſujettes à ſe perdre, furent des

qualités faites pour plaire à ce jeune Prince, avec lequel il avoit souvent de longs tête-à-tête, & qui le mirent si avant dans sa confiance, que M. de Beauvilliers s'en servit souvent pour des choses qu'il crut plus à propos de faire présenter par son beau-frère, que de les présenter lui-même. Comme ils étoient extrêmement unis, tout marchoit en eux par le même esprit, couloit des mêmes principes, tendoit au même but, & se référoit entre eux deux; en sorte que le Prince avoit un seul conducteur en deux différentes personnes; & qu'il avoit pris beaucoup de goût & de confiance au Duc de Chevreuse, qui, depuis long-tems, étoit bien reçu à lui dire tout ce qu'il pensoit de lui, & ce qu'il desiroit sur sa conduite, toujours avec des intermèdes d'histoire, de science, & de piété; mais la supériorité en confiance, en amitié & en toute la déférence, étoit demeuré entière au Duc de Beauvilliers.

On peut croire que ces deux hommes ne laissoient par refroidir dans le Prince, ses vifs sentimens pour l'Archévêque de Cambrai. Le Confesseur étoit d'intelligence avec eux sur cet article, & en totale déférence sur toutes les autres ; & jusqu'alors, il n'y avoit pas eu de quatrième admis en cet intime intérieur du Prince. Le premier soin des deux fut de le porter à des mesures encore plus grandes, à un air de soumission & de respect encore plus marqué, une assiduité de courtisan à l'égard du Roi, si naturellement, & déjà accoutumé à se comporter ainsi, en diverses occasions, secondé à souhait par son adroite épouse, en possession elle-même de toute privance avec le Roi, & du cœur de Mde. de Maintenon ; il redoubla ses soins auprès d'elle, qui, dans le transport de trouver un Dauphin sur qui elle pût surement compter, au lieu du précédent, qui ne l'aimoit pas, se livra à lui, & par cela même,

lui livra le Roi. Les premiers quinze jours rendirent sensible à tous ceux qui étoient à Marly, un changement si extraordinaire dans le Roi, si réservé pour ses enfans, & si fort Roi avec eux.

Plus au large, par une si grande faveur, le Dauphin s'enhardit avec le monde, qu'il redoutoit, du vivant de Monseigneur, parce que, quelque grand qu'il fût, il en essuyoit des brocards applaudis : c'est ce qui lui donnoit cette timidité qui le tenoit renfermé dans son cabinet, parce que ce n'étoit que là qu'il se trouvoit à l'abri & à son aise. C'est ce qui le faisoit paroître sauvage ; ce qui le faisoit craindre pour l'avenir, tandis qu'en bute à son père, peut-être alors au Roi même ; contraint d'ailleurs par sa vertu ; exposé aux traits d'une cabale audacieuse, ennemie, intéressée à l'être, & à ses dépendances, qui formoient le gros & le corps de la Cour ; gens avec qui il avoit continuellement à vivre ; enfin, en bute au monde en général,

comme monde, il menoit une vie d'autant plus obscure, qu'elle étoit plus éclairée ; & d'autant plus cruelle, qu'il n'en imaginoit point de fin.

Le Roi revenu pleinement à lui ; tout le monde en respect, en attention, en empressement ; les personnages les plus opposés, en air de servitude ; ce même gros de la Cour, en soumission & en crainte ; l'enjoué & le frivole, partie non médiocre d'une grande Cour, à ses pieds, par son épouse ; certain d'ailleurs de ses démarches, par Mde. de Maintenon, on vit ce Prince timide sauvage, concentré, cette vertu précise, ce savoir déplacé, cet homme engoué, étranger dans sa maison, contraint en tout, embarrassé par-tout ; on le vit, dis-je, se montrer par degrés, se déployer peu à peu, se donner au monde avec mesure, y être libre, majestueux, gai, agréable, tenir le sallon de Marly, dans des tems coupés, présider au cercle assemblé autour de lui, comme la divi-

nité du temple, qui sent, & qui reçoit avec bonté les hommages des mortels; auxquels il est accoutumé, & qui les récompense par ses douces influences. Peu à peu, la chasse ne fut plus l'entretien que du laisser courre, ou du moment de retour; une conversation aisée, mais instructive, & dressée avec choix & justesse, charma le sage Courtisan, & le fit admirer des autres. Des morceaux d'histoire convenables, amenés sans art, des occasions naturelles, des applications desirables, mais toujours discrètes, & souplement présentées, sans le faire sentir; des intermèdes aisés, quelquefois même plaisans; tout de source, & sans recherche; des traits échappés de science; mais rarement, & comme dardés de plénitude involontaire, firent tout à la fois ouvrir les oreilles, les yeux & les cœurs. Le Dauphin devint un autre Prince de Conti; la soif de faire sa cour eut en plusieurs, moins de part à

l'empressement de l'environner, dès qu'il paroissoit, que de l'entendre, & d'y puiser une instruction délicieuse, par l'agrément & la douceur d'une éloquence naturelle, qui n'avoit rien de recherché. La justesse en tout; & plus que cela, la consolation si nécessaire & si desirée de servir un Maître futur, si digne de l'être par ses talens, & par l'usage qu'il montroit qu'il en sauroit faire.

Gracieux par-tout, plein d'attention pour le rang, la naissance, l'âge, & l'acquit de chacun; choses depuis longtems mises & confondues avec le plus vil peuple de la Cour; régulier à rendre à chacune de ces choses ce qui leur étoit dû de politesse, & ce qui s'y pouvoit ajouter avec dignité; grave, mais sans rudesse, &, en même tems, gai & aisé, il est incroyable avec quelle étonnante rapidité, l'admiration, l'esprit, l'estime du sens, l'amour du cœur, & toutes les espérances furent entraînées;

avec quelle force les fausses idées qu'on s'en étoit faites, & voulu faire, furent précipitées ; & quel fut l'empressement & l'impétueux tourbillon du changement qui se fit généralement à son égard. La joie publique faisoit qu'on ne s'en pouvoit taire, & que l'on se demandoit les uns aux autres, si c'étoit bien là le même homme, & si ce que l'on voyoit étoit un songe, ou une réalité. Cheverny, qui fut de ceux à qui la question s'adressa, n'y laissa rien à repartir ; il répondit que la cause de tant de surprise, étoit de ce que l'on ne connoissoit point ce Prince, qu'on n'avoit pas même voulu connoître ; que pour lui, il le trouvoit toujours tel qu'il l'avoit connu & vu dans son particulier ; que maintenant que la liberté lui étoit venue de se montrer dans tout son naturel, & aux autres, de l'y voir, il paroissoit ce qu'il avoit été ; & que cette justice lui seroit rendue, quand l'expérience de la continuité apprendroit cette vérité de la Cour à Paris, & de

Paris, au fond de toutes les Provinces.

Cette réputation vola avec tant de promptitude, que ce peu de gens anciennement attachés au Dauphin, en étoient à se demander les uns aux autres, s'ils pouvoient en croire ce qui leur en étoit rapporté de toutes parts. Quelque fondé que fût un si prodigieux succès, il ne faut pas croire qu'il fût dû tout entier aux merveilles du jeune Prince. Deux choses y contribuèrent beaucoup: les mesures immenses, & si étrangement poussées de cette cabale, dont j'ai tant parlé, à décrier ce Prince sur toute sorte de points; & depuis Lille, toujours soutenue, pour former contre lui une voix publique, dont ils pussent s'appuyer auprès de Monseigneur, & en recueillir les fruits qu'ils s'en étoient promis, dès le départ pour cette campagne, où le complot de l'y perdre avoit été fait; & ce contraste, produit par une sorte d'élasticité, à la chûte du poids qui lui écrasoit les épaules, après lequel on le

vit redressé ; l'étonnement extrême que produisit ce même contraste entre l'opinion qu'on en avoit conçue, & ce qu'on ne pouvoit s'empêcher de voir ; & le sentiment de joie intime de chacun, par son plus sensible intérêt, de voir poindre une aurore, qui déjà s'avançoit, & qui promettoit tant d'ordre & de bonheur, après une si longue confusion & tant de ténèbres. Mde. de Maintenon, ravie de ces appaudissemens, par amitié pour la Dauphine ; & pour son propre intérêt de pouvoir compter sur un Dauphin, qui commençoit à faire l'espérance & les délices publiques, s'appliqua à en presser tout l'usage qu'elle put auprès du Roi.

Elle crut se procurer un avantage ; à l'Etat, un bien ; au Roi ; un soulagement, en faisant en sorte qu'il s'accoutumât à faire préparer les matières par le Dauphin, à lui en laisser expédier quelques-unes, & peu-à-peu, à se décharger sur lui du gros & du plus pe-

ſant des affaires, dont il s'étoit toujours montré ſi capable, & dans leſquelles il s'étoit initié, parce qu'il étoit de tous les Conſeils, où il parloit depuis long-tems avec beaucoup de juſteſſe & de diſcernement. Elle compta que cette nouveauté rendroit les Miniſtres plus appliqués, plus laborieux, ſur-tout plus traitables & plus circonſpects. Vouloir, & faire, ſur les choſes intérieures, & qui, par leur nature, pouvoient s'amener de loin par degrés avec adreſſe, fut toujours pour elle une ſeule & même choſe.

Le Roi, déjà plus enclin à ſon petit-fils, étoit moins en garde contre des applaudiſſemens qu'il recevoit ſous ſes yeux, qu'il ne l'avoit paru ſur ceux de ſes premières campagnes. Bloin, & les autres valets intérieurs, dévoués à M. de Vendôme, n'avoient plus cet objet, ni Monſeigneur en croupe; ils étoient en crainte & en tremblement; & M. Du Maine, deſtitué de leur appui, n'o-

ſoit plus ouvrir la bouche, ni haſarder que Mde. de Maintenon le découvrit contraire ; ainſi le Roi étoit ſans ces appuis, ſans contrepoids, qui avoient tant manégé auparavant pendant ſes heures les plus ſécrettes & les plus libres. La prudente & flexible conduite de ce ſage & reſpectueux petit-fils l'avoit préparé aux inſinuations de Madame de Maintenon ; tellement que, quelque accoutumé qu'on étoit déjà à la complaiſance que le Roi prenoit dans le Dauphin, toute la Cour fut étrangement ſurpriſe de ce que l'ayant retenu un matin, ſeul dans ſon cabinet, aſſez long-tems, il ordonna le même jour à ſes Miniſtres d'aller travailler chez le Dauphin, toutes les fois qu'il les manderoit ; &, même ſans être mandés, de lui aller rendre compte de toutes les affaires ; & cela une fois pour toutes, ſans rien changer à ſon ordre. Il n'eſt pas aiſé de rendre le mouvement que fit à la Cour un ordre ſi directement oppoſé

opposé au goût, à l'esprit, aux maximes, à l'usage du Roi, si constant jusqu'alors, qui par cela même marquoit une confiance pour le Dauphin, qui n'alloit à rien moins qu'à lui remettre tacitement une grande partie de la disposition des affaires. Ce fut un coup de foudre pour les Ministres, dont ils se trouvèrent si étourdis, qu'ils ne purent cacher leur étonnement & leur déconcertement.

Ce fut en effet un ordre bien nouveau pour eux, d'avoir à compter avec un Prince, qui n'avoit plus rien entre lui & le Trône, qui étoit capable, laborieux, éclairé, avec un esprit juste, supérieur; qui avoit acquis pour les affaires un grand fond tout fait, depuis qu'il étoit entré dans le Conseil; à qui rien ne manquoit pour les éclairer; qui, avec ces qualités, avoit le cœur bon, étoit juste, aimoit l'ordre, avoit du discernement, de l'attention, de l'application à suivre, à démêler; qui savoit

tourner, & approfondir; qui ne se payoit que de choses, & ne s'arrêtoit point au langage; qui vouloit déterminément le bien pour le bien; qui pesoit tout au poids de sa conscience; qui, par un accès facile, & une curiosité de desseins & de maximes, seroit instruit par divers canaux; qui sauroit compter & apprécier les choses, se défier, & se confier à propos, par un juste discernement & une application sage; & en garde contre les surprises de toutes parts; qui, ayant le cœur du Roi, avoit aussi son oreille à toute heure; & qui, outre les impressions qu'il prendroit d'eux, quand il seroit leur Maître, se trouvoit dès-lors en état de confondre le faux & le double, & de porter une lumière aussi pénétrante qu'inconnue, dans la profondeur de ces ténèbres, qu'ils avoient quelquefois formées & épaissies avec tant d'art.

L'élévation du Prince, & l'état de la Cour ne comportoient plus le remède

des cabales ; & la joie publique, d'un ordre qui ramenoit ces Rois de fait, à leur condition de sujets, qui mettoit un frein à leur pouvoir, & une ressource contre l'abus qu'ils en faisoient, ne leur laissoient à eux-mêmes aucune ressource. Ils n'eurent donc d'autre parti à prendre, que de ployer. Ils allèrent tous avec un air embarrassé, protester au Dauphin une obéissance forcée, & une joie feinte de l'ordre qu'ils avoient reçu. Le Prince n'eut pas de peine à démêler ce qu'ils affectoient de lui cacher. Il les reçut avec un air de bonté & de considération. Il entra avec eux dans le détail de leurs journées, pour leur donner les heures les moins incommodes à la nécessité du travail & de l'expédition ; &, pour cette première soumission, il n'entra point avec eux en affaires, mais il ne tarda pas de commencer à travailler avec eux chez lui. Torcy, Voisin & Desmarets furent ceux sur qui le poids en tomba, par l'importance de

leurs départemens. Le Chancelier, qui n'en avoit point, n'y eut que faire. Son fils, voyant les autres y travailler assidûment, auroit bien voulu y être mandé aussi. Espéroit-il par-là s'approcher du Prince ? Mais sa marine étoit à bas.

D'ailleurs la personne de Pontchartrain lui étoit désagréable ; & il ne put parvenir à être mandé, ni trouver, sans cela de quoi aller rendre compte ; dont il fut mortifié.

La Vrillière n'avoit que le détail courant de ses Provinces ; par conséquent, point de matière pour ce travail. Le département de sa Charge avoit pour objet la Religion Prétendue-Réformée, & tout ce qui regardoit les Huguenots. Tout cela étoit tombé, depuis les fuites, & la révocation de l'Edit de Nantes, tellement qu'il n'avoit, pour ainsi dire, point de département.

FIN.

SUPPLÉMENT.

NOTES ET ADDITIONS, relatives à quelques articles des Mémoires de M. le Duc de St. Simon.

LE ROI D'ESPAGNE, OU LOUIS XIV, EN 1702.

LOUIS XIV écrivit au Roi d'Espagne, le 2 Janvier 1702, cette Lettre, digne d'être conservée.

» J'ai toujours approuvé le dessein que » vous avez de passer en Italie. Je sou» haite de le voir exécuter. Mais plus » je m'intéresse à votre gloire, plus je » dois songer aux difficultés, qu'il ne » vous conviendroit point de prévoir » comme à moi. Je les ai toutes exa-

» minées : vous les avez vues dans le
» mémoire que Marſin vous a lu. J'ap-
» prends avec plaiſir que cela ne vous
» détourne pas d'un projet auſſi digne
» de votre ſang, que celui d'aller vous-
» même défendre vos Etats en Italie. Il
» y a des occaſions où l'on doit déci-
» der ſoi-même. Puiſque les inconvé-
» niens qu'on vous a repréſentés ne vous
» ébranlent pas, je loue votre fermeté,
» & je confirme votre déciſion. Vos
» ſujets vous aimeront davantage, &
» vous feront encore plus fidèles, lorſ-
» qu'ils verront que vous répondez à
» leurs attentes ; & que, bien loin
» d'imiter la molleſſe de vos prédéceſ-
» ſeurs, vous expoſez votre perſonne
» pour défendre les Etats les plus conſi-
» dérables de votre Monarchie. Ma
» tendreſſe augmente pour vous, à
» proportion que je vois qu'elle vous
» eſt dûe. Je n'oublierai rien pour vo-
» tre avantage. Vous ſavez les efforts
» que j'ai faits pour chaſſer vos enne-

» mis d'Italie. Si les Troupes que j'y
» destine encore y étoient arrivées, je
» vous conseillerois d'aller à Milan,
» & de vous mettre à la tête de mon
» Armée : mais comme il faut aupara-
» vant qu'elles soient supérieures à
» celles de l'Empereur, je crois que
» Votre Majesté doit passer dans le
» Royaume de Naples, où sa présence
» est encore plus nécessaire qu'à Milan.
» Vous y attendrez le commencement
» de la campagne ; vous y calmerez
» l'agitation des peuples du Royaume :
» ils souhaitent ardemment de voir leur
» Souverain ; ils ne sont excités à la
» révolte, que par l'espérance d'avoir
» un Roi particulier. Traitez bien la
» Noblesse : faites espérer du soulage-
» ment au Peuple, lorsque les affaires
» le permettront. Ecoutez les plaintes.
» Rendez justice, & vous communi-
» quez avec bonté, sans perdre votre
» dignité. Distinguez ceux dont le zèle
» a paru dans ces derniers mouve-

» mens. Vous connoîtrez bientôt l'uti-
» lité de votre voyage, & le bon
» effet que votre présence aura pro-
» duit. Je fais armer quatre vaisseaux,
» qui iront à Barcelonne, & vous por-
» teront à Naples avec la Reine. Je
» vois que votre amitié pour elle ne
» vous permet pas de vous en sépa-
» rer. Marsin vous informera des Trou-
» pes que j'envoie à Naples, & des
» autres détails dont je l'ai instruit, au
» sujet de votre passage. Dieu qui vous
» protège visiblement, bénira la justice
» de votre cause; & j'espère qu'après
» vous avoir appellé au Trône, il vous
» donnera son assistance, pour défen-
» dre les Etats, dont il a remis le gou-
» vernement entre vos mains. Je le
» prierai de rendre heureux les des-
» seins que vous formez pour sa gloire.
» Il ne me reste qu'à vous assurer de
» ma tendresse, de mon amitié, & du
» plaisir que j'ai de voir que tous les
» jours vous vous en rendez digne. »

LOUIS XIV, 1711.

LE Roi étant à la promenade, au mois de Décembre 1711, dit à ſes Courtiſans : » Je me crois le plus ancien Officier de Guerre du Royaume ; car j'ai été au ſiège de Bellegarde, en 1649. „ Le Duc d'Antin ajouta : & le meilleur.

LOUIS XIV.

LE Roi étant au Sermon, M. de Louvois vint l'aborder ; Sa Majeſté fit ſigne au Père Gaillard, Jéſuite, qui prêchoit, de ceſſer ; & après quelques momens, il dit : *Mon Père, vous pouvez continuer ; c'eſt la priſe de Philisbourg, par Monſieur le Dauphin ; il en faut remercier Dieu.*

ÉVASION DU ROI D'ANGLETERRE.

EN Décembre 1688, M. le Duc de Lauzun, qui étoit disgracié, & retiré en Angleterre, entreprit de faire passer en France le Roi, la Reine & le Prince de Galles. D'abord la Reine se sauva de Londres, dans la nuit, avec M. de Lauzun; ils allèrent prendre le Prince de Galles, avec sa nourrice & la remueuse, & montèrent dans un yacht. Le Capitaine ne savoit point qui il menoit. La Reine se tint, pendant toute la traversée, à fond de calle, où elle étoit entrée, portant le Prince de Galles sous son bras, comme un paquet de linge. Heureusement que l'enfant ne jetta pas un seul cri.

Le Roi d'Angleterre ne s'échappa de son Royaume que le 5 Janvier 1689, & se rendit, le 7, à St. Germain en Laye, où il fut reçu avec magnificence.

M. DE LUXEMBOURG.

BATAILLE DE NERWINDE.

LE 1 Août 1693, M. de Luxembourg écrivit au Roi, en ces termes, dans un méchant morceau de papier, la nouvelle de la fameuse bataille de Nerwinde ; » D'Artagnan, qui a vu, aussi » bien que personne, l'action qui s'est » passée, en rendra un bon compte à » votre Majesté : vos ennemis y ont » fait des merveilles ; mais vos Trou- » pes y ont encore mieux fait qu'eux. » Je ne saurois assez les louer en géné- » ral, & en particulier. Pour moi, Sire, » je n'ai d'autre mérite que celui d'avoir » exécuté les ordres de votre Majesté ; » de prendre Huy, & de donner ba- » taille. »

Une anecdote singulière : c'est que Mde. de Montespan, étant tombée dans la disgrace, alloit souvent voir Mde. de La Vallière, aux Carmélites, & la consultoit comme un Directeur.

MADAME DE MONTESPAN.

MADAME de Montespan jeûnoit si austèrement les Carêmes, qu'elle faisoit peser son pain. Un jour la Duchesse d'Usez, lui marquant son étonnement de ce mêlange de dévotion & de galanterie : *Eh pourquoi*, lui dit Mde. de Montespan, *faut-il*, *parce que je fais un mal*, *faire tous les autres ?*

Madame de Montespan avoit beaucoup de présence d'esprit, & savoit tirer parti des circonstances. Elle se trouva un jour forcée de faire un voyage de la Cour, dans le même carrosse, avec Madame de Maintenon, qu'elle regardoit à just

titre comme sa rivale. » Ne soyons pas, » lui dit-elle, la dupe de cette affaire; » causons, comme si nous n'avions » rien à démêler : bien entendu que » nous ne nous en aimerons pas da- » vantage, & que nous reprendrons nos » démêlés au retour. » Ce qui ne manqua pas d'arriver.

MADAME DE MONTESPAN,

ET SES SŒURS.

L'ABBÉ Tétu voulant définir en peu de mots l'esprit de Madame de Montespan & de ses deux sœurs, qu'on voyoit souvent ensemble à la Cour, disoit : » Madame de Montespan parle » comme une personne qui lit; Mde. » de Thiange, comme une personne » qui rêve; & Madame de Fontre- » vrault, comme une personne qui parle. Madame

MADAME DE COULANGES.

L'ABBÉ Gobelin, qui fut le Directeur de Madame de Maintenon, étoit le Confesseur de Madame de Coulanges, célèbre par son esprit & ses saillies. Un jour qu'il avoit entendu sa confession générale, il ne put s'empêcher de dire : *Chaque péché de cette Dame est une épigramme.*

LA DUCHESSE DE SFORCE, FILLE DE MADAME DE THIANGES.

MADAME de Thianges maria sa fille cadette au Duc de Sforce. Elle étoit remarquable par son nez, tombant dans une bouche fort vermeille ; ce qui fit dire à M. de Vendôme, qu'elle *ressembloit à un perroquet qui mange une cerise.*

MADAME DE MAINTENON.

L'AINÉ des enfans du Roi & de Madame de Montespan, mourut à l'âge de trois ans. Madame de Maintenon, qui en étoit Gouvernante, parut beaucoup plus affligée que la mère ; ce qui fit dire à Louis XIV : » Elle paroît bien » s'attacher ; il y auroit du plaisir à être » aimé d'elle. » Ce fut sans doute le premier trait qui prépara sa fortune.

MADAME DE FONTANGES.

MADAME de Fontages avoit peu d'esprit, mais des idées romanesques, entretenues par les louanges qu'on donnoit à sa beauté. Le Roi, qui n'aimoit que sa figure, paroissoit embarrassé lorsqu'elle parloit, & fort gêné, quand il

n'étoit pas en particulier avec elle. Cependant Mde. de Fontanges lui étoit fort attachée. Elle répondit un jour à Mde. de Maintenon, qui l'exhortoit à se défaire de son amour, qui ne pouvoit plus lui causer que du chagrin : *Vous me dites de quitter une passion, comme on parle de quitter un habit.*

RACINE.

LEs Demoiselles de St. Cyr représentèrent *Andromaque* avec tant de perfection, que Mde. de Maintenon écrivit à Racine : *Nos petites filles viennent de jouer Andromaque ; & si bien, qu'elles ne le joueront plus, ni aucune de vos pièces.* Elle le pria, dans cette lettre, de faire, dans ses momens de loisir, quelque espèce de Poëme moral ou historique, dont l'amour fût entièrement banni.

Le Poète courtisan traita le sujet

d'Efther. La *Vafthy* & *Aman* avoient de grands traits de reffemblance, qui furent faifis par toute la Cour. Madame de Maintenon elle-même, qui fe comparoit à Efther, écrivit, en parlant de Madame de Montefpan : *Après la fameufe difgrace de l'altière VASTHI, dont je remplis la place.* Monfieur de Louvois ne put auffi fe méconnoître dans le perfonnage d'Aman, qui repète dans la Tragédie les mêmes paroles que ce Miniftre dit à Mde. de Maintenon, lorfqu'il eut un démêlé avec le Roi : *Il fait qu'il me doit tout.*

LOUIS XIV.

MONSIEUR de Ruvigny vint trouver Louis XIV, & lui dit qu'il avoit acheté la Terre de Rayneval ; mais qu'il lui manquoit dix mille écus pour achever fon payement ; & qu'il demandoit cette fomme à Sa Majefté comme à fon

meilleur ami. Le Roi lui répondit : *Vous ne vous trompez pas ; je vous la donne de tout mon cœur.*

ANGLOIS.

LEs Algériens avoient rendu à M. d'Anfreville beaucoup d'esclaves chrétiens de toutes Nations, en considération de Louis XIV. Quelques Anglois, qui étoient du nombre de ces esclaves, soutinrent qu'on ne leur rendoit la liberté, que par la crainte de leur Nation ; & qu'ils n'en avoient point d'obligation à la France. Pour toute réponse, M. d'Anfreville les fit jetter à terre ; les Algériens les reprirent, & les mirent sur le champ aux galères.



MGR. LE GRAND DAUPHIN, FILS DE LOUIS XIV.

ON prétend que Monſeigneur oſa dire au Roi, que s'il épouſoit Mde. de Maintenon, il lui demandoit la permiſſion de ſe marier avec la Raiſin, fameuſe Comédienne du Théâtre François.

PREMIER MÉDECIN.

MONSIEUR Valot, premier Médecin, qui étoit fort attaché à Louis XIV, lui dit, peu de jours avant ſa mort, qu'il étoit obligé en ſon honneur & en ſa conſcience, comme ſon ſujet & ſon premier Médecin, de l'avertir que s'il ne changeoit pas de façon de vivre, il courroit fortune de ne pas vivre âge

d'homme ; à quoi le jeune Roi répondit qu'il se soucioit peu de vivre longtems, s'il ne vivoit agréablement. Depuis la mort de Valot, le Roi ne voulut plus prendre de premier Médecin, sous prétexte qu'on ne pouvoit le contenter. En effet, Valot laissa dans sa maison deux cens mille livres de rente, un Evêché, & plusieurs Abbayes.

TABLE

Des Matières contenues dans le troisième & dernier Volume.

COMMENCEMENS de l'Abbé Dubois. Anecdotes. Page 1
Comment l'Abbé Dubois obtint l'Archevêché de Cambrai. . . 6
Apperçu des revenus du Cardinal Dubois. 23
Singularités du Cardinal Dubois. . 25
Portrait historique, singularités, anecdotes du Duc de Lauzun. 30
Anecdote & plaisanterie de M. de Lauzun. 32
Détails sur la Maison de Courtenay. 86
Monsieur de Monchevreuil & sa femme. 91
Anecdote de M. Desmarets, Ar-

chevêque d'Ausch. 92
Mort de l'Abbé d'Entragues. Anecdotes. 94
Mort de M. le Duc de Mazarin. Ses singularités. 99
Le Marquis Dangeau. Causes de sa faveur & de son élévation. 104
Fortune de M. de Cavois. Anecdotes. 110
Bonheur de M. de Beringhem, premier Ecuyer. 117
Portrait, anecdote & saillies de M. de Harlai. 120
Harlaiana. 123
Particularités sur le Cardinal de Fleury. 126
Aventures de Charnacé. 131
Racine. 136
Le Père Daniel, Historien. . . . 141
Portrait historique, & anecdotes de M. de Chamillart. 146
Mort, & anecdotes de MM. Chamillart, Desmarets & d'Argenson. 161

Mort cruelle de Santeuil, Chanoine de St. Victor. 167
Rose, Secrétaire du Cabinet du Roi. 170
Mot plaisant du Cardinal d'Estrées. 174

LIVRE TROISIÈME.

Anecdotes étrangères & politiques.
Mort de Guillaume, Roi d'Angleterre. 175
Affaires de la Succession d'Espagne. 180
Conspiration contre Philippe V. . . 206
Situation de la France & de l'Espagne, sous le Ministère des Cardinaux Albéroni & Dubois. 210
Portrait historique, fortune étrange, & anecdotes du Cardinal Albéroni. 225
Coups de canne reçus par le Cardinal Albéroni. 228
Chûte du Cardinal Albéroni. . . . 235
Tableau de la Cour d'Espagne, en 1721. 246
Etat de la Cour de France, en 1709. 299

SUPPLÉMENT.

Portrait de la Cour de France, en 1711. 312
Lettre de Louis XIV au Roi d'Espagne. 357
Louis XIV, 1711. 361
Evasion du Roi d'Angleterre. . 362
M. de Luxembourg. Bataille de Nerwinde. 363
Louis XIV. 364
Madame de la Vallière. . . Id.
Madame de la Vallière. . . 366
Madame de Montespan. . . . 367
Madame de Montespan & ses sœurs. 368
Madame de Coulanges. . . . 369
Madame la Duchesse de Sforce, fille de Madame de Thianges. Id.
Madame de Maintenon . . . 370
Madame de Fontanges. . . . Id.
Racine. 371
Louis XIV. 372
Anglois. 373
Monseigneur le grand Dauphin, fils de Louis XIV. 374

FIN.





